BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
14
7 I
21

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

12-14. D. 19

4. 7. 23.

44 44

SUITE
DES
CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
ET DES PENSE'ES
DE
Mr. PASCAL.

A PARIS,

Chez ESTIENNE MICHALLET, Premier Imprimeur du Roy, Rue St. Jacques.

M. DC. XCVII.

Avec Privilege de Sa Majesté.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

AVERTISSEMENT.

J'Aurois au Public de grandes obligations, s'il vouloit me diſpenſer d'une Preface ; je ne puis l'entreprendre ſans lui donner raiſon de mon titre ; & je ne ſçaurois entrer dans ce détail qu'à ma confuſion. Juſques ici on a tant vû de belles choſes, qu'il n'eſt preſque plus permis de rien admirer. Aprés les genies qui ont fait dans ce ſiécle l'ornement de la republique des Lettres, quelle temerité de vouloir paroître homme d'eſprit ! Je me

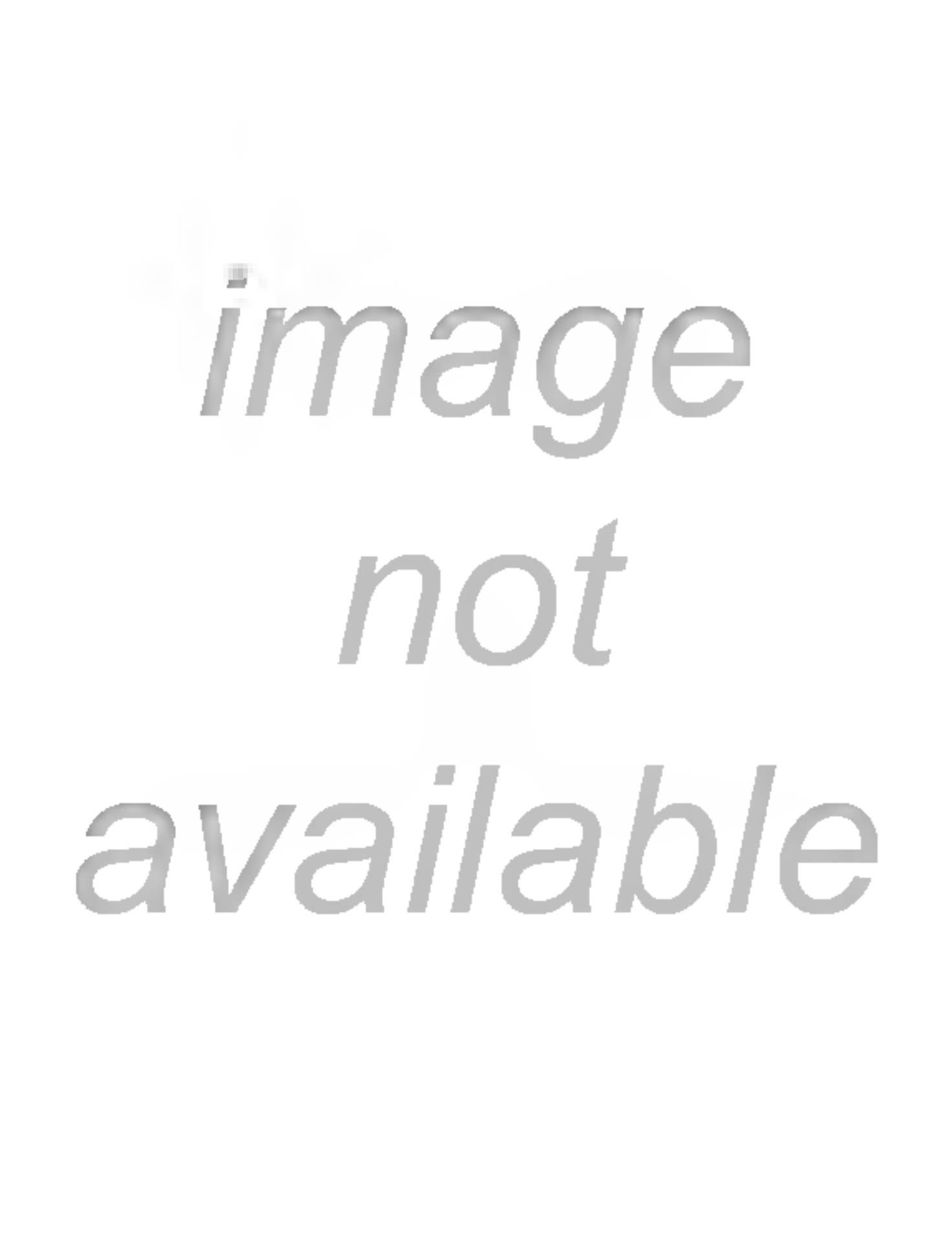
image
not
available

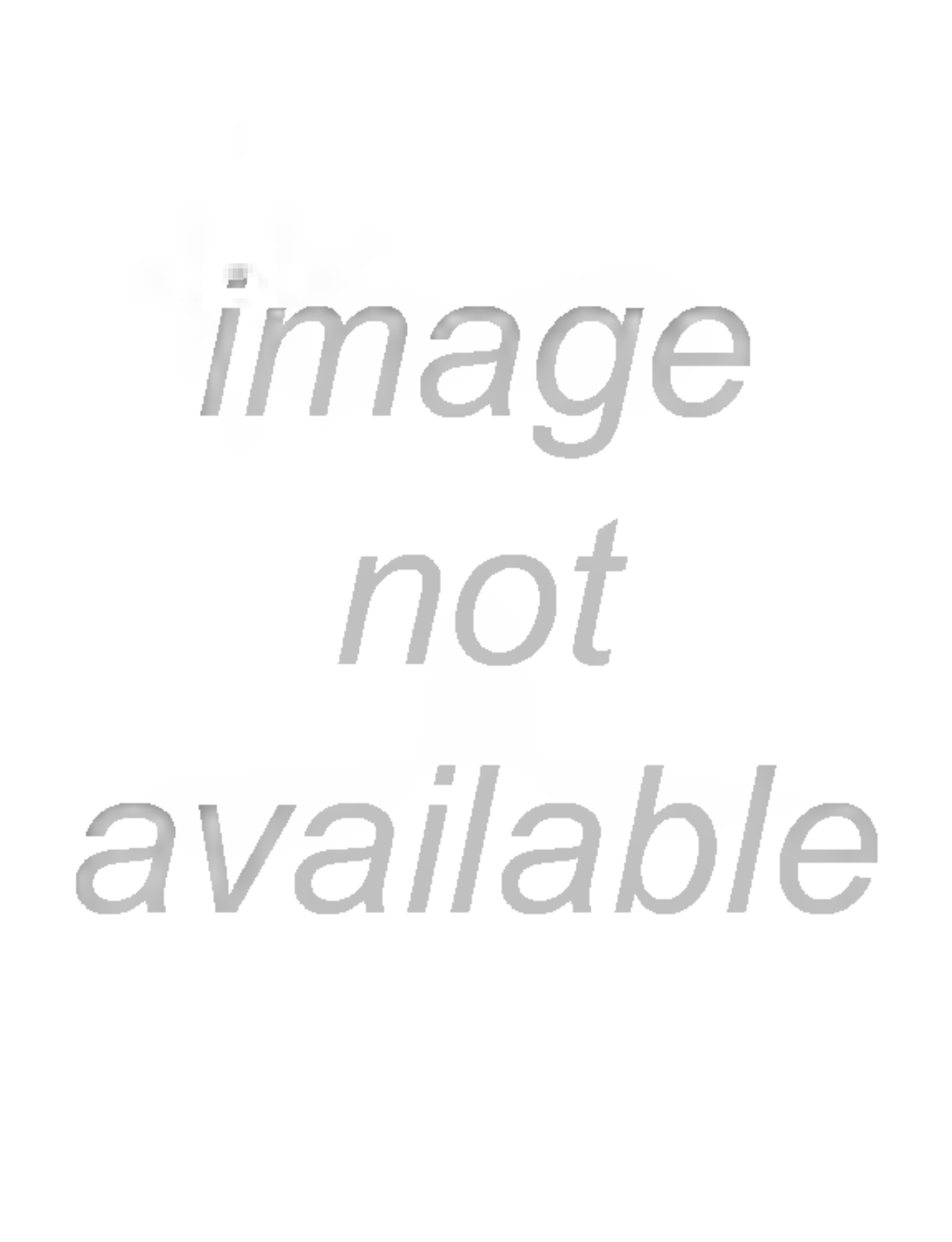
image
not
available

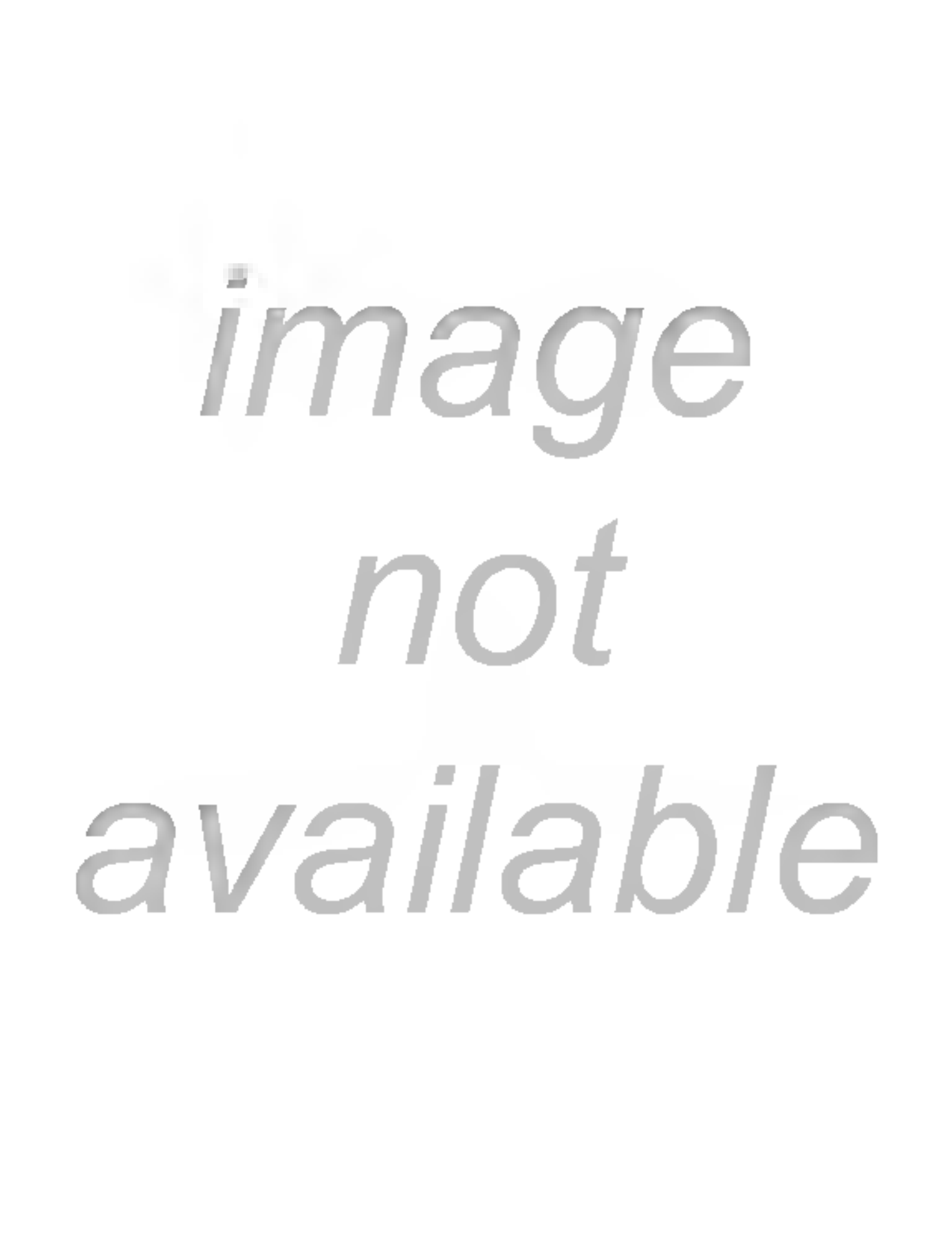
image
not
available

ne ſes écrits à ſa judicieuſe critique.

A propos de critique, on trouvera dans le cours de mes refléxions quelques caracteres qui pourroient donner lieu aux malignes conjectures des eſprits médiſans, ſi je n'avertiſſois que les noms que j'y ai ajoûtez n'ont été que pour diverſifier les penſées. Je ſuis de l'humeur de Mr. de Balzac qui n'aimoit point à ſemer ſes Oeuvres de choſes dont il auroit été obligé de ſe confeſſer. Qu'on ne m'appelle pas hypocrite, mes ſcrupules ont des bornes, je badine quelquefois. Quand je parle de la Religion, c'eſt avec reſpect; de la galanterie, avec reſerve: je tâche enfin d'accommoder mon ſtile à mon ſujet, & mon ſujet à une reguliere bienſeance.

Si le public veut que je lui ſois en-

entierement redevable, je le conjure de me donner ſes lumieres, afin de rendre mon Ouvrage plus parfait, en cas qu'il ait le ſort d'une autre Edition. Je n'ai garde d'atribuer aux ſolicitations de mes amis l'empreſſement que j'ai eû de le mettre au jour. Au moins s'il n'eſt pas agreé, c'eſt à moi à qui il s'en faudra prendre, puiſque veritablement je me flatai qu'il ſeroit recherché en faveur du titre qui me parut aſſez heureux.

OU-

OUVRAGE NOUVEAU

DANS LE GOÛT

DES CARACTERES

DE

THEOPHRASTE,

ET DES PENSE'ES

DE PASCAL.

L'HOMME.

L'HOMME ne ſe peut définir au juſte. Ce que j'en dirois aujourd'huy, demain ne lui reſſembleroit pas, à moins que je ne l'appellaſſe le plus variable de tous les êtres, la plus inconſtante de toutes les créatures.

Objet infortuné de l'indignation du Ciel, né

avec des inclinations terreſtres, expoſé à des miſeres ſans nombre; toûjours prêt à tomber, dangereux ennemi de lui même; inſenſible aux attraits de la verité, détournant ſes yeux du bien, ayant un cœur qui ſe contredit perpetuellement; incertain dans ſes demarches, conſtant dans le mal, chancelant dans ſes pieuſes réſolutions, conſommé dans le crime, défectueux dans ſes juſtices; voila une legere ébauche de l'Homme.

¶ Je dirois plûtôt ce que l'Homme devroit être, que ce qu'il eſt véritablement; de même qu'on dit mieux ce que Dieu n'eſt pas que ce qu'il eſt. Dans Dieu l'infinité de vertus, dans l'Homme l'infinité de foibleſſes réduiſent à l'impuiſſance de parler affirmativement.

Cette infinité de part & d'autre, fait que Dieu eſt une énigme que l'homme ne ſçauroit comprendre, & l'homme un myſtere que Dieu ſeul peut développer.

¶ A conſiderer l'Homme du côté des perfections que le Ciel lui a données, en quoy ne l'emporte t-il pas ſur les autres créatures? A conſiderer les miſeres que le peché a laiſſées à l'Homme, quel être ne lui eſt pas préferable?

¶ Dans l'Homme tout eſt borné, ſi on le regarde par rapport à Dieu: Dans l'Homme tout eſt infini, ſi on le compare aux autres créatures incapables de meriter la grace.

Dieu en créant l'Homme a prétendu le faire à ſon image; le peché a tellement défiguré

la

la créature, qu'on ne reconnoit plus qu'un Dieu pur a été ſon modele & ſon auteur.

¶ Nous vantons l'excellence de l'eſprit de l'Homme, la profondeur de ſes connoiſſances, la fidelité de ſa memoire, le nombre de ſes talens; tout cela ne mérite pas moins que nôtre admiration: mais tout cela le condamne s'il ne conſacre ſes talens à un ſaint uſage, s'il ne ſe remplit de la connoiſſance de ſon Créateur, & qu'il ne ſe ſouvienne de cette éternité où il doit viſer.

¶ Quel eſt le fondement de ton orgüeil Homme ſuperbe? De quelque côté que je te regarde, dans la grandeur, dans l'élevation, pourvû d'une belle ame, d'un cœur genereux, l'un eſprit ſublime, orné des perfections du corps je te trouve toûjours Homme, c'eſt-à-dire mortel, créature impuiſſante, portée à l'erreur, eſclave de ſes paſſions. Grand ſujet de t'humilier! Tu ne te conſideres que par des endroits favorables à la vanité, ceſſe un moment d'avoir ces yeux de complaiſance; conſidere-toy, ſi tu peux dans ta juſte étenduë: ſurpris le premier d'un tel orgüeil en dépit de tes foibleſſes, honteux d'avoir tant de ſuperbe avec tant de raiſons de t'abaiſſer, tu diras comme le Sage, *Mauvaiſe preſomption d'où viens tu?*

L'orgüeil de l'Homme naît de ſa corruption, comme ces inſectes qui ne s'engendrent que de pourriture.

¶ Par quelque endroit qu'on regarde l'Hom-

me, on le trouvera environné de foibleſſes. Son eſprit eſt aſſujetti à mille penſées qui le troublent; il ne voit la verité qu'à demi; il ſe gliſſe dans ſes connoiſſances une infinité d'incertitudes, il s'y méle quantité d'erreurs qu'il n'entrevoit point, cent obſcuritez qu'il ne ſçauroit développer; il échape à ſa volonté de mauvais deſirs; ſon cœur eſt tiranniſé par les paſſions, ſa raiſon n'a que de foibles lueurs; ſon corps qui ſe corrompt tous les jours apeſantit ſon ame, & le rend preſque incapable du bien.

¶ Les Hommes ne connoiſſent ny leurs foibleſſes ny leur excellence. S'ils étoient perſuadez de leur grandeur, ils ne s'abaiſſeroient pas juſqu'à la recherche des créatures; s'ils étoient convaincus de leur impuiſſance, ils ne ſe revolteroient pas contre Dieu.

La plus grande force d'eſprit n'eſt pas exempte de foibleſſe: Le Sage tout ſage qu'il eſt, a quelque reproche à ſe faire du côté de ſa fragilité; nous ſommes Hommes, & malgré nous-même nous le paroiſſons.

L'Homme accuſe ſa foibleſſe pour excuſer ſes défauts; vain pretexte que celui-là. Suffit-il de ſe reconnoître foible? Dans les Loix, dans la Morale, dans l'Evangile ne devons-nous pas puiſer la force qui nous manque?

Il eſt ſi vrai que nous avons tous les mêmes foibleſſes, que nous nous reconnoiſſons dans le portrait de ceux qui nous reſſemblent le moins.

Contradiction étrange qui ſe trouve dans l'Hom-

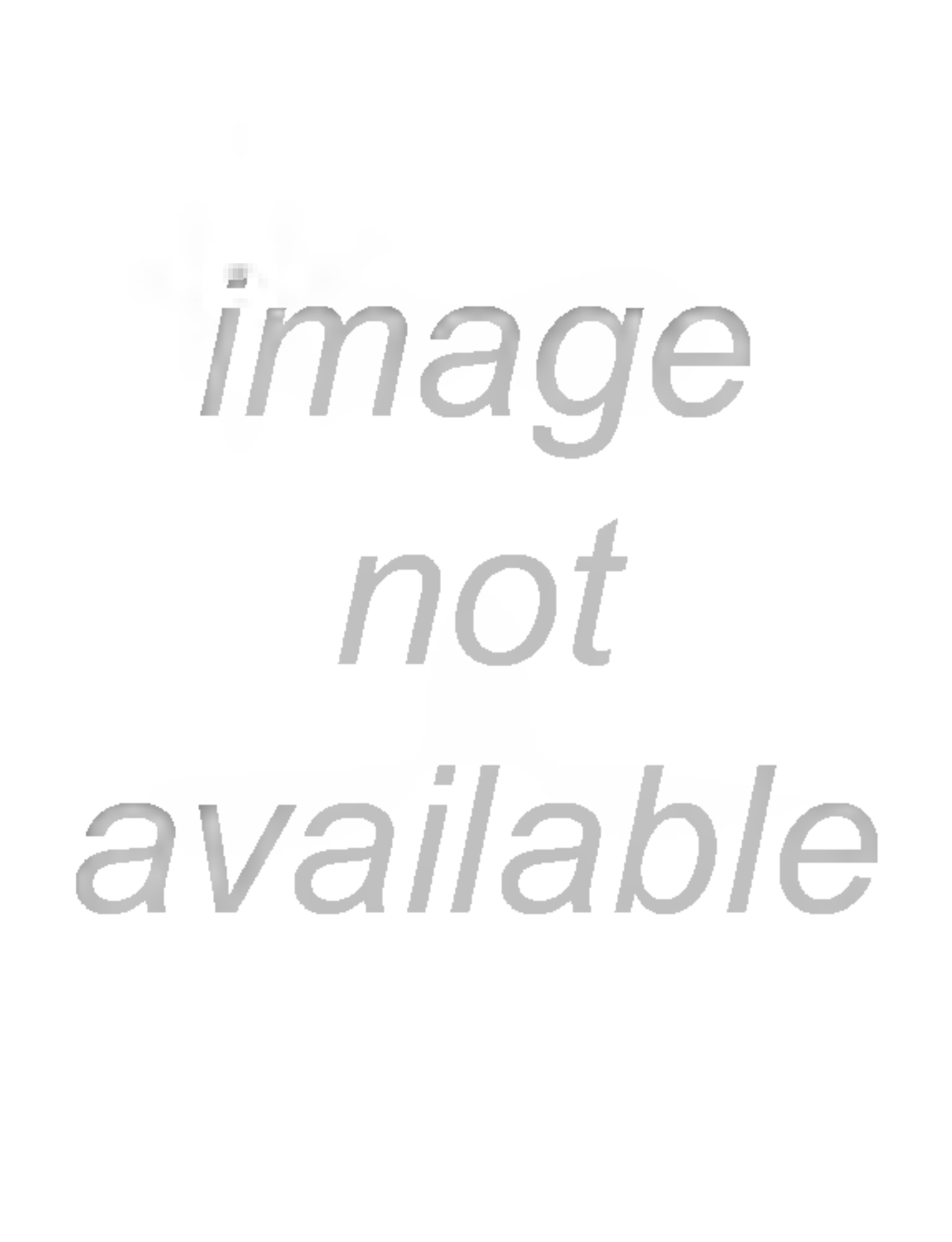
image
not
available

Autre contrarieté qui se trouve dans l'esprit de l'Homme: il ne sçauroit accorder ses sentimens. Quand il craint, il s'étonne de ce qu'il esperoit; s'il espere, il traite ses premieres craintes de frivoles: il se défie des joies qu'il a, & murmure des chagrins qu'il ressent. Ses reflexions presentes condamnent celles qui peu auparavant l'ont occupé. ¶ L'Homme a en partage une raison qui le porte au bien; heureux s'il n'avoit point de cœur qui l'entrainât vers le mal; rarement les sentimens de l'un sont-ils les sentimens de l'autre. La raison veut maîtriser le cœur, le cœur à son tour veut donner la loy à la raison: qui des deux sera vainqueur? Le bon party est toûjours le plus abandonné; c'est donc la raison qui a le dessous.

En quelque lieu qu'on aille, on porte, helas, ce cœur facile à corrompre, s'il n'est déjà corrompu. Aisé qu'il est à être ébranlé, un mot suffit, une parole, un regard, c'en est déja trop; il succombe à ces tentations naissantes.

¶ Les Hommes ont toûjours à combattre. Vainqueurs d'une passion, une autre s'éleve qu'il faut réprimer; celle-cy détruite, il en naîtra plusieurs dont la défaite demandera de nouveaux efforts. Ce monde n'est point un sejour de paix: La cupidité affoiblie, l'ambition se revolte; l'ambition terrassée l'avarice prend sa place. Toute nôtre vie n'est pas suffisante pour faire la guerre à nos ennemis.

¶ La

¶ La vertu de la moderation eſt inconnuë à l'Homme, il porte toutes choſes à un excés déraiſonnable. Il y a dans ſes joies de la diſſipation, de l'abbatement dans ſes triſteſſes. S'il deſire, il eſt inquiet; s'il perd, il ſe trouble; s'il eſt grand, il eſt ſuperbe.

¶ L'inconſtance eſt l'appanage de la condition humaine. Tantôt nous craignons le mal, tantôt nous nous y endurciſſons; un moment nous voit ſages, un autre nous voit coupables. Il ſe peut faire qu'il y ait des hommes en qui ces revolutions ne ſoient rien moins que l'effet d'un cœur corrompu; tout au plus les pourroit-on attribuer à cette inclination naturelle qu'ils ont de changer; en ſont-ils plus excuſables?

Courir du mal au bien, de la vertu au vice; du crime revenir à la ſageſſe; de la ſageſſe retourner au deſordre, faiſons-nous autre choſe? Nôtre vie n'eſt-elle pas un veritable flux & reflux?

¶ Point de regle ſeure parmi les Hommes, point de jugement ſtable, point d'opinion certaine. Ce qui paſſe aujourd'hui pour crime, ſera demain réputé mérite; ce qui a maintenant la certitude de la verité, ſera tantôt regardé comme une erreur. La vertu n'eſt-elle pas toûjours la même? change-t-elle ſelon les differens genies? Incorruptible qu'elle eſt, elle ne ſuit point le goût de la corruption humaine. Corrompus que nous ſommes, nous prétendons l'aſſujettir au gré de nos fantaiſies.

¶ L'Homme canoniſe toutes ſes volontez.

Il croit que ſon ardeur à ſouhaiter une choſe eſt la marque de ſa droiture. De-là ces préjugez, ces entêtemens dont on ne veut point démordre, de-là cette obſtination à ſuivre un deſſein juſte ou injuſte, c'eſt ce qu'on n'examine plus.

Grand ſujet d'erreur ! On croit ne ſe pas tromper parce qu'on employe la Religion même pour ſe ſeduire. Où l'on ne voit pas un mal apparent, on n'en ſoupçonne aucun; on ſe perſuade que tout ce qu'on fait eſt bien, à cauſe qu'on voudroit qu'il le fût, il n'en couteroit pas davantage.

Falloit-il que l'Homme eût une volonté, & l'avoir ſi contraire à celle de ſon Créateur? Dieu veut que nous ſoyons ſaints & parfaits comme lui; les hommes voudroient que Dieu fuſt le coadjuteur de leurs crimes, qu'il les aprouvât afin de les commettre plus hardiment.

¶ L'un étudie les langues, l'autre veut devenir Naturaliſte; celui-cy s'aplique à la geometrie, celui-là paſſe ſa vie à apprendre la carte; perſonne ne donne un moment à s'étudier ſoy-même, à ſe connoître, cette indiference eſt ſans excuſe.

Se connoître ſoy-même, c'eſt de toutes les ſciences la plus étenduë, la plus importante, & la moins pratiquée. La Philoſophie a des connoiſſances bornées; la Theologie n'eſt pas impénétrable; les miſteres de la grace & de la prédeſtination ſe peuvent éclaircir, mais le cœur de l'homme eſt un abîme, qu'il eſt mal-aiſé, je

pour-

ourrois dire impoſſible, d'aprofondir.

Il eſt auſſi difficile à l'homme de ſe connoire, qu'aux anges de connoiſtre leur createur. Dieu dans ſes perfections, l'homme dans ſes effauts ſont également infinis. L'impuiſſance ù nous ſommes de parvenir à cette connoiſſane parfaite de nous-mêmes, n'excuſera point ôtre negligence. Etudions-nous long-temps, ondons-nous à tout moment: ſi le travail eſt ong ſouvenons nous qu'il eſt neceſſaire.

Travaillons tant qu'il nous plaira à nous connoiſtre, il échapera toûjours quelque choſe aux recherches les plus exactes; on ne ſçauroit tellement creuſer ſon cœur qu'il n'y ait un certain reſte qui nous demeure inconnu; que ſera-ce, ſi nous en negligeons le ſoin?

Comment voudrions-nous connoître les autres, nous ne nous connoiſſons point nous mêmes. Si nous entreprenons de nous deguiſer, il eſt ſans doute qu'ils ſe deguiſent encore davantage.

¶ Dans quelque ſituation qu'on mette l'homme, je défie qu'on trouve le ſecret de le rendre content. Si d'une vie commune vous le faites paſſer à un état élevé, il regrettera la perte de ſa liberté: ſi de cet état heureux en apparence vous le rappellez à ſon premier genre de vie, il ſe plaindra de vôtre injuſtice. Glorieuſe & fatale condition tout enſemble! Glorieuſe en ce que la grandeur de l'homme eſt telle, que ſuperieur à toutes choſes; la poſſeſſion d'un être ſuprême, peut ſeule remplir les vaſtes deſirs

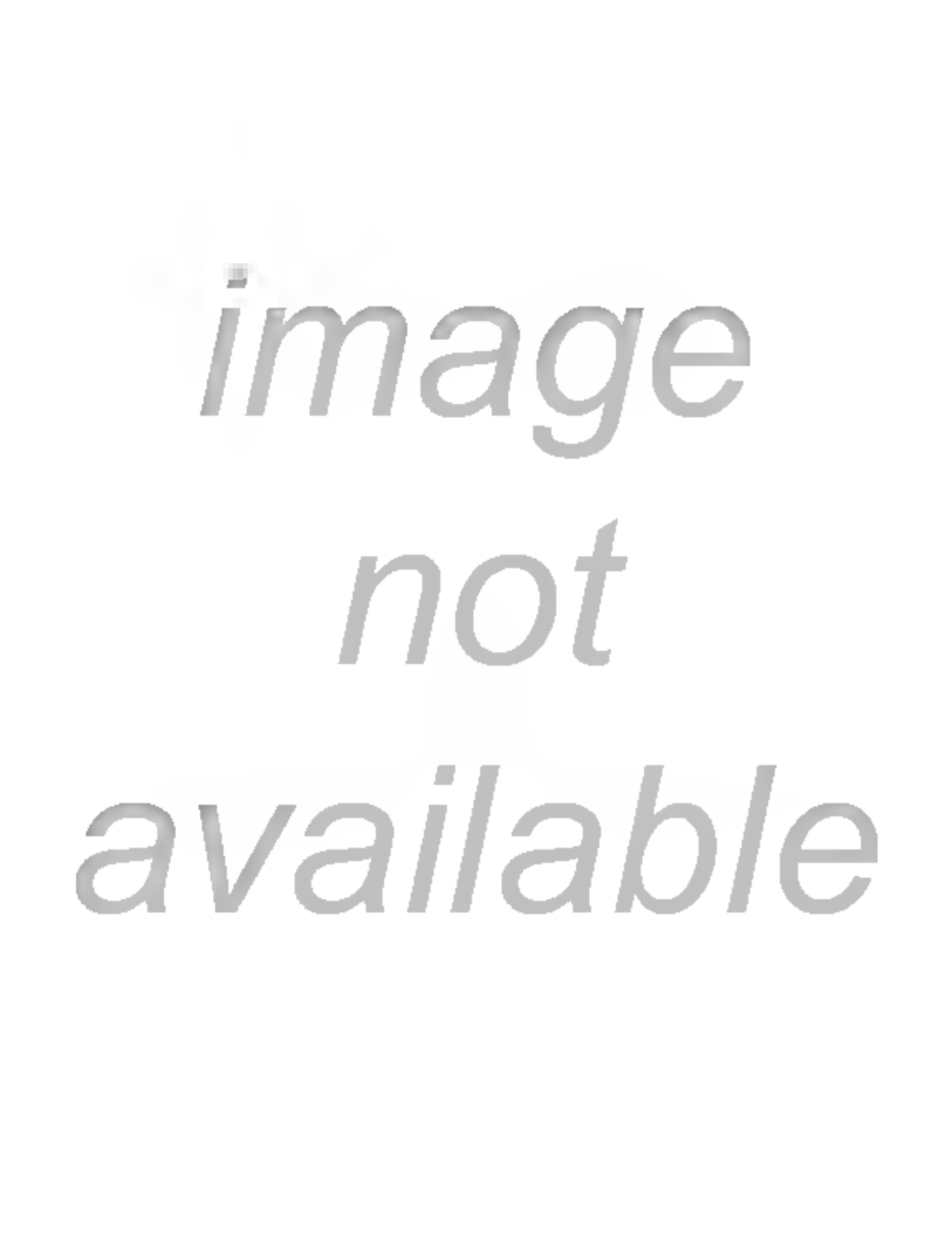
image
not
available

lieu de bonheur? Ah que l'Homme ne se contente pas ainsi!

¶ L'Homme est à plaindre de tant souhaiter le repos, de ne travailler que pour le repos, & de ne pouvoir enfin vivre dans le repos. On regrete l'embarras où plongent les affaires, on aspire avec ardeur à une vie tranquile; a-t-on la liberté d'en gouter les douceurs, elles paroissent insipides; on se trouve malheureux d'être sans occupation, incapable qu'on est de se suporter alors, on se replonge dans le trouble, quelle bizarerie, quelle inégalité!

Nous prenons le chemin des travaux, de l'embarras, de l'agitation pour arriver au repos; toute la vie on se remüe, on se travaille, qu'envisage-t-on? Le repos. Pourquoi difere-t-on à se le procurer?

¶ Combien avons-nous de temps à être sur la terre? mille années de vie nous sont elles promises? Un Ange exprés venu du Ciel nous a-t-il rassurés contre les craintes d'une mort prochaine? Quand nous serions immortels, nous ne nous y prendrions pas autrement pour remplir les besoins de plusieurs siecles.

D'une maniere ou d'une autre nous nous abusons; car ou nous croyons que ce monde ne finira jamais pour nous, ou nous renonçons à l'attente d'une autre vie. Ces peines que nous nous donnons, n'expriment-elles pas l'attache que nous avons aux choses presentes, & l'indiference dans laquelle nous sommes à l'égard des futures.

Si la foi ne me l'enſeignoit, je ne croirois pas que tous les hommes fuſſent deſtinez à l'immortalité; j'en vois beaucoup qui vivent comme s'ils n'en eſperoient point.

¶ Il n'y a point de momens que l'Homme n'ait ſujet de regreter. Il doit craindre l'avenir, déplorer le paſſé, ſe défier du preſent. L'avenir qui n'eſt pas dans ſon pouvoir, lui prépare peut-être de grands malheurs. S'il conſidere le paſſé, quel trouble dans ſon eſprit! Les crimes dont ſa jeuneſſe a été remplie, doivent lui arracher des repentirs violens; ſa négligence en pratiquant quelque petit bien lui doit être un éternel ſujet de confuſion. Sans ceſſe expoſé à ceder aux attaques de ſes paſſions, le preſent eſt pour lui un temps des plus à craindre. Tous les momens qui s'en écoulent avec une prodigieuſe vîteſſe, l'ont peut-être vû tomber ſans eſperance de ſe relever pendant le cours de ceux qui les vont ſuivre.

Nous n'avons que le preſent en nôtre diſpoſition, & c'eſt ce temps que nous nous laiſſons ravir. Nous anticipons l'avenir, quelque certains que nous ſoyons de ſon incertitude, les ſiecles futurs ſont les objets de nos deſirs, nous approchons dans nôtre idée ces années encore ſi éloignées; arrivent-elles enfin, nous prevenons les ſuivantes par nôtre impatience; de ſorte que l'homme ne s'eſtime jamais heureux, il fait ſeulement ſes efforts pour l'être, & ſe borne à eſperer de le devenir.

De cét avenir qu'on enviſage de loin, on ſe con-

contente de prendre quelques années, ſans penſer à ces années éternelles qui rendent l'avenir redoutable. Dans dix ans ma fortune ſera faite, dit le mondain intereſſé. Que n'ai-je vingt-années de plus, s'écrie le Scavant, je ſerois le premier de mon art! Chacun tient ce langage, & perſonne ne dit, Peut-être qu'avant peu il ſera décidé de mon éternité; la mort qui me ravira promptement tout ce que je poſſede, me fera connoiſtre que je contois ſur des jours qui n'étoient pas à moy.

¶ Si l'Homme faiſoit un bon uſage de la vie je lui pardonnerois de ſe plaindre de la nature qui a rigoureuſement borné ſes jours, pendant qu'elle a accordé à quelques animaux une vie trés longue. Si elle nous l'avoit donnée, en ſerions-nous plus ſages, & pluſtôt detrompez du monde? N'aurions nous pas tousjours les mêmes eſperances de nous corriger quelques heures avant la mort.

Une vie plus longue ne feroit que rendre les routes du vice plus ſpacieuſes. Le libertin y ayant marché long-temps reconnoiſtroit ſes égaremens bien tard, & n'en auroit que plus de chemin à faire pour devenir ſage.

Au lieu de prendre la nature à parti, qu'on ſe blâme ſoy-meme de ce que la vie étant ſi courte, on fait tant d'efforts pour la rendre criminelle.

Se plaindre que la vie dure peu c'eſt ne pas parler le langage de ſon cœur, Il n'en eſt point qui ne la trouve trop longue, puiſqu'on tâche de remplir par le plaiſir une infinité de momens qui y cauſent de l'ennui. Qui

Qui croira t-on, ou de ceux qui disent qu'elle dure trop, ou de ceux qui se plaignent qu'elle ne dure pas assez. Les premiers envisagent l'avenir qui s'approche avec lenteur, les derniers considerent le passé qui a fui avec rapidité, tous se laissent échaper le present.

¶ Certainement la vie est courte, si l'on examine combien il faudroit de temps pour se rendre parfait aux yeux de celui qui nous en demandera compte ; mais elle est assez longue, si l'on en ménage chrétiennement toutes les années.

La vie est courte pour ceux qui sont dans les joies du monde; elle ne paroist longue qu'à ceux qui languissent dans l'affliction. Job se plaint de vivre long-temps, & Salomon croit peut-être mourir trop jeune.

L'Homme par des vœux réiterez conjure le Ciel de prolonger ses jours; si sa condition devenoit telle qu'il fust condamné à vivre plusieurs siecles, il en feroit de plus ardens pour être exempt des incommoditez d'une vieillesse infirme.

¶ La vie est trop courte, s'écrioit un grand Roi, en considerant les beautez de son Palais. Par cette seule reflexion, ou il se corrigeoit, ou il prevenoit les desirs de son cœur. L'ambition des hommes est trop grande en effet, ses entrepriſes trop vagues pour les executer en aussi peu de temps.

Si nous avons assez de temps pour travailler à l'éternité, d'où vient disons-nous que la vie est courte ?

courte ? Pourquoy d'ailleurs tant de projets, tant de desseins, tant d'attache à la terre, si nous sommes convaincus que nôtre sejour n'y sera que de tres petite durée ?

¶ MECENAS ne se soucioit pas d'être laid, bossu, estropié, pourvû qu'il vêcût. Nous avons tous une aussi forte attache à la vie, nous y en avons la plusspart une plus criminelle. Nous perdrions volontiers avec les qualitez du corps, la science, la vertu, si de-là dépendoit la prolongation de quelques jours de vie.

La mer commence à peine à soulever ses flots, que le plus avare Marchand décharge son vaisseau, afin de se sauver du naufrage; on a beau dire, on tient plus à la vie qu'aux richesses.

On demandoit un jour à un Philosophe ce que c'étoit que la vie, *Vous me voyez*, répondit-il, *vous ne me voyez plus.* Comparée à celle qui la doit suivre, il n'est que trop vrai qu'on ne fait que paroître & passer dans le monde. On nous y voit, on ne nous y voit plus. Nous n'y paroissons pas, nous y avons paru, car tout a fui, tout a passé, & le present se derobe à nous.

¶ Dans la jeunesse on se promet de longues années de vie, dans l'âge avancé on s'en promet quelques unes : je vivrai peut-être encore un an, dit ce languissant vieillard, & c'est toûjours la même esperance. On trouve donc ses jours finis, quand on est le plus occupé du soin de les prolonger.

¶ Jusqu'ici nous avons vêcu ou pour le Prince ou pour nos amis, ou pour une maîtresse ou pour

pour la fortune. Quand commencerons-nous à vivre pour nous? Quand vivrons-nous pour Dieu?

¶ En vain déclame-t-on contre la corruption des siecles; tant que l'homme vit il est impossible de le détromper. La mort seule est capable de lui arracher le bandeau qui l'aveugle. Jusques-là son erreur lui plaît, la verité le choque; il se fait des idées de bonheur de ce qu'il ne possede pas, ambitionne les grandeurs, languit dans le repos, ou s'attache à des travaux inutiles, la derniere heure le surprend dans ses occupations chimeriques, il avoüe qu'il s'est trompé.

Quelle est la premiere parole des mourans? Le jeune débauché, l'inique magistrat, la femme mondaine, le courtisan ambitieux, s'écrient tous d'une même voix, *Nous nous sommes égarez du chemin de la verité.* Qu'on est malheureux de n'ouvrir les yeux qu'au moment que la mort va les fermer pour toûjours!

¶ La mort qui nous fait voir le néant des créatures que nous avons aimées, nous dévoile la grandeur du Dieu que nous avons mépriſé.

La mort découvre aux hommes les vanitez du monde, elle ne les en détache pas pour cela. Nos passions se reveillent à ce fatal instant, le cœur soupire ardemment aprés ces objets qui vont lui être enlevez. Le vindicatif meurt sans pardonner, le riche meurt sans éclaircir ses acquisitions, l'hipocrite meurt dans son endurcissement.

¶ Nous regardons la mort des autres comme un

un malheur qui leur eſt arrivé, au lieu que nous la devrions regarder comme un avertiſſement de celle qui nous ménace. Les plus ſcelerats ne peuvent s'empêcher de s'écrier, Tout paſſe, tout va à ſa fin; ſongent-ils qu'eux-mêmes paſſeront, & que leur fin ne ſera pas moins précipitée?

Quel ſera alors le deſeſpoir de ceux dont les connoiſſances ſe ſont bornées à des penſées ſteriles de la mort? Ils verront l'inutilité de leur ſcience, la folie de leurs ſpeculations, & n'apprendront qu'à la mort comment ils devoient vivre, eux qui auroient dû apprendre toute leur vie comment il faloit mourir.

¶ Tout perit pour un homme qui meurt, le monde finit à ſon égard.

¶ D'un moment dépend l'éternité, & ce moment eſt peut être attaché à la reflexion que je vais faire.

Il vient une nuit où perſonne ne peut travailler. Les projets de converſion pour être formez trop tard, ne s'executent point: les gemiſſemens d'une ame fauſſement contrite ne ſont plus écoutez. On ne peut invoquer Dieu, ou on s'y adreſſe en vain; on ne fait pas penitence, ou on ne la fait qu'à demi: on deſire la vertu ſans trop déteſter le mal, on s'éforce lentement de quitter le vice ſans pouvoir embraſſer éficacement la piété; on eſt enfin dans l'impuiſſance de travailler à ſon ſalut, ou dans la malheureuſe neceſſité de n'y travailler qu'imparfaitement.

LA RELIGION.

IL y a deux sortes de personnes qui pensent différemment de la Religion. Les uns s'en sont une idée si naturelle, qu'ils imputent à superstition ce qui passe la portée de leurs raisonnemens. Ces gens sont proprement sans Religion, ils ne croyent pas, ils ne veulent pas croire : resolus d'opposer une incredulité opiniâtre à tout ce qu'on pourroit employer pour les convaincre, ils verroient des prodiges & des miracles qu'ils n'en seroient pas ébranlez.

Les autres entraînez par leur foiblesse ne méprisent les choses saintes qu'à cause qu'ils les voyent mépriſées par ceux qu'on nomme esprits forts. Le libertin se croit bien appuié, quand il peut s'autoriser du mauvais exemple; il se permet le mal que font ceux-là impunément.

¶ Si l'homme pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre chose est un abîme d'obscurité, où sa raison se perd. Nous sommes témoins d'une infinité de merveilles que nous ne pouvons approfondir; le soleil en nous prêtant sa lumiere, tempere l'ardeur de ses rayons, la terre nous donne des fruits en abondance, & pourvoit à nos besoins. La mer appaise ses flots pour nous ouvrir un seur passage dans les païs étrangers; l'air excite ses vents en nôtre faveur;

le

le Ciel fait tomber ſes pluïes ; qu'avons-nous à répondre ? aucun mortel a-t-il juſques-ici compris la cauſe de cette reguliere ſucceſſion des jours & des nuits, l'origine du flux & reflux ? Tout cela arreſte le cours de nos reflexions.

Incapables de connoiſtre ces choſes, nous voulons ſonder les jugemens de Dieu, nous lui demandons compte de ſa conduite, nous rendons ſa ſageſſe reſponſable de nos doutes.

¶ L'Homme a grand tort de croire impoſſible tout ce qui ne ſort pas de ſes impuiſſantes mains : ne lui ſuffit-il pas de ſçavoir que rien ne peut reſiſter à la voix de l'Eternel, & que celui dont les moindres ouvrages ſont des chefs-d'œuvres, a bien pu les produire ſans s'obliger de les lui faire connoiſtre ?

Dieu pour ménager nôtre foibleſſe nous a rendus incomprehenſibles à nous mêmes, afin que nous ne fiſſions pas un ſujet de murmure de ne le point comprendre. L'Homme incredule n'en juge pas de la ſorte. La voix des Prophetes, l'aveugle docilité des humbles, le langage éloquent des miracles ne le convainquent point.

Que faut-il davantage ? Dieu deſcendra-t-il ſur la terre pour vaincre nôtre obſtination ? En cela nos deſſeins ſont prevenus, & nôtre foi n'en eſt pas plus grande. Un Dieu Homme, un Dieu crucifié, un Dieu mort ; voilà les myſteres de nôtre foy, & ſi je l'oſe dire, les objets de nôtre incredulité.

¶ Le Philoſophe qui croit que la raiſon eſt

la borne de toutes choſes, balance à faire à Dieu un ſacrifice de la ſienne. Il voudroit ou qu'il n'eût point fait tant de miracles, ou qu'en les operant il lui en eût dévelopé les cauſes ſecretes: Il voudroit dans la Providence un pouvoir plus reſſerré, ou dans ſa raiſon une pénétration plus étenduë.

Le Chrétien plus ſoumis, adore & ce qu'il comprend, & ce qu'il ne comprend pas. Il ſçait que cette vie eſt le lieu des tenebres, que dans l'autre ſeulement les voiles ſeront briſez, les ombres diſſipées, la verité plus éclatante.

¶ L'impie eſt un homme qui fait gloire de vivre ſans religion; Parlez lui de Dieu, il vous écoute froidement; l'Egliſe eſt ſon rendez-vous ordinaire, il y cauſe, il y rit, il y fait ce qu'à peine permettroit-on dans une aſſemblée où la licence ne ſeroit point defenduë. Auſſi peu touché de reſpect à la veuë de celui qu'on y adore, que s'il étoit honteux de s'humilier en ſa preſence; il incline foiblement la tête, & ne met en terre qu'un genou. Jamais on ne l'entend parler qu'il ne jure, qu'il ne raille des choſes ſaintes, qu'il ne blaſpheme ce qu'il ignore. Les jours de feſte ſont ceux où il prend plaiſir de lier d'infâmes parties de débauche; il rougiroit qu'on le vît dans les Temples, glorieux de rechercher avec pluſieurs impies de ſon caractere, un lieu propre à débiter ſes inventions diaboliques.

¶ L'eſprit fort eſt plus qu'impie; il n'a point de religion: moins groſſier que le libertin,

tin, on le souffre plus volontiers, on l'écoute même attentivement ; par ses adroites, mais pernicieuses railleries il déchire sans se faire tort. La piété, les ceremonies, les reliques, les mysteres sont pour lui des matieres de plaisanterie : il attribuë tout au cours de la nature, & le cours de la nature qu'il devroit ce semble attribuer à quelque être indépendant, il l'attribuë au hazard, au destin, à une certaine necessité dont il ne veut point admettre d'origine.

Celui-là passe dans son esprit pour foible qui croit l'ame immortelle. Ce que la foy nous assure il le revoque en doute, donne à la Religion le nom d'une sageſſe politique ; si vous prétendez le confondre par l'autorité des Saintes Ecritures, son principe est de ne les point reconnoître.

Ces Prophetes, dit-il, ces Apôtres étoient des gens comme nous ; doit-on plus s'en rapporter à eux, qu'à mille autres qui ont pensé differemment de la Religion. Ici libertin, je vous arrête : Non, ils n'étoient pas des hommes comme nous. Ils avoient un cœur soumis, un esprit éclairé, une conscience nette. Vous êtes dans les tenebres, vous jugez par prévention, vous aimez vôtre égarement, la difference est trés grande.

Dans le langage de ces prétendus esprits forts, qui sont, à les bien définir, d'honnêtes Athées, y a-t-il de la bonne foy ? pour le dire au juste, je voudrois être têmoin de leurs sentimens à l'heure de la mort. S'ils ne croyent pas une Religion,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ligion, pourquoy ont-ils recours aux Sacremens: S'ils penſent que l'ame meurt avec le corps, pourquoy tremblent-ils, pourquoy invoquent-ils un Dieu, que jamais ils n'avoüerent?

¶ Les plus embarraſſez quand il faut mourir, ſont ceux qui dans le temps d'une ſanté vigoureuſe ſe firent ainſi des motifs d'incrédulité. Vous n'en voyez point qui ne fremiſſent aux ménaces de la mort. A tout hazard, dit l'Athée dans ſon deſeſpoir, s'il y a un Dieu je ſerai damné: s'il n'y en a point, il y aura bien des ſots: mais cet eſprit fort ne conſidere pas qu'il ſera plus ſot que perſonne.

¶ Ecoutez, je vous prie, un autre raiſonnement de cet eſprit fort. Vous homme vertueux, vous croyez un Dieu, parce que vous attendez la recompenſe de vos bonnes œuvres, vôtre jugement eſt intereſſé, je le recuſe. D'où vient, répondrai-je à cet impie, me determinerois-je plûtôt en faveur du vôtre? Vous ne croyez pas un Dieu, parce que vous apprehendez le châtiment de vos crimes, n'eſt il pas plus juſte que je m'en rapporte à cet homme de bien?

Si l'Athée & tous ceux qui combatent la Religion, vivoient moralement bien, & qu'il ne tombaſſent pas dans les déreglemens dont la ſeule bienſeance nous éloigne, peut'-être les excuſerois-je, quoy qu'au fond toûjours inexcuſables; en voit-on qui n'ayent renoncé à l'honneur & à la vertu?

¶ Je

¶ Je n'ai pu encore m'imaginer qu'il y eût de veritables Athées. *L'impie*, liſons-nous dans le Prophête, *a dit dans ſon cœur, Il n'y a point de Dieu*, c'eſt à dire l'impie ſouhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. Son eſprit combat malgré-lui les deſirs de ſon cœur; tout s'oppoſe à ſes faux ſentimens, ſi par ſa malignité il anéantit l'exiſtence d'un Dieu, il ne voit enſuite que trop clairement qu'il s'eſt trompé. Mais qu'il eſt horrible de n'abjurer ſon erreur que dans le moment qu'on ſent la colere du Ciel! Qu'il eſt horrible de n'avoüer un Dieu que quand il ſe rend le Juge implacable des impies, l'impitoyable vangeur de ſes impiétez!

Je ne crois point un homme qui pendant ſa vie rejette la croyance de Dieu, & je ſuis convaincu au dernier point de ma Religion, en voyant les plus impies appeller à la mort un Dieu à leur ſecours.

¶ Aprés toutes les convictions que nous devons avoir de nôtre Religion, je ne ſçai comment il ſe trouve des gens d'une impiété aſſez déterminée pour faire parade de leur irreligion au moment de la mort. Seroit-il poſſible qu'ils ne fuſſent point éfrayez par tout ce qu'a d'affreux & de terrible cette derniere heure. Je ne puis croire malgré la feinte aſſurance qu'au dehors ils eſſaïent de montrer, que leur ame ſoit dans une vraye tranquillité; ce calme exterieur eſt faux, cette intrepidité trompeuſe. Quand l'eſprit n'auroit à ſoutenir que les ſeules frayeurs de la mort, je ne parle pas des triſtes reflexions ſur le paſſé,

passé, des suites encore plus horribles de l'avenir, il me semble que ce spectacle doit déconcerter la plus inebranlable fermeté.

J'ai lu dans le Socrate Chrêtien de Mr. de Balzac une Histoire qui me déconcerte moi-même. Il dit qu'un Prince étranger étant à l'article de la mort, le Theologien Protestant qui avoit coûtume de prêcher devant lui, vint le visiter accompagné de deux ou trois autres de la même communion, & le conjura de faire une espece de confession de foi. Le Prince lui répondit en souriant, *Monsieur mon ami, j'ay bien du déplaisir de ne vous pouvoir donner le contentement que vous desirez de moy, vous voyez que je ne suis pas en état de faire de longs discours : je vous diray seulement en peu de mots que je crois que deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit, Monsieur tel* (montrant un Mathematicien qui étoit là present,) *vous pourra éclaircir des autres points de nôtre créance.*

N'y a-t-il pas dans ces paroles quelque chose de monstrueux? Est-ce aveuglement, ou bravade d'esprit fort? Est-ce insensibilité, ou ostentation? un homme mourir dans ces sentimens, faire gloire en mourant de croire la verité des nombres, & de n'avoir que cette créance! puis qu'il sçait si parfaitement que *deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit*, il aura tout le temps de calculer les années d'une éternité malheureuse.

Est-il temps de goguenarder à l'heure de la mort? La plaisanterie peut-elle être plus hors de pro-

propos ? Avons-nous oublié que c'eſt-là le moment que Dieu s'eſt reſervé lui même pour ſe railler des impies ?

¶ Rien ne doit être plus ménagé que l'occaſion de parler des choſes ſaintes : il eſt honteux de n'avoir point de Religion, il eſt ridicule d'en faire trophée. En ſoi même on a du remors d'être impie, en public on ne peut s'en faire honneur.

Stilpon répondit fort ſagement à Crates, qui lui demandoit ſi les Dieux prenoient plaiſir aux adorations des hommes ; *Demande-moy cela quand nous ſerons ſeuls.* S'il avoit de ſes divinitez des ſentimens peu reſpectueux, il ne croyoit pas qu'il lui fuſt permis de les déclarer publiquement, ou bien par une délicateſſe ſcrupuleuſe il affectoit le ſecret, n'étant pas neceſſaire que les ignorans ayent part à des choſes fort au deſſus de leur intelligence.

On ne doit pas dire ce que l'on penſe ſur certains points de la Religion en preſence de gens ou que nos mauvaiſes opinions peuvent corrompre, ou que nos ſentimens rafinez peuvent jetter, ſi non dans l'incredulité, du moins dans le doute. Qu'on prenne garde que je n'autoriſe pas la liberté de ſe faire des déciſions ; je ne veux que blâmer les ignorans qui parlent de nos miſteres ſans veneration, ou les ſçavans qui exercent à contre-temps leur ſubtilité.

Sur tout doit-on avoir cette reſerve avec les femmes, naturellement curieuſes ; elles veulent tout ſçavoir, ſe mélent d'objecter, demandent

dent des éclairciſſemens, refutent les principes, s'obſtinent à ne ſe point convaincre. Ainſi nouveau Theologien n'allez plus dans les ruëlles agiter galamment une queſtion dont vôtre ſalut & le mien dépendent : on vous prie de dire ce que vous penſez ſur la grace, taiſez-vous, ou n'en parlez qu'en homme qui la poſſede.

Un Chrêtien qui veut chicaner ſa Religion, me paroît plus coupable qu'un homme Athée dans le cœur. Celui-ci ne croit point de Dieu ; mais il ne le dit pas ; celui-là en croit un, mais il fait flotter les autres dans l'incertitude, & les conduit à l'hereſie.

Quoi de plus ordinaire que de maſquer la morale, & de joüer la Religion ? Il ſe trouve dans l'Egliſe des novateurs, comme dans le monde, des curieux qui veulent mettre leurs ſentimens à la mode, bien que les premiers ils en connoiſſent la biſarrerie.

Tant de divers jugemens ſur un point de Morale ne ſervent qu'à confirmer celui que la Religion approuve. On ignoreroit ſouvent quel eſt le bon parti, s'il n'eſtoit combatu avec opiniâtreté, & qu'une lumiere ſecrete que le ciel donne alors ne fiſt entrevoir le mauvais. Qu'on agiſſe avec ſincerité, qu'on ne ſuive ni la pente qu'on à vers l'immortalité, quand les veritez ſont au deſſus de l'entendement humain, ni celle qu'on a vers une ignorance volontaire, lors qu'elles combattent les paſſions, on trouvera ſans peine le dénoüement des contrariétez qui ſembloient choquer la raiſon.

La

La diverſité des opinions qui devroit exciter le déſir de s'inſtruire, ne fait d'ordinaire qu'irriter de fauſſes préventions; parce qu'on ne la regarde pas tant avec des yeux de témoins qui cherchent la verité, qu'avec des yeux de ſpectateurs qui ambitionnent de ſe rendre arbitre de leur ſort.

Nous nous revoltons contre les veritez que nous ne pouvons ignorer, & nous rejettons celles que nôtre amour propre a intereſt de ne pas approuver.

¶ Ne ſe remuër ni à la perſuaſion des Oracles qu'ont prononcé les Peres de l'Égliſe, au bruit éclatant des veritez de l'Evangile; ciel! quelle immobilité, quel endurciſſement!

¶ Les ſçavans, à le bien prendre, ont moins de Religion que les ignorans. Plus ils voyent, plus ils veulent pénétrer; plus ils découvrent, plus ils doutent; aſſez temeraires pour ſonder les conſeils impénétrables de Dieu, ils ſe retranchent toûjours ſur les delicates répugnances de leur raiſon.

L'ignorance groſſiere, la ſcience trop ſubtile nuiſent en matiere de Religion. Si on ignore tout, on ne refute rien; de-là la ſuperſtition. Si on veut tout approfondir, on croit dificilement; de-là les doutes impies.

Tant raiſonner ſur la Religion, eſt une dangereuſe opiniâtreté; le raiſonnement n'opere jamais une foi plus docile, car la foi veritable met bas toutes les reflexions, & croit aveuglément.

¶ Quel charme empêche les hommes de ſubir le joug de la Religion, d'obeïr à la verité? Ils ne demanderoient pas mieux qu'on la leur déguiſât, ils voudroient que perſonne ne la connût, afin que perſonne ne la leur appriſt; ils voudroient que les maximes auſteres de la Morale demeuraſſent éternellement indefinies, ſoit qu'ils ayent l'adreſſe de ſe perſuader qu'en ne s'inſtruiſant point ils ſeroient excuſables, ſoit qu'ils craignent qu'une inſtruction trop convainquante n'ébranle la reſolution qu'ils ont priſe de ſe conduire au gré de leurs paſſions. Davantage, ils ſouhaiteroient que l'autheur de la verité ne fuſt pas, que ce flambeau dont les lueurs percent les nüages de leur cupidité s'éteigniſt tout-à-fait, eſperans qu'alors leur ignorance auroit ſon excuſe, leurs pechez l'impunité.

¶ Quelque ingenieux que nous ſoyons à favoriſer la cauſe du menſonge, quelque équitables que nous croyions nos jugemens, nous n'agiſſons pas de bonne foi. D'abord nous flottons entre le bien & le mal; l'eſprit ſe travaille, on diroit que le cœur voudroit ſe mettre de la partie, car tous deux s'empreſſent en apparence à le diſcerner; au fond il y a peu de ſerieux dans ces recherches étudiées; Si elles étoient ſinceres, la prompte connoiſſance du mal nous feroit entrevoir ſans difficulté la circonference du bien.

C'eſt un effet de nôtre malignité, de tourner plûtoſt vers le mal qu'on connoiſt certainement, que vers le bien qu'on dévelope plus qu'à demi.

On

On eſt ſeur qu'il eſt trés bien-fait de s'abſtenir de certaines choſes, on doute s'il eſt défendu d'en embraſſer d'autres qu'on croit innocentes, qui ne le ſont pas néanmoins; n'eſt-ce pas déja ſe rendre coupable que de ſe déterminer en faveur d'une action qui nous le rendra infailliblement? Au reſte quelle certitude prétendons-nous avoir? Voulons-nous qu'on nous diſe préciſement à quoy ſe borne la perfection du Chriſtianiſme? à quoi il nous engage, à la derniere rigueur? Apprehendons-nous de trop faire? Ne demanderons-nous point encore ſi l'uſure, ſi la médiſance ne ſont que des fautes legeres, & ne ceſſerons-nous d'être uſuriers, d'être colomniateurs, que lors qu'on nous aura convaincus de leur énormité?

¶ Il faut, diſent ceux qui n'ont de la Religion qu'une foible idée, il faut une vertu aiſée qui ne trouve ni de la gêne ni du ſcrupule, une vertu d'honnête-homme qui ſe borne entre l'excez du mal & le défaut du bien, une vertu naturelle qui détourne des grandes injuſtices ſans engager dans des pratiques trop regulieres, une vertu commune qui puiſſe ſimpatiſer avec la bienſeance, une vertu civile qui allie la conſcience avec l'intereſt, les uſages du monde avec les maximes du Chriſtianiſme, ce ſiſtême n'eſt-il pas beau?

LE MONDE.

PLus on étudie le monde, plus on y découvre de ridicule.

Il faut être hypocrite dans le monde, me disoit une personne qui le connoist assez. Qui prend le parti de n'y être pas dissimulé, y joüe un fort mauvais personnage. Trop d'ouverture y nuit, une sincerité qui n'est pas accompagnée de quelque déguisement n'y vaut rien; cette maxime me surprit; je la trouvai juste, quand je vis qu'il ne l'étendoit pas jusqu'à la Religion.

On voit bien dans le monde de ces sortes d'hipocrites. Chacun y connoist trop la necessité d'affecter ces dehors, pour y manquer: Tel machine la perte de son ennemi qui l'accable de caresses; tel feint de vouloir nous servir, qui n'attend que le moment de nous perdre. On respecte en apparence ceux pour qui on a un mépris éfectif, on témoigne de la complaisance à un rival qu'on deteste en secret.

¶ Quand on considere qu'on a une fortune à ménager, il n'est point de dissimulation dont on n'use. Il faut plaire à des gens au dessus de soy, se donnera-t-on au naturel en leur presence? On s'y prend bien mieux. Le superbe s'abaisse, le vindicatif étoufe l'éclat de ses ressentimens, l'emporté se couvre du manteau de la douceur; l'homme interessé fait l'apologie de la generosité, le traistre

traiſtre celle de la fidelité, l'ingrat l'éloge de la reconnoiſſance.

Cette hypocriſie eſt devenuë une vertu à la mode, je l'approuve en quelque façon, quoique j'aimaſſe beaucoup mieux un homme dont la conduite fuſt ſincerement réguliere.

Le monde s'accommode de ce genre d'hypocrites; la politique les ſouffre, la Religion les déteſte, le Chriſtianiſme les condamne.

¶ S'étudier à dévenir ce que l'on ambitionne de paroître, ne vouloir paroître que ce l'on eſt, en cela conſiſte la ſcience du monde. *Ne fais point le Prince*, diſoit Solon, *ſi tu n'as appris à l'être.* Toutes choſes ne ſiéient pas à toutes ſortes de perſonnes; l'air de grandeur ne convient qu'à ceux qui y ſont élevez, à moins qu'on n'ait travaillé avec ſuccés à ſe l'approprier. Ce que diſoit Solon au courtiſan, nous le pouvons addreſſer à tous les hommes en particulier: A l'un nous dirons qu'il ne faſſe point l'honnête homme, ſi auparavant il n'a appris à le devenir: A l'autre nous dirons qu'il ne faſſe point le bel eſprit, s'il n'a étudié les regles de le paroiſtre à juſte titre, parce qu'enfin dés qu'on ne peut ſoutenir les apparences d'un faux mérite, d'un caractere emprunté, autant qu'on étoit réjoüi d'avoir ſurpris l'approbation generale, autant eſt-on deſeſperé de la voir ſuivie d'un mépris univerſel.

¶ Il n'eſt dans le monde que le ſçavoir faire: ce ſçavoir faire eſt un grand talent, & ſouvent celui de gens qui n'en ont point d'autre.

Du ſçavoir faire au mérite, il y a autant de diſtance, que de l'eſprit à la droiture de cœur.

¶ Un moment donne les plus belles eſperances, un autre les détruit; tel qui ſemble les détruire les fera bien tôt renaiſtre; voilà le train des choſes du monde.

Je ne me ſoucierai pas d'avoir fait trente démarches inutiles, ſi la trenteuniéme me réüſſit; ne ſçai je pas que l'ordre des choſes du monde eſt d'aller lentement.

¶ Qu'il eſt peu de joïes parfaites en ce monde! Mais auſſi qu'il y eſt peu de chagrins ſans reſſource! Dans les plus grands plaiſirs on éprouve je ne ſçai quelles petites traverſes qui en diminüent le ſouverain agrément; dans les plus ameres diſgraces, il entre un mélange de douceur qui corrige l'excés du mal.

¶ Si le reſpect humain empêche l'éclat de bien de déſordres, il n'empêche pas moins la profeſſion de bien de vertus. La bien-ſeance veut qu'on ſe retire des grands vices, elle défend qu'on embraſſe les grandes vertus: N'avoir point de Religion donne un mauvais nom, pratiquer une pieté auſtere n'eſt pas du gouſt du monde.

¶ Il ne manque à certains eſprits, qu'un peu de commerce avec le monde; s'ils le pratiquoient, on remarqueroit autant de delicateſſe dans leurs ouvrages que de ſolidité.

L'eſprit le plus élevé qui n'a pas ce commerce avec le monde, ne vaut pas un eſprit médiocre qui le frequente. Celui-ci donne du mérite

à un

à un ouvrage par ſes beaux tours, ſes expreſſions fines, l'autre enſevelit l'éclat de ſes penſées dans des termes hors d'œuvre; ſon ſtile n'eſt point celui du monde poli.

¶ L'experience du monde eſt neceſſaire. On s'y inſtruit de mille choſes, que les Livres ne peuvent montrer. On y apprend les belles maximes; on y apprend à vivre, on y apprend à parler, on y apprend à ſe taire. Demandons nous compte du fruit que nous en avons tiré.

¶ En tout, il n'y a que la maniere, diſent les gens de bon goût. Il y a des perſonnes qui dans ce qu'ils font de plus genereux ne plaiſent pas, il en eſt d'autres qui par les moindres actions ſe rendent infiniment agreables. Un homme ſe fait fête de traiter ſes amis; l'appareil du repas eſt ſomptueux, les viandes délicates, les ſervices redoublez, le vins exquis, la propreté charmante: Qu'y manque-t-il? une certaine bonne grace dans la maniere de celui qui invite.

Dans cét ambigu que donne *Cleante*, on ne voit rien d'extraordinaire; chacun ſort de chez lui trés ſatisfait; d'où naît cette difference? De la maniere.

Aminte vous fait offre de dix piſtoles, *Dorilas* vous en envoye trente; l'offre du premier vous charme, la generoſité éfective de celui-cy vous contente à peine: D'où part cette délicateſſe? de la maniere.

La raillerie *d'Alcidor* vive & mordante ne me bleſſe point; celle de *Geronte* toute

innocente, toute naïve qu'elle eſt m'irrite; il n'y a, vous répondrai-je, que le ton & la maniere.

Lucinde dans ſon négligé captive tous les cœurs, *Angelique* avec ſes parures ſe promene aux Thuilleries ſans être regardée; il n'y a que la maniere de s'accommoder.

Quand *Leandre* paroiſt en compagnie, les Dames ne ſe laſſent point de l'admirer. Son diſcours eſt pourtant ſimple, il parle naturellement, ſon frere n'a que de beaux mots, des penſées choiſies, & n'eſt pas goûté. A quoy attribüerons-nous cela? à la ſeule maniere.

En quoy conſiſte cette maniere, demande celui qui veut corriger la ſienne? Il eſt trés dificile de le dire. Je vois ce qui plaiſt dans un homme, j'y remarque d'une premiere veüe ce qui choque, mais je ne ſçaurois vous donner cet agrément ſi neceſſaire; la nature a dû vous le procurer, ou vous devez l'obtenir du commerce du monde.

Il y a des gens en qui tout déplaiſt, juſqu'au rire & juſqu'au ton de la voix. Ridicules en tout; les mêmes choſes qu'on admiroit dans autruy, on les cenſure dans eux. D'autres ont le bonheur d'enlever la commune approbation. Ce qui vient d'eux charme; on éleve toutes leurs paroles, on trouve de l'eſprit dans le moindre de leurs geſtes, de la grace dans ce qui leur échape au hazard, & s'il faloit rendre conte du motif des loüanges qu'on leur donne, tout ce qu'on auroit à dire, c'eſt qu'il paroiſt dans leurs manieres, un

je

je ne ſçai quoi d'engageant qui previent en leur faveur.

¶ Me montrera-t-on une plus belle ſcience que la ſcience de ſe taire à propos ?

Ou taiſez-vous, ou dites quelque choſe qui ſoit meilleur que le ſilence, diſoit Pytagore à ſes Diſciples. Cette maxime nous impoſe une grande reſerve dans nos paroles. Peu parler eſt bon, ſe taire vaut encore mieux. Dans mille occaſions on éprouve la verité de ce que je dis.

Le ſilence n'eſt pas toûjours un effet de conduite : L'ignorance le rend neceſſaire à bien des gens.

Si l'on traite de ſtupide celui qui ſe tait, qu'il garde alors plus ſeverement le ſilence, il ne ſera point expoſé à faire une mauvaiſe réponſe, ou même ſon ſilence commencera à paſſer pour un trait d'eſprit.

Un grand parleur, fuſt-il le plus éclairé du monde, perd ſon crédit, & il n'eſt en admiration que chez les ſots.

Un eſprit médiocre ſans ſcience, ſans lumieres peut reparer par le ſilence le tort de ſon incapacité.

Les gens qui ont la réputation de ſçavoir, au lieu de chercher à ſe faire eſtimer par de longs diſcours, ſe tairont pluſtoſt. Au moins leur diſcretion ne ſera point interprétée à ignorance.

Il faut aller à la Cour pour apprendre à parler ; mais il ne faut point haſarder cette démarche, qu'auparavant on n'ait appris à ſe taire : car on y achete trop cher l'experience d'une indiſcretion dangereuſe.

Nous voyons que les Courtiſans entendus ſont plus auſteres à garder le ſilence, que les Solitaires. Ils parlent peu, & ne parlent que de choſes indifferentes; ceux qui ſçavent le monde n'en uſent pas autrement.

¶ Beau ſecret, que celui de renfermer de grands ſens en peu de paroles! Faute nullement excuſable, que celle des gens qui par de fatiguans entretiens vont ennuyer les compagnies.

Ne ſerois-je pas moi-même tombé dans ce défaut, & ne pouvois-je pas en termes plus concis propoſer la loi de Pythagore?

¶ Je n'eſtime pas un homme qui parle bien, dés qu'il parle trop; je veux qu'en diſant de belles choſes, il laiſſe aux autres la liberté d'en dire de jolies: Qui ne le ſçait pas, manque aux regles du ſçavoir-vivre.

¶ On parle beaucoup dans le monde du ſçavoir-vivre; les ſoins de l'éducation aboutiſſent à ce point principal; on ne donne aux jeunes gens des Maiſtres & des Gouverneurs, que pour leur apprendre l'art de la politeſſe. Tous n'en profitent pas également.

Il y a toujours dans la maniere de certains eſprits quelque choſe de barbare, que l'éducation n'a pû corriger.

Il ſe voit au contraire des naturels heureux, qui n'ont beſoin pour être parfaitement inſtruits des regles du ſçavoir-vivre, que de quelques teintures du monde. Nous ſommes même ſurpris de ce qu'en peu de temps ils acquierent cette charmante politeſſe. Ils ont un parler

hon-

honnête, des manieres distinguées, un air riant, une humeur égale, sans fierté, sans mépris. Avec l'emporté ils prennent le parti d'une grande moderation; le plus brutal ne réussiroit pas à les aigrir; par leurs complaisances ils reviennent aux plus bizarres; ils cherchent à se perfectionner avec l'honnête homme, étudient sa conduite & l'imitent, son langage & le parlent, ses sentimens & y conforment les leurs.

Le sçavoir-vivre est l'étude de toute la vie d'un honnête homme, étude, personne n'en doute, de la derniere importance à ceux qui frequentent le monde. Vous y rencontrez des fâcheux que tout chagrine, des critiques qui censurent au delà des défauts, & qui en veulent trouver dans les vertus les plus épurées, des envieux que le merite d'autruy blesse, des farouches & des brutaux, que les plus engageantes démarches ne touchent point, l'homme bien né ne se fait pas une affaire de vivre avec des personnes d'un caractere si étrange.

Dans les moindres choses on reconnoit celuy qui sçait vivre: Exact à les accompagner de cette bonne grace tant recommandée, l'action la plus indifferente le fait remarquer. Une parole ne sort point de sa bouche, un geste, ny un regard ne luy échapent jamais, qu'il n'y joigne cet agrément. Tout sent en lui l'honnête homme.

Si les hommes étoient destinez à vivre seuls, peut-être leur pardonnerois-je cette indifference sur le soin de se former une belle éducation. Ayant à vivre avec des hommes comme eux, quel sera

le

le lien de leur ſocieté, la durée de leur union, le plaiſir de leur commerce, s'ils ne ſont officieux, doux, complaiſans ?

¶ Lorſqu'on me dit d'un homme qu'il ne ſçait pas vivre, il n'eſt gueres de défauts dont je ne le croye coupable. Que je le nomme colere, ſatyrique, médiſant, ingrat, parjure, je ſuis ſeur que toutes ces mauvaiſes qualitez ſe trouvent en luy.

Il n'eſt point auſſi de bien que je ne diſe de celui qu'on m'aſſure poſſeder l'art du ſçavoir-vivre. C'eſt un homme dont je cautionnerai le déſintereſſement, la fidelité, la prudence. Voyez-le agir, vous ne reconnoîtrez pas que ces vertus ſoient en lui des vertus ſuppoſées; il oblige ſon ami par une veritable inclination de le ſervir, l'excite continuellement à de nouveaux égards, lui donne de ſages conſeils, lui parle ſans flaterie.

¶ Ayez toutes les bonnes qualitez imaginables, n'ayez pas celle-cy que je demande, j'eſtime peu les autres.

Sans le ſçavoir-vivre, le courage eſt une brutalité; car le pretendu brave inſulte tout le monde : la generoſité eſt une generoſité blâmable, puiſque le malhonnête homme n'en fait point les actions avec grace: l'empreſſement qu'il a de nous obliger eſt ſans verité; parce qu'il eſt une ſecrette recherche de ſes interêts.

¶ Qu'il eſt beau de voir des gens qui ſçavent vivre, & qu'on eſt heureux de vivre avec eux ! Quoy de plus agreable que ce commerce de bons offices, ces complaiſances réciproques, ces manieres

nieres de ſe prévenir? Là on propoſe ſes ſentimens ſans crainte d'être contredit; l'envie ne ſe gliſſe point dans ces ſocietez d'élite; on y pratique les loix de la bienſéance; la raillerie y a des bornes, la civilité n'y en a aucunes; la paix s'y établit, la diſcorde en eſt bannie.

Un homme qui ſçait vivre le montre par tout; celuy qui n'eſt pas ſi auſtere ſe croit permis d'agir à ſa fantaiſie devant ſes inferieurs.

Si vous voulez qu'on loüe en vous le ſçavoir-vivre, n'en demeurez pas au ſimple devoir, ou faites-vous un devoir de tout. Croyez que l'honnêteté vous engage autant avec un inégal & un inferieur, qu'avec les perſonnes du premier rang. Aux uns vous devez le reſpect, aux autres la douceur.

Je ne vous croirai civil, qu'autant que vous mettrez au nombre de vos devoirs une douce & obligeante maniere de parler même à un valet.

¶ La bienſéance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens on parle de ce que l'on ſçait; il y faut parler de ce que ſçavent les autres. Un homme qui a couru la mer s'entretiendra-t-il d'autres choſes que de naufrages? un vent qui ſouffle à ſes oreilles lui en fournira le ſujet, une ondée d'un moment l'anime au recit ennuyeux des tempêtes, ſans conſiderer que ces longues deſcriptions fatiguent.

La pluſpart ont ce genie, & tour à tour on ſe devient à charge. Le guerrier amene la converſation ſur les ſiéges, les campemens, les attaques. L'amant vante le bonheur de ſes avantures, le me-

rite

rite de sa belle, le Partisan ne cesse point de mettre en jour l'utilité des impôts, le bel ordre des finances.

J'aime mieux un homme qui avant que de venir en compagnie laisse son esprit dans son cabinet, qu'un babillard insigne qui porte sa science partout où il va. Le premier se donne le tems d'écouter, & on l'estime, l'autre veut se rendre maître d'une conversation, & ambitionne de paroître seul bel esprit, on ne goûte point cette vanité d'un faux sçavant, qui ignore ce que luy prescrit l'honnêteté.

¶ Les gens qui sçavent vivre s'accommodent à toutes sortes d'humeurs, la leur se plie & se replie au gré de celles qu'ils rencontrent.

Le talent le plus necessaire dans la frequentation du monde, est celuy qu'avoit Alcibiade. Etant à Sparte, il n'y avoit pas de Lacedemonien qui fût ou d'une austerité plus grande, ou plus amateur du travail. Estoit-il en Jonie, il poussoit la molesse au delà de ce que les plus voluptueux Joniens l'avoient portée. Passa-t-il en Perse, les plus magnifiques Persans ne l'emportoient pas sur lui du côté de la pompe & du luxe. Je blâme dans Alcibiade l'excés, j'y loüe d'autre part un homme qui change d'humeur comme ceux du pays, & qui est assez maistre de soy, pour passer quand il faut d'une extrémité à l'autre. Vivre en France à la mode des Parisiens, à Londre à la maniere des Anglois, à Amsterdam comme les Holandois, à Madrid comme les Espagnols, n'est pas assurément une chose fort aisée, quoique fort necessaire.

¶ Voila

¶ Voila quelques-unes des maximes du monde, perſonne ne les ignore: peu les pratiquent, de là viennent les déſordres qui troublent la ſocieté.

¶ Toutes les maximes du monde ne ſont pas bonnes à ſuivre. Il faut profiter du mal qui s'y commet pour s'en donner de l'horreur, & du bien qui s'y fait pour s'exciter à le pratiquer.

¶ L'ambition des gens du monde n'eſt pas de devenir de parfaits Chrétiens, ils aiment mieux qu'il leur en coûte pour ſe façonner à la mode des coupables d'éclat, que de s'épargner de rudes efforts en d'autres rencontres, où il leur en coûteroit infiniment moins pour acquerir la veritable ſageſſe. Quelles peines, quelle vigilance, quelle contrainte, dés qu'on s'obſtine à retrancher certains défauts, qui ne ſont tels qu'aux yeux des hommes, à polir ces manieres, qui devant Dieu ne ſont d'aucun merite, à ſe former une humeur enjoüée, un genie heureux, qualitez dont il ne nous recompenſera pas; ſoins au contraire ſur leſquels il nous jugera. L'on ſe damne par conſequent avec travail, au lieu qu'avec un peu de gêne, on ſe ſauveroit, pour ainſi dire, gratuitement.

Soyez ambitieux, dit le monde à ſes ſectateurs, uſez de fineſſe envers vos égaux, de diſſimulation envers les grands, de rigueur envers vos inferieurs, apprenez à ſatisfaire vos paſſions d'une maniere delicate, inſtruiſez-vous de la morale politique, ſuivez ces guides qui vous conduiront au ſuccés de vos galanteries, qui vous ouvrent les chemins de la faveur. Sacrifiez tout

à voſtre

à vôtre agrandiſſement, point d'affectation dans vôtre probité, ſi elle eſt contraire à vôtre réputation; point de probité réelle, ſi elle eſt nuiſible aux deſſeins de vôtre fortune; ſupplantez cet ennemi, détruiſez ce rival, ne ſongez qu'à vous élever. Telles ſont les maximes du monde.

Soyez ſimples dans vôtre conduite, dit la Religion, humbles dans vos élevations, modeſtes dans vos bons ſuccez; obligez vos amis, ayez de l'indulgence pour les malheureux, ſervez les grands ſans flaterie; ſacrifiez vôtre fortune à la vertu; point d'hypocriſie dans vos actions, fût-elle neceſſaire à vôtre agrandiſſement; toûjours une profeſſion ſincere de droiture & d'équité, fût-elle contraire à vos projets: Tels ſont les principes du Chriſtianiſme. Quelle oppoſition entre Dieu & le monde! Quelle difference entre les regles de la belle morale, & les loix d'une politique humaine!

¶ En tout ce qui n'eſt point la ſcience du monde, on aime ſon ignorance. Qu'importe à un homme de plaiſir, à un eſclave de la fortune, de ne connoître ni ſon Dieu ni ſa Religion, pourvû qu'il ſçache les myſteres de l'intrigue, les ruſes de la politique, les déteſtables coûtumes du ſiécle.

¶ Nous devrions dire de toutes les choſes du monde, ce que diſoit Monſieur de Caſtelnau, à qui on donna le bâton de Maréchal de France ſix heures avant que de mourir: *Cela eſt beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me ſervira gueres.* Une belle réputation, une grande

de fortune, une naiſſance illuſtre, en ce monde rien n'eſt plus beau; en l'autre, où l'orgueil eſt puni, où les riches paſſent pour les contradicteurs de la Croix de Jeſus-Chriſt, où on ne diſtingue ni le Prince ni le Gentilhomme, tout cela ne ſert qu'à rendre plus criminel.

¶ Les plus attachez au monde ne ſont pas les derniers à en connoiſtre la vanité. Eloquens à faire une triſte image des peines qu'il y a à ſouffrir avec un maiſtre ſi ingrat, mille fois ils le déteſtent, & prennent enfin la reſolution de l'abandonner.

Ces reflexions me conduiroient trop loin, & on ne les liroit pas, il vaut autant les finir.

LA SOLITUDE.

IL faut avoir un grand fond d'esprit, ou en être tout à fait privé, pour soutenir long-temps la vie solitaire. Elle a des douceurs pour qui sçait s'y occuper, elle est afreuse à qui ne peut en charmer les ennuis par la lecture & la méditation des belles choses. Un homme sans genie, incapable de reflexion, vivroit hors du monde exempt de chagrin, car il ne s'en feroit pas une idée délicieuse. Un esprit mediocre, qui contempleroit à travers les bornes de sa solitude les joyes du grand monde, se verroit avec regret au milieu des deserts: mais un homme d'un esprit élevé, qui ne donne aux choses humaines que l'étenduë qu'elles ont en éfet, accoutumé à mépriser leur vanité, se plairoit dans ce séjour, où il ne seroit pas témoin du ridicule des autres hommes.

¶ Si l'on pouvoit vivre seul, on n'en seroit que plus heureux. La tranquillité du cœur n'est troublée que par la force des passions, & nos passions ne se fortifient que par un trop frequent commerce avec le monde.

Nous nous gâtons les uns les autres. Nous nous communiquons reciproquement nos inclinations mauvaises. L'ambitieux publie qu'il faut travailler pour la gloire ; l'avare en faisant perdre le desir d'une belle réputation, insinuë celui d'amasser du bien ; le vindicatif inspire de

de la délicateſſe ſur le point d'honneur ; le ſçavant conſeille la curioſité ; le Capitaine n'approuve que la profeſſion des armes ; chacun veut trouver dans les autres d'autres lui-même, en leur inſinuant ſes paſſions. Qui pourroit vivre dans la ſolitude n'auroit rien à craindre de ce côté-là.

¶ Perſonne dans le monde n'eſt content de ſon état. On voit que les hommes y prennent tant de routes pour ſe rendre heureux, qu'on doute ſi celle qu'on ſuit eſt la veritable. Aprés avoir long-temps vécu dans cette incertitude, on ſe perſuade que le choix d'autrui eſt meilleur. Le Marchand trouve le Soldat heureux, qui n'a point à apprehender les pertes, les naufrages. Le Soldat eſtime la condition du Marchand, dont la vie n'eſt point expoſée à mille hazards, qu'il eſt obligé de courir. Le grand Seigneur ſe plaint des aſſujettiſſemens de ſon état, & porte envie à celui de ſes inferieurs : ceux-ci enchantez des dehors de ce genre de vie, ne croyent rien de plus agreable que la Cour. Par de ſi bizarres ſouhaits le ſolitaire ne ſeroit point inquieté ; ſa condition lui paroiſtroit heureuſe, parce qu'il ne verroit perſonne plus fortuné que lui, à moins que ce ne fuſt quelque autre ſolitaire, à qui un entier détachement du monde auroit donné une felicité ſouveraine.

Nous ſommes ennemis de la vie retirée ; il nous faut de tumultuaires occupations, qui nous jettent hors de nous. Peu ſe plaiſent dans la ſolitude ; en voici la raiſon, preſque perſonne n'eſt capable de ſoutenir la vûë de ſoi-même.

N'en-

N'entendre que des oiſeaux chanter, que les vents doucement murmurer ; ne voir que des arbres étendre avec lenteur leurs feüillages, que des fleurs naiſtre & mourir auſſi-toſt ; cela ne peut ſervir d'occupation à un homme qui aime les exercices faſtueux. Je l'approuve de faire ſon ſéjour à Paris ; ſi dans la belle ſaiſon la ſolitude lui a cauſé de l'ennui, l'hiver elle le dégouſteroit mortellement.

Dans quelques années, dit chacun, je me retirerai à ma maiſon de campagne ; là je coulerai le reſte de mes jours tranquile, exempt d'ambition, ſoutenu par le commerce de deux bons amis. On n'y a pas été trois mois, qu'on ſe laiſſe abatre par l'ennui, & qu'on préfere au calme de la retraite le bruit de la ville.

¶ La retraite eſt la derniere reſſource d'un Courtiſan.

Nous ſommes ſurpris de la promte reſolution d'*Alcipe*, qui ſur le point d'occuper une des premieres places à la Cour, va finir ſes jours dans un lieu ſolitaire ; étonnons-nous pluſtoſt de ce qu'il a demeuré ſi long-temps dans le monde.

¶ Perſonne ne quitte la Cour ſans regret. Encore tout charmé des plaiſirs & des peines qu'on y a reſſenties, l'eſprit rempli de ce qu'on étoit, de ce qu'on pouvoit devenir, le cœur attaché à de tendres engagemens, on a beſoin de tout ſoi-même pour ſe reſoudre à la quitter. Ce deſſein executé, on ſe veut mal de ſes premiers retardemens.

¶ Changement heureux d'un homme qui quitte le monde ! Il lui faloit des valets de chambre

bre pour lui aider à s'habiller; il vouloit qu'on appellât le ſommeil au bruit des inſtrumens; on ne pouvoit ſervir ſur ſa table des viandes aſſez délicates; ſes maiſons ne pouvoient être trop richement meublées, ni ſes jardins trop proprement entretenus; il ne faiſoit uſage de ſes pieds que pour deſcendre de ſa chambre, ou monter en caroſſe; une lecture d'un moment l'incommodoit; perſonne à ſon jugement n'étoit ni bien fait, ni entendu. La retraite lui fait faire des reflexions, qui condamnent cette conduite molle & imperieuſe: Lui-même cultive ſon parterre, une fleur qui y naît par ſes ſoins lui ſemble plus precieuſe que les plus belles plantes des jardins de la Theſſalie; il s'endort au doux bruit des ruiſſeaux, & s'éveille au chant du coq. Simplement vêtu, il ſe contente d'une nourriture mediocre; une honnête ſimplicité regne dans ſa maiſon; il ſe fait une occupation agréable de lire les Livres nouveaux.

Le Solitaire travaille tous les jours de ſes mains; il eſt ſon architecte, ſon peintre, ſon jardinier; en un mot il ſe ſuffit.

¶ La ſolitude n'auroit plus dequoi plaire, ſi elle privoit entierement des commerces de l'amitié, on peut renoncer au monde, & tenir à ſes amis, on quitte le monde, parce qu'il eſt dangereux, on cultive l'amitié, parce qu'elle eſt une vertu.

La ſolitude qui nous rend inſenſibles à tout, nous laiſſe une ſenſibilité tousjours égale pour nos amis.

¶ L'amour du repos n'eſt pas un aſſez puiſſant mo-

motif de nous retenir dans la ſolitude; il faut y être conduit par le deſir de s'attacher uniquement à la méditation des choſes du Ciel.

Doux agrément de la ſolitude, vous faites perdre aux Sçavans le deſſein d'être des ouvriers du Démon, en les appliquant à un travail plus chrétien, & en leur faiſant trouver des delices ſans nombre, des douceurs ſans reproches, dans la lecture des Livres ſaints. Que leur auroit ſervi le ſuccés dans des arts que la Religion abhorre, ſinon qu'à les entêter d'une gloire criminellement acquiſe? Trop foibles pour reſiſter aux charmes d'une reputation ébloüiſſante, ils auroient continué de ſacrifier les interêts de leur conſcience à la réuſſite d'une vaine curioſité. Ainſi ce ſeroit avancer leur perte, au lieu que s'ils vivent obſcurs & inconnus au monde, ils ont l'avantage de travailler pour meriter une plus ſolide approbation.

¶ La ſolitude a de grands charmes. Il n'y a point de jours, il n'y a point de momens qui n'y faſſent renaiſtre le vertueux Solitaire à de nouveaux plaiſirs; tantoſt il s'occupe des choſes du Ciel, pour s'animer à en meriter la poſſeſſion, tantôt il regarde les choſes de la terre, pour s'exciter à les mépriſer, occupé ſans interruption de l'amour de la verité, il la recherche, il l'étudie, il la pratique.

Dans la retraite on a la liberté de penſer à ſoi, les diſſipations du monde nous l'ôtent. Les penſées de l'avenir occupent un Solitaire d'une maniere bien differente qu'autrefois elles ne firent.

rent. Il enviſageoit alors de grands établiſſemens, ſon ambition ſe nourriſſoit de l'avenir, aujourd'hui c'eſt la verité qui l'y fait penetrer.

¶ Celui-là eſt parfaitement heureux, qui peut vivre ſans le ſecours d'autrui. Dans la ſolitude on a ce parfait bonheur; là on ſe paſſe des Grands, on mépriſe leurs honneurs, on n'eſt point obligé de faire regulierement ſa cour, il ne faut pas attendre des années entieres pour voir l'accompliſſement de ſes deſirs; on n'y forme que des vœux innocens, qui ne troublent point la félicité préſente.

Voit-on dans la ſolitude des trahiſons & des lâchetez, des baſſeſſes & des perfidies? On n'y eſt point embaraſſé du ſoin de ſe faire des amis, ni traverſé par la crainte de les perdre; on brave la fortune, on ſe rit de ſon pouvoir: Où trouvera-t-on un état plus heureux?

Quelles conſolations ne fournit pas la ſolitude aux malheureux? l'amant y trouve un aſyle contre les dangers de l'amour; l'ambitieux humilié s'y va conſoler de ſa mauvaiſe fortune: ce qui ſeroit impoſſible au zele éloquent des meilleurs amis, devient poſſible au ſilence de la retraite.

¶ Un Solitaire vraiement détaché du monde me fit dans une lettre l'éloge de ſon bonheur, en ces termes: Pardonnez-moi, Monſieur, la digreſſion que je ſuis tenté de faire; charmé des douceurs de ma retraite, agréez que je vous en entretienne un moment. Toute la face de la terre, théatre magnifique des grandeurs du Tout-puiſſant, m'offre ici chaque jour un ſpectacle qui n'eſt point

de la nature des vôtres, & que je puis contempler avec une joie legitime. Je vois les ouvrages de la nature, les chefs-d'œuvres de la Providence. Les lis croiſſent ici à vûë d'œil, nos campagnes ſont richement tapiſſées ; Salomon ſur ſon trône n'eſt pas plus éclatant que la moindre fleur qui naît dans ces fertiles valons. Tels ſont les objets qui raviſſent mes yeux : en regardant de pareilles choſes, loin d'être obligé de leur commander de ſe fermer, je les invite à s'ouvrir, afin d'admirer la puiſſance de leur Auteur. Mes oreilles peuvent auſſi innocemment ſe ſatisfaire : les concerts du roſſignol, les chants de la fovette, les ramages de mille oiſeaux m'animent à loüer le Createur ; au lieu que les mondains, qui prêtent l'attention à des airs prophanes, entrent dans de blâmables raviſſemens.

¶ La ſolitude eſt plus neceſſaire à ceux que le monde peut corrompre, qu'aux ſages, qui ont dequoi ſe défendre de ſa corruption. Il n'y a cependant que les gens corrompus qui fuyent la ſolitude, elle n'eſt agréable qu'à ceux à qui elle eſt moins neceſſaire.

Pour qui ſont faits les déſerts ? Pour qui ſont établies les retraites ? Eſt-ce pour les perſonnes en qui la chair eſt morte, en qui les paſſions ſont éteintes, qui n'ont point de vices dominans ? Ces demeures ſeparées de la dangereuſe ſocieté des hommes conviennent mieux à ceux que les appas du monde trompent aiſément. Fuyons dans les ſolitudes, ſi les villes ſont pour nous des lieux de tentation ; cherchons dans les montagnes,

gnes, s'il ſe peut, un aſyle impenetrable aux efforts de la corruption humaine, puiſque nous avons une ame à l'excés ſuſceptible des deſordres qui inondent le grand monde. *Tout eſt vanité, tout eſt vanité*, repete le Sage, dans les plus afreux reduits, comme dans les plus nombreuſes Cours, elle établit ſon regne; la ſeule difference eſt qu'on n'a pas la force de reſiſter à ſes enchantemens au milieu des dangers qui la ſuivent dans la foule.

¶ Les hommes conſiderez comme hommes ſont partout égaux. Cette égalité eſt confonduë dans les grandes villes, à cauſe de la magnificence des uns & de la ſimplicité des autres; on l'avoüe ſeulement & on la reconnoit dans les endroits retirez du monde.

Je rencontre à Paris un homme de diſtinction, je le ſaluë, à peine me regarde-t-il. Que tous deux nous nous rencontrions en pleine campagne, il m'ôtera le premier ſon chapeau. D'où vient cette civilité bizarre? Suis-je plus homme à la campagne qu'à la ville; Ce n'eſt point cela, c'eſt plûtôt que lui-même dénué à la campagne du faſte qui ſelon lui le rendoit ſuperieur aux autres, devient plus homme qu'il n'étoit; ſe meſurant alors à moi, il me traite comme ſon égal.

¶ J'envie le bonheur d'un Solitaire, qui n'a plus de commerce avec le monde, & qui eſt plus ſeul dans la ſolitude, que la ſolitude même n'eſt ſeule dans ces campagnes inhabitées.

¶ Les montagnes, les rochers, les bois forment le lieu ſolitaire, mais ils ne ſont pas la ſolitu-

de. J'appelle être dans la ſolitude, quand on peut vivre ſeul avec ſoi-même; cette ſolitude peut auſſi bien ſe trouver au milieu du tumulte des villes frequentées, que dans les lieux les plus déſerts.

Avoir pour demeure une ſombre caverne, pour compagnie les bêtes ſauvages, pour ſpectacle des pierres & des torrens, pour nourriture des racines ſans aprêt, pour occupation des fatigues ſans relâche; être enfin dans l'horreur d'un triſte ſilence, qui ne ſoit interrompu que par le hurlement des loups, & le rugiſſement des lions; ce n'eſt là qu'une partie de la ſolitude; il faut ſçavoir vivre avec ſoi-même comme s'il n'y avoit plus d'hommes dans le monde, comme ſi on y avoit toûjours été ſeul, & voila la vraye ſolitude.

¶ Tous les hommes iront-ils ſe confiner dans un exil qui ne finira qu'avec leur vie? Ils ont leurs engagemens dans les villes; trop de raiſons les empêchent de ſe retirer, je le ſçai, c'eſt ce qui fait le malheur de pluſieurs, qui ſe gâtent dans le commerce du monde.

Si j'entreprenois de dépeupler les villes, il n'y auroit plus de ſolitudes; les déſerts ſeroient plus frequentez que les Provinces, les Provinces ſeroient deſormais de veritables déſerts. Demeurons dans le monde à la bonne heure, mais établiſſons au dedans de nous cette retraite ſi neceſſaire.

LA COUR ET LES GRANDS.

UNe ſtatuë expoſée dans une place publique arrête les yeux des paſſans, on en admire le dehors; qui en conſidereroit le dedans, y reconnoîtroit un vuide afreux. Telle eſt la Cour.

Je me ſuis toûjours dit, qu'auprés des Grands il n'y avoit point de fortune à faire. En ai-je été plus dégoûté de la Cour? Les bons ſervices y ſont ſuſpects, les aſſiduitez peu reconnuës; on ſe laſſe de vous vouloir du bien, on vous protege froidement, l'envie ſe déchaîne contre celui qu'on y regarde de bon œil. Il faut eſſuyer de cruels mépris, être diſpoſé à flater, careſſer juſqu'à un valet, lui faire des ſoumiſſions, le remercier de ſes refus. J'en conviens; mais je me trahirois, ſi je me diſois gueri de la paſſion que j'ai euë de vivre à la Cour. Je ſuis du nombre de ceux qui ſe flatent que leur moderation les défendroit contre les attaques de la fortune; juſqu'à ce que je l'aye experimenté, je croirai que je puis me tromper.

¶ La Cour eſt un monde particulier, où l'on ne ſe gouverne pas comme ailleurs. Les Courtiſans nous ſont auſſi oppoſez que les antipodes.

Qui croiroit qu'à quatre petites lieuës de Paris, on euſt des mœurs, des façons de faire, des ſentimens tout differens qu'à la ville?

Verſailles & *Paris* ne ſont aſſurément pas dans un même climat; les génies y ſont trop contrai-

res. L'air de l'un eſt contagieux, l'air de l'autre n'eſt pas tout à fait ſi empeſté. Là on flate, on diſſimule, on ſe ſert d'artifices; ici on eſt plus ouvert, plus naturel, plus ſincere.

¶ Le gouſt de la Cour n'eſt pas le même que celui de la ville; je ne ſçai lequel eſt le meilleur. A la Cour on juge finement, à la ville on prononce ſolidement; ce que je ſçai, c'eſt qu'il y a plaiſir d'avoir l'approbation de l'un & de l'autre.

Deux Orateurs ſont nommez pour parler, l'un devant le Roi de France, l'autre devant le Roi d'Angleterre. Le premier s'attend à un Evêché; le ſecond, ſelon ſa regle, peut ſeulement pretendre au Cardinalat: celui-là gouſté à Paris ne l'eſt point à la Chapelle, quelle mortification! celui-ci applaudi par les grands Seigneurs, à cauſe qu'il l'a été par leur Souverain, ne voit dans une Paroiſſe de Paris, qu'un auditoire peu rempli, & beaucoup murmurant: Qui des deux ſe conſolera le plûtoſt; Je ne doute point que ce ne ſoit le Religieux. L'approbation des gens de Cour flate davantage que celle du Peuple, qui n'a aucun ſuffrage dans le choix des Prélats.

¶ L'Homme de Cour étant à la ville, approuve ce qui eſt admiré de la ville: revenu à la Cour, il ſuit l'opinion des autres Courtiſans. Chaque lieu comme chaque ſiécle a ſon gouſt particulier; il faut le ſuivre bon ou mauvais: quel riſque court-on? on eſt bien reçû d'être de l'avis commun.

On annonce une piece nouvelle, le titre en eſt trouvé heureux; on court en foule à la premiere repre-

repreſentation, pluſieurs Princes l'honorent de leur preſence, la piece eſt jugée exquiſe: Flaté d'avoir l'eſtime des gens de Cour, on en donne à Fontainebleau des repreſentations plus exactes; la piece n'y eſt point admirée, elle échoüe. Ces Courtiſans critiques ſont pourtant ceux qui s'en étoient rendus en quelque façon les adorateurs. A quoi attribuëra-t-on cette varieté de jugemens? Je ne ſuis pas aſſez penetrant pour en donner une bonne raiſon, à moins qu'on ne veüille ſe contenter de ma premiere; chaque ſiécle a ſon goût favori.

Montrez-moi un homme à qui la Cour & la ville ayent applaudi. Ce qu'ici on eſtime, là on ne l'approuve pas. La Tragedie de J. en eſt un exemple. Je pourrois nommer une infinité d'autres pieces qui enchantent les Courtiſans, & qui ne plaiſent pas à Paris. Les goûts ſont étrangement diverſifiez.

¶ Il y a peu d'honnêtes gens à la Cour, qu'on ne me prenne point ſur cela à partie: ſi tout le monde y vivoit chrétiennement, il ne faudroit pas choiſir d'autre état.

¶ Les chemins de la Cour ſont rapides, on y monte avec peine, ils ſont gliſſans, on y tombe aiſément.

¶ A la Cour il faut une ſorte de perſeverance. Les bonnes graces des Princes ne s'arrachent qu'avec violence, leur cœur eſt pour ceux qui s'obſtinent à l'avoir.

¶ La faveur épargne à un Courtiſan bien du chemin, elle prévient en lui le merite des aſſiduitez.

¶ Un Architecte nommé Dinocrates avoit inutilement tenté de se faire connoistre à Alexandre. N'ayant pû seulement s'en approcher, il imagina un dessein tout particulier pour en être vû. La tête couronnée de branches de peuplier, le corps oint d'huile, l'épaule gauche couverte d'une peau de lion, une massuë à la main droite, il se presenta en cet état devant le Prince. La nouveauté de ce spectacle excitant la curiosité des Courtisans, Alexandre commanda qu'on le fit approcher; il l'écouta, se mit à rire, & le retint à sa suite. Je n'oserois trop dire ce qui me vient en pensée; chacun veut être connu des Princes; ceux qui se jettent à la Cour ont les mêmes vûës; le nombre en est si grand, qu'il en reste tousjours quelques-uns derriere, ceux-ci veulent être remarquez à quelque prix que ce soit; que font-ils? Ils imitent Dinocrates, tous se travestissent à son exemple, & tâchent de faire entendre à ce Grand dont ils briguent la protection, qu'en braves athletes ils défendront ses interêts, & qu'à quelque épreuve qu'on les puisse mettre, ils auront le courage des lions, la force des Hercules. Si cette application ne plait pas, je consens qu'on n'admire que l'histoire.

¶ L'avarice des particuliers assiege le Palais des Princes avec tant de fureur, qu'ils n'ont pas le temps d'examiner ce qu'ils donnent, ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard, des indignes les obtiennent, tandis que les plus moderez n'y ont aucune part.

Il ne couste gueres à la Cour d'être genereux;

on

on y revêt les uns de la dépoüille des autres.

La facilité qu'ont les Grands de tout accorder, loin de signaler leur bonté, ne fait que la décrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leurs liberalitez.

¶ On nous surprend de nous dire qu'il y a des païs, où la nuit on fait ce qu'ici nous faisons le jour. Sommes-nous surpris de voir un Homme de Cour veiller quand les autres dorment, dîner quand ils soupent, joüer enfin toutes les nuits, & les métamorphoser en autant de jours?

Il semble que les jours ne soient faits que pour le menu peuple. Les Grands Seigneurs aiment les plaisirs qui se gouſtent à la lueur des flambeaux. Une femme de qualité se leve à midi, à peine est-elle habillée à cinq heures; la Comedie, le bal, le jeu se succedent; on se couche à quatre heures du matin. N'est-ce pas renverser l'ordre du monde, que de chercher le repos lorsque les autres sont dans l'occupation; Je ne vois que les Grands capables de cette bizarrerie.

¶ La grandeur est recherchée de tout le monde, quoique par des vûës differentes. Les uns la recherchent par rapport à elle-même, ils l'aiment parce qu'elle les met au large, qu'elle leur donne toutes sortes de commoditez: D'autres la recherchent par rapport à l'autorité: ce sont des gens qui se plaisent dans la foule des Courtisans, qui ambitionnent de se faire valoir: ils veulent qu'on coure à eux, qu'on les croye dépositaires des graces de la fortune, & qu'on les sollicite de les distribuer.

Les Grands veulent qu'on leur faſſe la cour aſſiduëment, parce qu'eux-mêmes ſont fort aſſidus à faire la leur; vous attendez d'eux ce qu'ils attendent du Roi, n'eſt-il pas juſte que vous l'achetiez au même prix?

¶ Tout homme qui entre à la Cour doit ſe dépoüiller de ſa volonté, plus qu'un autre qui a fait vœu d'obéiſſance. C'eſt un lieu où on ſe gouverne au gré d'autrui, & où il n'eſt pas permis de ſuivre ſes propres fantaiſies. On y dîne à l'heure qu'on y voudroit ſouper, on y ſoupe quand il eſt temps de dormir; il faut ſe lever de bonne heure, ſe coucher bien tard, & toûjours contre ſon inclination. Ce fut de tout temps la maniere de la Cour. L'état d'un ſimple particulier eſt incomparablement plus doux; il eſt ſon Maiſtre & ſon Roi, perſonne ne le contredit; il n'attend point, on l'attend; il dit ſon goût, on le ſuit, il mange à ſon appetit, il a la liberté de tout.

¶ Servitude étrange que celle des Princes! nous les voyons les maiſtres du monde, & nous les croyons libres; mais n'eſt-ce rien que l'empire qu'exerce ſur eux une infinité de paſſions violentes? Ils commandent aux Peuples avec autorité, ils obéiſſent à leur orgueil avec plus de ſoumiſſion. Ce ſont des *Marius* qui conduiſent des armées, & ce ſont en même temps des *Marius* qui ſe laiſſent conduire par l'ambition.

¶ Dés que nous ſommes attachez à la perſonne des Grands, nous ne nous appartenons plus, c'en eſt fait. Nous aurions envie de rire, ce Grand ne rit pas, il y auroit du crime à le faire.

Nous

Nous avons un chagrin mortel, ce Grand n'en a point, la bienſéance demande que nous nous répandions en éclats de joye; quelle plus cruelle ſervitude?

Je déplore la condition de ceux que l'intereſt, la politique, la flaterie engagent à des divertiſſemens exterieurs, tandis qu'une ſecrette affliction les conſume. Ce Comedien vient de perdre une femme qu'il aimoit, il faut qu'il quitte ſes habits de deüil, & qu'aux yeux du public, il affecte une joye qu'il ne ſçauroit avoir; n'eſt-ce pas un nouveau ſujet de triſteſſe? Ce Courtiſan a eu du deſſous dans une affaire dont dépendoit le ſort de ſa famille, malgré ſa douleur il eſt contraint de prendre un viſage gai. Voilà ce qu'on appelle des gens doublement malheureux.

¶ A la Cour on a beſoin de tout le monde, plus quelquefois de la bonne volonté d'un Portier, que de la faveur de ſon Maiſtre. Chacun cherchoit à ſe faire connoiſtre des Domeſtiques de Sejan; ils partageoient avec lui les hommages des flateurs.

Juſqu'aux moindres perſonnes peuvent devenir à la Cour de forts amis & de redoutables ennemis. Tel y paroiſt ſans pouvoir, qui en a plus ſur l'eſprit du Prince, qu'un des premiers Seigneurs.

Les Grands ne meſurent pas leur confiance à la qualité; ils l'abandonnent plus ſouvent à un homme du commun qui en uſe avec prudence, qu'à d'autres qui pourroient s'en prévaloir.

Il faut à la Cour faire des ſoumiſſions à gens

qui nous en doivent. Quiconque n'eſt pas diſpoſé à en paſſer par-là n'y eſt abſolument pas propre. Un Cordon-bleu bon Courtiſan briguera dans l'occaſion l'amitié d'un Valet de chambre, pour avoir accés chez le Miniſtre.

¶ La ſenſibilité ſe trouve rarement dans le cœur des Grands. La joye continuelle où ils vivent, naturaliſe chez eux une dureté barbare pour les malheureux.

Les Grands perdent pour les autres tous ſentimens d'humanité, parce qu'ils épuiſent en leur faveur toute leur tendreſſe; ils regardent ſouffrir le reſte des hommes avec autant d'indifference, que s'ils étoient d'une nature inferieure à la leur.

Vous hommes élevez, qui êtes les Dieux de la terre, les peres des peuples, la même Loi qui nous ordonne de vous reſpecter, vous oblige de nous cherir.

Rien ne nous engage plus puiſſamment que l'honnêteté d'un grand Seigneur. Charmez de ſon accueil, nous voudrions avoir un tréſor de gloire à lui offrir, pour le dédommager de celle dont il ſe dépoüille ſi volontiers en nôtre faveur.

¶ La familiarité avec les Grands eſt tôt ou tard dangereuſe; on doit rechercher leurs bonnes graces d'une maniere reſpectueuſe, point autrement.

Trop voir un grand Seigneur, nôtre preſence le fatigue, nos aſſiduitez l'importunent: le voir rarement, il nous oublie, il ne nous remarque plus. Eſt bien heureux qui s'en peut paſſer.

¶ Ce

¶ Ce n'eſt pas le ſuccés de quelque important deſſein qui donne aux Princes le plus de joye : la malice d'un ſinge, ou la brutalité d'un fol les divertira davantage ; un mot d'eſprit, une fine raillerie ne les penetre pas ſi fortement. Eſt-ce qu'ils ne ſçavent pas gouſter les belles choſes ? Ce n'eſt pas toûjours cela ; élevez dans les grands plaiſirs, ils y deviennent inſenſibles, & ſont obligez d'en chercher de nouveaux dans ces bagatelles, qui réveillent leur humeur. Cette raiſon me ſemble la veritable.

¶ Les gens de la Cour ne ſçavent pas faire uſage d'eux-mêmes. Leur pieds, leurs mains ne ſont que des parties de bienſéance, & non des membres neceſſaires, ce n'eſt que pour la bonne grace qu'ils les ont.

¶ Partout la verité eſt mal reçûë ; à la Cour elle eſt en horreur.

L'art de flater les puiſſans eſt ſi commun, qu'il n'eſt ignoré ni des petits, ni des moins inſtruits.

Les grands Seigneurs ont beau mal faire, ils ne manquent pas d'avoir à leur dévotion des Poëtes & des Orateurs qui les flatent à propos, & qui leur font un merite de tout.

On a tant flaté les Grands, que la flaterie doit être à bout, & le flateur ſe confeſſer vaincu. Je ne doute point que l'art de loüer ne fuſt épuiſé dés le temps des premiers Rois ; ſi ce n'eſt que l'interêt, qui ne s'épuiſe jamais, ne lui donnât de nouvelles reſſources en faveur de leurs ſucceſſeurs.

¶ Il n'y a qu'une choſe qui me feroit deſirer l'état de Grand, c'eſt la facilité qu'on y a de ſe met-

mettre en réputation. Beaucoup de ſcience, beaucoup de ſageſſe, beaucoup de vrai merite ſont preſque ſans gloire dans une condition privée.

Un ſot de qualité a bien de l'avantage. S'il ne parle point, on vante ſa politique; s'il parle, on exagere ſon eſprit.

¶ Evitons de faire montre de nos talens en preſence de nôtre Maiſtre. C'eſt alors qu'il faut ſuivre le conſeil du Sage: *Ne vous appuyez point trop ſur vôtre prudence.*

Mon fils, fais-toi petit, diſoit Parmenion à Philotas. Je ne donne aux Courtiſans que cette leçon.

¶ La ſtabilité n'eſt pas le propre de l'humeur des Princes; leur volonté eſt dans une révolution continuelle.

¶ Peu de choſes épouvantent les Rois coupables. Ils tremblent aux moindres ſignes, leur conſcience chargée de crimes les rend attentifs aux plus communs évenemens. Faut-il pour les effrayer que le Ciel paroiſſe en feu, qu'un tonnerre long-temps retenu fonde ſur le toit de leurs Palais, y briſe & y renverſe ce qui ſert d'inſtrument à leur vanité. Je n'en demande pas tant. Le Soleil n'a qu'à dérober ſa lumiere pour un moment; Archelaüs tremblant à la vûë de cette éclipſe, que les moins hardis regarderont ſans étonnement, fera fermer les portes de ſon Palais, couper les cheveux de ſon fils, & ira chercher ſa ſeureté dans les lieux ſoûterrains, comme s'ils étoient impenetrables aux vengeances du Ciel.

Le Prince innocent regarde toutes choſes ſans

éfroi, il les attend avec une intrepidité merveilleuſe; le mauvais Prince s'embaraſſe dans des conjectures funeſtes. L'apparition d'une cométe, un changement de couleur dans la Lune, la découverte d'un nouvel aſtre, le bruit du tonnerre ſeront pour lui des préſages de malheur; tourmenté par le cruel ſouvenir de ſes déſordres, il craint à toute heure d'être reduit en cendre par la foudre.

¶ Les Grands devroient faire pendant leur vie, ce qu'on dira d'eux dans leur Oraiſon funebre; il ne ſera plus temps.

¶ Nous conſeillons aux Princes ce qui leur plaît, & non ce qui leur eſt avantageux. Je ſçai que la politique a ſes bornes; on craint de ſe mettre mal dans leur eſprit; je ne blâme pas cette précaution: mais pourquoi voulons-nous plûtôt nous aſſervir aux loix d'une baſſe flaterie, que de les ſoumettre adroitement aux regles d'une vertu neceſſaire?

Un Prince vicieux apelle rarement dans ſon Conſeil des perſonnes de probité; il aprehende d'en être contredit; ou s'il les y admet, c'eſt pour ſe juſtifier aux yeux des peuples de la témerité de ſes entrepriſes.

Les Rois que la ſeule politique gouverne, ne demandent pas tant conſeil pour faire choix des meſures qu'ils ont à prendre, que pour ſonder les intentions de leurs Miniſtres.

¶ Xerxes projetoit de ſoumettre la Grece à ſon obeïſſance; les flatteurs toûjours éloquens, ne perdirent point cette occaſion de l'aſſurer de la proſperité de ſes armes. Demaratus plus ſincere, l'a-

l'avertit que ſes grandes forces lui nuïroient. Comme le conſeil des flatteurs prevaut à celui des ſages, Xerxes négligea le dernier; voyant enfin le mauvais ſuccés de cette guerre, il remercia Demaratus de lui avoir dit la verité. Que les Grands ſont à plaindre d'avoir tant d'inclination pour la flatterie, d'en avoir ſi peu pour la verité! Si l'amour du bien public porte certains hommes à la dire, leurs conſeils ſont foiblement écoutez, & jamais ſuivis.

Les Princes ne veulent point de gens qui prétendent avoir plus de ſageſſe qu'eux: Il leur faut des eſprits complaiſans qui approuvent leur ambition. Juſqu'à ce qu'ils voyent la déroute de leurs ſuperbes deſſeins cauſée par leur imprudence, ils rejetteront les avis d'un bon Miniſtre; ſans cette experience qui les fait repentir d'avoir ſuivi leurs propres lumieres, ils n'avoüeroient pas encore qu'ils ſe ſont trompez.

¶ La perte d'un ſage conſeiller fait mieux ſentir le beſoin qu'on en avoit. Tant qu'on a cet appui, on croit pouvoir aiſément s'en paſſer; ne l'a-t'on plus, on reconnoiſt combien il étoit neceſſaire. Auguſte deſeſperé de voir ſa fille dans des débauches indignes d'une femme de ſon rang, ne put diſſimuler ſa douleur. Perſonne ne s'oppoſant à ce honteux éclat, il publia les deſordres de Julia, ſans conſiderer qu'il ſe deshonnoroit lui même: auſſi ne fût-il pas long-temps à voir ſa faute: *Ce malheur*, dit-il, *ne me ſeroit pas arrivé, ſi Mécenas ou Agrippa eût vécu.*

Tirons de la conduite d'Auguſte une ſeconde maxi-

maxime. Les Peres bien loin de publier les vices de leurs enfans, doivent en dérober la connoissance. Je ne leur donne qu'un moment pour se repentir d'avoir exageré les mécontentemens qu'ils en ont receus; si-tôt que la colere fera place à leur premiere moderation, ils regretteront d'avoir satisfait leurs ressentimens aux dépens de leur propre honneur. Les desordres des enfans, ne sont-ils pas imputés à la negligence, au mauvais exemple des parens, au défaut d'éducation? Faisons en sorte qu'ils s'assoupissent dans le secret de nos maisons, que nos familles n'en soient pas même instruites, de peur que toute une Ville n'en soit bien-tôt imbüe. Que gagne un pere de décrier ses enfans, disons plûtôt, quel tort ne se fait-il point? S'ils se presentent pour une Charge, s'ils briguent un emploi, on rapelle leur vie passée, on leur cite le témoignage d'un pere, ses plaintes, ses corrections; je laisse à penser s'il n'a pas tout le temps de se repentir de son indiscretion.

Je trouve dans les paroles d'Auguste, le sujet d'une seconde reflexion. Les Princes affectent de dire du bien de ceux qui ne vivent plus, afin de donner à ceux qui les servent, une forte émulation. La politique le veut; il seroit dangereux de témoigner à un sujet le besoin que l'on a de sa personne, pourroit-il n'en pas abuser? Incertain de quel œil on regarde ses services, il fait de nouveaux éforts pour les rendre agreables. Une seconde raison conseille cette conduite. Rien n'exciteroit plus l'envie des courtisans que l'ap-

l'approbation du merite de quelques-uns. Un Roi fait ſagement de ne s'en pas expliquer.

Quelque choſe que diſe un Roi, nous trouvons dans ſes reponſes, une force qui nous ſurprend d'abord. Cet air de Majeſté avec lequel il parle, ce peu de paroles même qu'il dit, en impoſent beaucoup.

Il y a une éloquence ſeule affectée à la grandeur qui s'étend juſqu'aux actions, & juſqu'au ſilence des Princes. Une de leurs paroles renferme plus que les diſcours ordinaires. Tout parle chez eux, un ton de voix, un ſigne, un geſte; on y trouve de nobles ſentimens qu'il eſt facile d'interpreter. Il n'appartient pas à l'art de donner les regles de perſuader ainſi, on les tient de la nature qui communique ce ſemble aux paroles d'un Roi, autant de poids & d'autorité, que la fortune en a donné à ſa perſonne.

L'Hiſtoire conſerve préciesement toutes les Sentences des Empereurs; elle ſe charge d'annoncer à la poſterité, leurs paroles comme leurs actions. Nous rapportons auſſi volontiers ce qu'ont dit les Céſars, les Alexandres, que ce qu'ils ont fait. Leurs noms auguſtes reviennent inceſſamment dans nos maximes, parce qu'en effet les leurs ont quelque choſe d'heroïque qui ſeul peut s'emparer de l'eſprit des Héros.

¶ Dans un homme élevé on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage médiocre eſt en lui taxé de lâcheté, une generoſité ordinaire ne lui méritera point la gloire de cœur bien-faiſant.

Les

Les Maîtres des Peuples ont bien d'autres devoirs à remplir que le reſte des hommes. Ce qui acheve la perfection de ceux-ci, peut à peine commencer la leur. Des qualités bornées diſtinguent un homme du commun, un Prince ne ſera point grand, qu'il n'en ait d'infinies. On pardonne à un ſujet certains défauts parce qu'il n'eſt que ſujet : dans un Roi on n'excuſe rien parce qu'il eſt Roi ; une vertu mediocre eſt en lui une eſpece de crime.

Que les hautes dignitez demandent de ménagement ! Les actions y doivent être irreprochables, & les paroles des ſentences. Un mot qui tient un peu de la paſſion ne ſort pas ſans reproche de la bouche dont on n'attend que des oracles ; une action irreguliere eſt monſtrueuſe aux yeux de ceux à qui on doit l'exemple. Les Grands ſont legerement touchez de ces inſtructions ; la plûpart s'imaginent que la licence, l'imperfection, ſont des prérogatives de la naiſſance ; être ſage, être parfait, au vulgaire on en laiſſe le ſoin.

¶ Quoi qu'on ne ſoit pas dans un rang élevé, on peut autant profiter de ce qui eſt dit pour les grands que les grands mêmes à qui ces choſes ſont adreſſées. L'ambition trouve place dans le tombeau des diſgraces comme ſur le trône d'Alexandre ; enſorte que les inſtructions qui ſemblent ne regarder que les Princes, ne conviennent pas moins aux Sujets.

REFLEXIONS SUR QUELQUES endroits choisis de Tacite.

LA vieillesse ne rend pas toûjours incapable d'un bon choix. Il se voit des vieillards chez qui la vigueur de l'esprit augmente, à mesure que la force de leur corps diminüe. Galba en adoptant Pison, crût avoir fait un choix judicieux. *Quand on sçaura*, lui dit-il, *que je t'ai adopté, je cesseray de paroître vieillard.*

Point de nouveauté dans le commencement d'un regne; faites s'il se peut qu'on croie que vous ne voulez rien changer. Le nouveau gouvernement doit en tout ressembler au premier, lorsque les peuples ne s'en sont pas plaints: je ne sçache pas de meilleur secret pour gagner leur affection.

On aprehendoit que l'Empire ne vint à Tibere; une des principales raisons étoit, *qu'il avoit esté nourri dés son enfance dans la maison dominante, chargé d'honneurs & de triomphes dans sa jeunesse.* Une molle éducation entretient la volupté; on a peine à perdre l'habitude du plaisir, nullement accoûtumé aux exercices laborieux, au lieu de s'occuper aux affaires du gouvernement, on s'attache aux délices de la grandeur.

Rien d'ailleurs n'excite tant l'ambition que ces honneurs qu'on s'empresse de rendre aux Prin-

Princes; ils en deviennent fiers, orgueilleux, mépriſans. Heureux ceux qui apprennent à ſe défendre contre la molleſſe, par un genre de vie auſtere, contre la fierté, par des manieres affables! Ils feront ſouhaiter la durée de leur regne.

Tacite remarque que *la premiere action du nouveau regne fut le meurtre d'Agrippa.* Quelle opinion pouvoient avoir les Romains de Tibere? Dans les dernieres années du regne d'Auguſte, ils avoient éprouvé une clemence ſans exemple, dans les premiers jours de celui du nouvel Empereur ils voient un exemple deteſtable de cruauté. Auguſte termina ſon regne par des actions de douceur, il finit le temps de ſa domination par une conduite genereuſe; Tibere commence en tiran, ſans qu'on puiſſe eſperer qu'il redreſſe ſon humeur ombrageuſe. Méchante idée qu'on donne de ſoi aux peuples quand on n'a pas la force de leur déguiſer ſes inclinations dangereuſes! Ils avoient raiſon d'apprehender ſon avenement à l'Empire.

¶ *Quelque réſolu que fût le Centurion il eut beaucoup de peine à tuer Agricola, quoique ce pauvre Prince fût ſans armes.*

Il ſort du viſage des bons Princes, même des Princes cruels, car il faut reſpecter les Grands de la terre, & adorer leur pouvoir ſi on ne peut aimer leurs perſonnes, il ſort, dis-je, un certain air qui terraſſe quiconque oſe attenter ſur leur vie. Leur majeſté leur ſert de bouclier, la reſolution la plus intrepide eſt alors ébranlée, le coupable ſe trouve ſaiſi d'effroi, un moment

ment aprés il eſt au deſeſpoir d'avoir conſommé le crime, parce qu'il en connoiſt l'énormité dans ſon entier.

Le Centurion vient dire qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit commandé. Choſe horrible, il n'eſt rien qu'on ne faſſe pour plaire à un Prince! On s'honore d'avoir part à ſa confidence, on brigue la gloire d'être le miniſtre choiſi de ſes cruautez. Ce Centurion vient au plûtôt annoncer le meurtre qu'il a fait, comme ſi c'étoit une victoire inſigne qu'il euſt remportée, & qui lui dût mériter la faveur de ſon Roi; mais ſi le crime plaît, le coupable devient odieux. Tibere dont il s'étoit promis une grande recompenſe, répondit auſſi tôt, *qu'il ne lui avoit rien ordonné & que le Centurion rendroit compte de ſes faits au Senat.*

Deux choſes à remarquer. La premiere, qu'un Roi eſt dans la neceſſité, ſur tout au commencement, de ſe juſtifier aux yeux de ſes peuples. Sa puiſſance abſoluë ne l'exempte point de cette neceſſité, elle eſt du devoir, elle eſt de la politique, ſinon on ſe fait haïr. La ſeconde, qu'il eſt dangereux d'obeïr trop promptement aux ordres que donnent les Princes dans la colere; le repentir ſuccedant à une noire action, ils rejettent le crime ſur le miniſtre de leur vengeance, & puniſſent ceux qui les ont enchaînés par d'auſſi indignes complaiſances.

¶ *Tiberè affectoit de commencer toutes les fonctions publiques par le miniſtere des Conſuls.* Il eſt dangereux à un Roi, de faire paroiſtre qu'il veut lui ſeul gouverner ſans écouter les avis

avis de perſonne. Les évenemens fâcheux lui ſont attribuez, les bonheurs ſont interpretez à la fortune, on ſe previent contre lui, on ne le croit capable que de vexations.

¶ *Tibere étudioit le viſage & les paroles* des grands qui l'approchoient. Ce n'eſt pas une mauvaiſe qualité dans un Prince de conſulter la phiſionomie de ceux qui l'abordent: ceci doit être aux courtiſans un avertiſſemént de tellement compoſer leur viſage & leurs paroles, qu'il n'y ait ſur l'un aucune alteration, ni dans les autres aucun détour, pas mêmes d'inutilité.

¶ Lorſque Céſar fut tué, on diſoit que *c'étoit un Tiran.* Il faloit bien donner quelque couleur au crime de ſon aſſaſſin. Arrive-t-il quelque choſe de ſiniſtre à un homme élevé en dignité, chacun par envie ſe hâte de dire qu'il méritoit ce malheur; comment ſans cela pourroit-on excuſer ceux qui ont trempé dans le deſſein de ſa diſgrace?

Ce qu'on diſoit de Ceſar aprés ſa mort, peut-être ne l'avoit-on jamais dit pendant qu'il vivoit: Les flatteurs ſont mieux apris; tant que nous les pouvons favoriſer, ils nous trouvent mille vertus, point de défauts; ſommes-nous morts, ils ne reconnoiſſent plus ces belles qualitez tant de fois admirées, ils s'attachent à mettre nos vices dans un grand jour.

Il n'y a que ceux qui ſuivent les grands qui apprennent leur veritable caractere. Les grands ne le ſçavent pas eux mêmes. Ceſar

sar ne se croioit pas Tiran, on nous dit qu'il l'étoit, aussi dira-t-on de ceux qu'aujourd'hui on met au nombre des Dieux, qu'ils n'étoient que des hommes trés-imparfaits.

La destinée de Cesar doit faire trembler ceux qui sont à la tête des Gouvernemens.

¶ Que l'esprit des peuples est inégal, qu'il y a peu de constance dans leurs jugemens! A peine Auguste a-t-il les yeux fermez, qu'on veut foüiller dans le motif de ses actions; les uns l'accusent, peu le justifient, presque tous le blâment, & enfin on lui rend les honneurs divins. Accordez cette conduite.

¶ Dissimulation adroite de Tibere, rafinement de vanité bien extraordinaire! Il fait l'éloge d'Auguste en termes magnifiques, la reconnoissance l'y engageoit, son propre interest l'y portoit, il sçavoit qu'un Prince qui commence à regner, doit dire du bien de son Predecesseur, sur tout quand il a esté aimé du peuple; au fond Tibere avoit de la repugnance à le faire; mais que ne peut la politique? Il previent ensuite le peuple, *sur le peu de force qu'il se connoît pour soûtenir un grand Empire*; autre ruse de sa dissimulation! Car personne ne se croit incapable d'exercer les ministeres publics; si on avoüe qu'ils sont penibles, c'est pour s'honorer de la vigilance, du travail, de l'exactitude qu'on promet d'y apporter.

Tibere étoit habile, il en faut convenir: *Sous le regne d'Auguste il avoit eû beaucoup de part*

part aux affaires. Cette experience forme extraordinairement; le talent de gouverner est une chose qui s'aquiert, & qui ne peut s'aquerir que par de longues études, que par un prompt exercice.

¶ Jamais ne faites connoître au Prince que vous entrevoiez ses intentions. Tacite dit que *les Senateurs craignoient tous également de devincr la pensée de Tibere.* Ils comprenoient sans doute que sa modestie étoit feinte, que plus il témognoit vouloir refuser l'administration du Gouvernement, plus il avoit d'impatience de se voir maître: Cependant ils feignoient à leur tour de ne pas croire que cela fût vrai. Avec un homme dissimulé comme Tibere, il faloit des gens aussi dissimulez que ces Senateurs.

¶ Ignore-t-on combien il est dangereux de choquer les Princes? On a beau leur marquer des soûmissions, de repentirs, s'ils ont resolu de se vanger, rien ne leur en fera perdre le dessein. Tibere ne revint point de l'aigreur qu'il conçut contre Asinius Gallus; envain chercha-t-il à l'adoucir par ses loüanges, un Empereur irrité n'est plus un homme capable de retour.

¶ Un homme de tête qui parle avec force, ramene les esprits les plus emportez. Blésus ne dit que trois mots à des Legions mutinées, le desordre fût aussi-tôt calmé. Il leur parla en ces termes: *Trempez plûtôt vos mains dans mon sang, il y aura moins de crime à tuer vôtre General qui a vous revolter contre vôtre Prince; ou je vous retiendrai dans l'obeissance, si vous me laissez la vie, ou je hâterai vôtre repentir si vous*

me l'ôtez. Le ſang froid auroit été inutile dans une pareille occaſion, il faloit un diſcours preſſant, vif, coupé, genereux. Si Bléſus avoit marqué de la crainte, la revolte auroit eſté opiniâtre, il s'exprima en homme qui ſe poſſedoit, en homme que la veuë du peril n'étonnoit point, en homme qui agiſſoit par un pur zéle de ſervir ſon Prince; voilà ce qui doit paroître à des Troupes qu'on veut faire rentrer dans le devoir.

¶ Il eſt neceſſaire qu'un Prince ſoit éloquent: mais ſon éloquence ne doit pas reſſembler à celle des Orateurs: ſon viſage doit parler plus que tout le reſte, on doit lire dans ſes yeux ce qu'il ſent, ce qu'il veut exprimer, ce qu'il veut faire entendre. *Druſus n'avoit pas de talent pour haranguer, il ne laiſſa pas pourtant dans l'aſſemblée qu'il convoqua, de parler avec un certain air de grandeur qu'inſpire la haute naiſſance; dans un grand Seigneur on ne demande que cela.*

¶ Vous apaiſerez moins facilement un homme qui de luy-même s'irrite contre vous, qu'un autre que vous aurez irrité. Dans le premier c'eſt la précaution qui agit, il tâche de faire voir qu'il a raiſon de ſe venger; dans le ſecond c'eſt une haine involontaire qu'il eſt aiſé de detruire. Tibere haïſſoit injuſtement Germanicus, lui pardonna-t-il? Auguſte eſtoit juſtement indigné contre Cinna, luy refuſa-t-il ſa grace?

¶ On apporta à Tibere la nouvelle de la Victoire remportée ſur les Alemans par Germanicus? *L'Empereur euſt de la joye d'apprendre que la ſédition fuſt étouffée, mais il étoit faſché que Germa-*

Germanicus en euſt la gloire, & qu'il euſt gagné l'affection des ſoldats par ſes largeſſes. Jamais les Rois n'aiment les rivaux ; jaloux de leur gloire ils haiſſent quiconque entre avec eux en concurrence d'honneur : les loüanges qu'on donne à un ſujet les mortifient autant que ſi on les mépriſoit ouvertement. Qu'il eſt difficile à un General de ſe faire aimer de ſes ſoldats, ſans dévenir ſuſpect à ſon Maître, qu'il eſt même difficile de ſervir ſon Prince avec ſuccés & de paſſer dans ſon eſprit pour entierement dévoüé à ſes intereſts.

¶ *Auguſte avoit eubeaucoup d'attache aux ſpectacles par complaiſance pour Mecenas qui aimoit le bouffon Batillus.* Remarquons d'abord la complaiſance qu'a Auguſte pour Mecenas ; un Prince ne fera pas toûjours agir l'autorité, il s'ouvrira, il ſe répandra quelquefois. Les loix de l'amitié ne luy ſeront pas moins cheres qu'aux ſimples particuliers. Nous ſommes engagez à avoir de grandes complaiſances pour nos amis, il ménagera les ſiennes d'une maniere à les rendre plus précieuſes, au reſte il n'en ſera point ſuperbement avare.

Que dirons nous de Mecenas qui aimoit ce bouffon ? Les plus grands Hommes ont ainſi des attaches qu'on ne ſcauroit excuſer ni trop condamner. Dans la neceſſité où nous met la nature de donner à noſtre cœur dequoy s'occuper, elle permet qu'il ſe lie à des bagatelles ; ne vaut-il pas mieux que ces ſortes d'objets prennent le devant de noſtre affection, que non pas qu'elle ſoit occupée aux dépens de noſtre gloire ?

Outre qu'il n'eſtoit pas ennemi de ce paſſetemps,

continue Tacite en parlant d'Auguſte, *il croioit qu'il eſtoit d'un bon Prince de ſe mêler dans les plaiſirs du peuple.* Rien n'eſt ſi vrai; les Peuples ſont charmez de voir les Princes dans leurs plaiſirs; ils en tirent de favorables conjectures, les nomment affables & populaires. Quelle joye ne reſſentons-nous point d'apprendre que Monſeigneur vient à l'Opera ou à la Comedie? Le plaiſir du ſpectacle eſt le moindre qu'alors on gouſte; on eſt bien plus ravi d'admirer la bonté du Prince, qui ne croit pas au deſſous de luy ces divertiſſemens preparez pour tout le monde.

¶ Belle, heureuſe, & charmante conduite que celle de Germanicus! Je n'ajoûteray rien à ce qu'en dit l'hiſtorien, ſon éloge renferme toutes ſortes d'inſtructions. *Il alloit viſiter les bleſſez, ſe faiſoit montrer leurs playes, leur donnoit à chacun les louanges que meritoient leurs exploits, piquoit les uns d'honneur, & les autres d'intereſt; enfin ſoit par la douceur de ſes paroles, ou par le ſoin qu'il prenoit d'eux, il ſe les rendoit tous entierement dévoüés & preſts à le ſuivre dans les dangers.* Y a-t-il beaucoup d'Officiers de Guerre qui ſe reconnoiſſent dans ce portrait?

¶ On euſt de la peine à pardonner à celuy *qui fut accuſé d'avoir traité ignominieuſement le corps de Varus.* Les reſtes des Grands Hommes nous doivent être précieux, tout ce qui a contribué à leur donner du luſtre nous doit eſtre cher. C'eſt par la force de leur bras qu'ils ſont dévenus Heros, c'eſt aux lumieres de leur eſprit, aux genereux ſentimens de leur cœur, qu'ils ſont redevables de leur gloi-

gloire. Cet eſprit penetrant, ce cœur heroïque étoient enfermés dans leur corps ; reſpectons-le comme on feroit les ruines d'un fameux Temple. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de magnificence aux Obſeques des Roys puiſſans ; on doit trop aux efforts de leur genie, aux ſuccez de leur prudence, pour manquer de rendre à leur corps les honneurs qu'une trop promte mort a empêché de rendre à eux-mêmes.

¶ Tibere repetoit ſouvent qu'*il n'y avoit rien de ſtable dans la vie, & que plus il eſtoit élevé plus il devoit craindre de tomber.* Avoir ces ſentimens, & ſe gouverner d'une façon toute oppoſée, c'eſt une choſe ſi ordinaire qu'il n'eſt plus permis d'en eſtre ſurpris.

¶ *Auguſte fut le premier qui rompit les libelles dans la loi de Leze-Majeſté, irrité de l'imprudence d'un Caſſius Severus qui avoit diffamé par ſes écrits des hommes & des femmes Illuſtres.* C'eſt aimer bien tendrement ſes ſujets que de regarder leur honneur comme le ſien propre. Dans un eſtat bien reglé on ne doit point ſouffrir ces eſprits critiques qui ſe font un plaiſir délicat de déchirer dans leurs écrits, ceux dont ils ont receu de mauvais ſervices. Graces à la vigilance des Magiſtrats que leur dignité engage à étre les procteurs de la reputation des Peuples, on a arrêté le cours des invectives qui deſhonorent les plus gens de bien ; car on eſt plus rigoureux que jamais ſur les permiſſions d'imprimer

¶ *Le Senateur Pius Aurelius implora le ſecours du Senat pour eſtre dédommagé de la perte de ſa maiſon ruinée par la ſtructure des chemins publics*

& des Aqueducs. Tibere qui ſe plaiſoit à exercer ſa liberalité dans les choſes qui lui faiſoient honneur, (vertu qu'il garda même longtemps apres avoir perdu toutes les autres) fit reſtituer a Aurelius le prix de ſa maiſon. La liberalité eſt une vertu ſi neceſſaire aux Princes, qu'on ne leur en croira aucune dés qu'elle leur manquera. Comme on ne juge d'eux que par rapport aux bienfaits qu'ils répandent, il eſt de leur intereſt de conſerver cette inclination bienfaiſante, afin qu'on parle favorablement de leurs perſonnes.

L'action de Tibere m'ouvre le ſujet d'une autre reflexion. Il eſt de la derniere injuſtice à un Prince de ſacrifier les biens de ſes ſujets au plaiſir d'une faſtueuſe curioſité. ACHAB puni, JESABEL devorée par les chiens pour avoir ravi l'heritage de NABOTH, ſont des exemples qui confirment tout ce qu'on peut dire à cette occaſion.

¶ *Tibere n'aimoit ni les vices ni les vertus éclatantes: jaloux de ſon autorité il craignoit les grands hommes, jaloux de ſa réputation & de l'honneur public, il ne vouloit point de ceux qui paſſoient pour méchans ou pour coupables.* Un homme qui a trop de mérite, ou qui n'en a point du tout, n'eſt pas propre à la Cour. Excés de vertu, défaut de vertu, deux entremitez nuiſibles au Courtiſan.

Les Grands Hommes ont ſans doute quelque choſe d'extraordinaire, puiſqu'ils ſont formidables aux Tirans; le mauvais Prince les éloigne de ſoi autant qu'il lui eſt poſſible, deſeſperant d'accorder les deſſeins de ſa cruauté avec les conſeils des Sages. On a trés grande raiſon de nommer Ti-

Tibere le plus diſſimulé des hommes, il étoit au fond d'un naturel méchant, *& il ne vouloit point de ceux qui paſſoient pour tels.* C'eſt-à-dire qu'il projettoit de faire agréer par ce choix tout ce qu'il concerteroit de plus injuſte, de plus odieux, parce qu'on ne le lui auroit pas attribué.

¶ Germanicus jugea à propos de donner un combat. Ne voulant point le faire qu'il n'euſt auparavant connu dans quels ſentimens étoient pour lui ſes ſoldats, il reſolut de ſe déguiſer. *La nuit venuë*, dit le Traducteur de Tacite, *ſortant par la porte Augurale couvert d'une peau de beſte Sauvage, ſuivi d'un ſeul homme, il enfile par de petits chemins détournez & inconnus aux ſentinelles, les rues du Camp, s'arreſte à toutes les tentes, & jouit de ſa reputation, tandis que les uns parloient de ſa haute naiſſance & de ſa bonne mine, les autres de ſa patience infatigable, de ſa civilité, & de ſon égalité d'eſprit dans les affaires, dans les plaiſirs, & que tous avoüoient qu'il méritoit d'eſtre ſervi avec affection dans un combat.* Grand ſujet de joye à un General d'Armée d'êſtre ainſi témoin des beaux diſcours qu'on tient de lui! Sçavoir qu'on eſt eſtimé des Soldats, aprendre d'eux-mêmes la ſincerité de leur affection, ſe ſentir le maiſtre de leur courage, de leur vies: que ne peut-on pas entreprendre avec d'auſſi ſeurs gages de la victoire?

Il n'appartenoit guére qu'à Germanicus de contenter hardiment ſa curioſité; la tendreſſe qu'il avoit pour les Troupes lui cautionnoit celle

qu'il en devoit recevoir; le bien qu'il leur faisoit lui présageoit celui qu'il devoit entendre. Un General cruel & paresseux ne se seroit pas empressé à satisfaire l'envie de sçavoir ce qu'on auroit dit de luy; il auroit eu peur d'aprendre des veritez désagreables. Germanicus ne craint point cela, il se hâte avec confiance d'aller jouir de sa gloire. Quelques louanges qu'on lui donne desormais, elles ne seront pas suspectes de flaterie; il a receu des applaudissemens de la part des Soldats qui s'expliquoient en liberté, leur estime vaut tous les éloges du monde, & rendra croiable tout le bien qu'on dira de Germanicus.

¶ *La seule Galere de Germanicus aborda sur les terres des Causses, où courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenuë sa flote, il s'accusoit d'estre l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que ses amis eurent assez de peine à l'empêcher de se précipiter dans la même mer qui l'avoit engloutie.* Les grands courages ne se piquent pas d'être insensibles aux attaques de la fortune. Germanicus répand des larmes, ce ne sont pas des larmes de foibleſſe que feroit verser la douleur d'avoir perdu quelques biens, mais des larmes de desespoir que lui arrache l'amour qu'il a pour ses legions. Comment ne se desespereroit-il pas? Son Armée va estre diminuée d'autant de Heros que le naufrage lui enlevera d'hommes. Autant de soldats qu'il perdra, sont autant de Panegiristes qu'il n'a plus. Tous disoient du bien de luy, tous l'adoroient, se verra-t-il sans regret privé des compagnons de ses dangers?

Quand

Quand un homme a à s'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, il devient inconsolable; ce n'eſt pas un bonheur d'échaper alors aux accidens fâcheux, on ſouffre plus que ſi on y étoit envelopé.

¶ Fut-il jamais une modeſtie plus grande que celle de Germanicus ? L'Empereur jaloux des victoires qu'il remportoit, le rapella à Rome, & lui offrit le conſulat, de peur que s'il achevoit ſon entrepriſe on n'en donnât pas la gloire à Tibere. *Germanicus ne s'en défendit point, quoi qu'il s'aperçût de la jalouſie du Prince qui lui déroboit une gloire toute acquiſe.* Il s'en faut beaucoup que les grands aient cette politique deſintereſſée; ils veulent s'attribuer tout le merite d'une entrepriſe, ceux mêmes qui n'ont rien fait, oſent publier qu'ils ont eu part à l'action, afin de partager les loüanges & les recompenſes. Toutes celles qu'on donnera à ces eſprits vains n'egaleront pas celles qui ſont deües à la modeſtie de Germanicus.

¶ LIBON qu'on accuſoit de machiner contre l'état n'eſperant plus rién de la clemence de Tibere ſe perça de deux coups d'épée. Auſſi tôt que Tibere aprit ſa mort, *il jura que bien que Libon fût coupable, il auroit demandé ſa grace au Senat, s'il ne ſe fût pas hâté de mourir.* Il ne coûte rien aux Tirans de faire des ſermens, un parjure ne les embaraſſe pas.

J'admire la diſſimulation de Tibere qui veut ſe faire honneur d'une clemence qu'en effet il n'auroit point euë. Comment auroit-il

pardonné à un homme dont le crime étoit averé, & contre qui les Senateurs avoient prononcé ? Les plus innocens n'étoient pas à couvert de sa cruauté, il avoit la pernicieuse adresse de leur faire des crimes de leurs meilleures actions.

¶ L. Pison ayant quelque chagrin contre le Senat en sortit brusquement, & protesta qu'il aloit se retirer dans un endroit éloigné. *Tibere*, ajoûte Tacite, *en sentit de l'émotion, mais il ne laissa pas de l'adoucir par des paroles caressantes, & d'inviter ses parens à joindre leurs prieres ensemble pour le faire demeurer.* chose extraordinaire ! Le plus cruel des hommes caresse un sujet qu'il pouvoit perdre ouvertement ; le plus orgüeilleux des Empereurs se soûmet jusqu'à faire des prieres aux parens de Pison : comme c'étoit le plus dissimulé Prince qui fut jamais, il faisoit tout servir à la réussite de sa dissimulation. Aprenons de lui à ne pas precipirer le temps de la vengeance ; faisons plus que lui - il suspendit ses ressentimens, perdons tout à fait les nostres.

LE MERITE.

LA veritable vertu n'a point d'accés chez les hommes, ce juſte milieu qui en fait le principal caractere leur eſt inconnu. Il y a dans toutes nos actions du trop ou du trop peu. On ne voit point dans le monde une generoſité reguliere, une ſincere amitié, une vertu ſans excés ou ſans défaut. On y flate à outrance, on y réprend avec aigreur. Les uns ſont prodigues, les autres avares: tel parle de ſoi avec affectation qui croira s'être corrigé quand il n'en parlera qu'avec mépris; l'ami à qui on reprochoit l'ingratitude tombera dans le vice de ceux qui croient devoir ſervir aux dépens de l'honneur, celuy dont on blâmoit la facilité ſe rend du dernier rigoureux; l'autre qu'on accuſoit de dureté devient nonchalant; en un mot la vertu n'eſt point ici connuë telle qu'elle eſt.

Il n'y a tout au plus parmi nous que des demi ſages & des demi-vertueux. Les ſiécles les plus feconds en vertus n'en ont jamais produit d'accomplis, & tout ceux que l'antiquité a mis au nombre des ſages n'étoient que des hypocrites ſuperbes.

A quoy s'eſt borné la ſageſſe d'un Caton? Juſqu'où s'eſt étenduë la moderation d'un Diogene? Celui-cy ſe renferme dans un tonneau feignant de ſe vouloir dérober à la veuë des hom-

mes, pendant que ſon cœur eſt plus rempli de vanité que celuy d'Alexandre dont il mépriſe la gloire. Caton le ſage Caton l'a-t-il paru, l'a-t-il été, quand pour éviter la préſence de Ceſar il s'eſt donné la mort?

Quelque imparfait qu'ait été le mérite de ces faux ſages, nous ne pouvons y atteindre; dirons-nous que dans ce dernier âge la vertu eſt arrivée à ſon comble?

Le plus ſolide merite en apparence n'a qu'un éclat de quelques momens, il s'obſcurcit aprés nous avoir ébloüis.

Nos vertus ſont ſi foibles, qu'un rien les altere & les corrompt. Aujourd'huy on eſt Sage, demain on fera gloire de ne l'eſtre plus. Tant que l'homme vit, il peut changer, du vice paſſer à la vertu, de la vertu au vice.

Il faut les voir mourir: diſoit un ancien qu'on vouloit rendre juge du merite de deux grands hommes. La derniere action de noſtre vie nous condamne en éfet ou nous juſtifie; le Ciel ne prononce que ſur celle-là.

Les commencemens du regne de Neron furent glorieux, mais il finit mal; Auguſte commença en Tiran, il exerça les dernieres années de ſon regne, une clemence qu'on n'attendoit pas de ſes premieres cruautez. Qui n'euſt aſſuré que Neron aprés avoir refuſé de ſigner la mort de deux coupables, auroit épargné le ſang des Citoyens? Il repandit celui de ſa mere, celui de ſon précepteur, celui de mille perſonnages illuſtres. Qui auroit crû en voyant Auguſte ſi cruel, que Rome & ſes pre-

premieres têtes euſſent échapé à ſa fureur? Changement admirable, il ſe fait des loix de douceur & de moderation, pardonne à Cinna, regrete la mort de Mecenas, s'attache à Agrippa, cherit les Citoyens, donne tous ſes ſoins à la Republique, meurt en bon Empereur.

¶ La vertu emprunte quelque choſe des belles perſonnes, un merite mediocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent mérite ne pare les autres. Vous diriez que les belles perſonnes donnent à la vertu méme de l'éclat, au lieu que dans les femmes moins accomplies elle perd tousjours un peu de ſon luſtre; confonduë & comme enſevelie dans une infinité de défauts, on n'en diſcerne pas ſi aiſément les charmes.

¶ La vertu ne fait point honneur, ſi elle n'eſt pratiquée de la belle maniere; il y a maniere d'être vertueux comme il y a maniere d'être propre.

¶ Pour connoiſtre les charmes de la vertu, il faut eſtre vertueux; cela décide que les libertins y ſont naturellement inſenſibles. Rarement cependant la voient ils ſans l'admirer; plongez qu'ils ſont dans le deſordre ils ſe ſçavent mauvais gré de ne pas pratiquer le bien.

Le plus débauché eſtime l'honneſte homme, malgré ſoi il lui rend juſtice & lui donne interieurement le temoignage que SAÜL rendit à DAVID, *vous eſtes plus juſte que moi.*

¶ Le déſir de ſe perfectionner eſt plus communément un effet d'amour propre qu'un horreur ſincere du crime.

¶ De-

¶ Depuis que le merite a ceſſé de nous donner des maîtres, il n'eſt guére de ſuperiorité qui ne ſoit dévenuë odieuſe : ceux que la naiſſance & la faveur revêtent de l'autorité publique, ſont durs ordinairement, & jamais on ne trouva de moderation dans ceux que la fortune ou l'argent ont mis au deſſus de nos têtes.

¶ Ce n'eſt plus la vertu qui fait le merite, du moins ce n'eſt plus ce merite qui eſt reconnu. L'homme de bien eſt opprimé, ſes plus loüables actions ſont punies, comme les plus lâches perfidies meriteroient de l'eſtre. Sa probité qui devroit l'aprocher des grands emplois l'en éloigne, ſon deſintereſſement donne de la défiance ; ſes ſoins le font paſſer pour un eſprit remuant.

Le temps eſt paſſé que la ſeule ſageſſe ouvroit le chemin des honneurs. Les avenuës de la fortune ſont fermées aux gens de merite, ils abhorrent ces élevations qui ne s'accordent qu'aux brigues & aux lâchetez.

L'honnête homme aime mieux ne rien ajouſter à ſon état que d'ôter quelque choſe à ſa vertu. L'ambition foule aux pieds ſageſſe, honneur, probité, & ſur ces ruines éleve les fondemens de ſa grandeur. Conſolez-vous homme de bien, l'ouvrage du crime n'a qu'un temps, & ce temps eſt court !

¶ Nous voyons un homme parvenir à de grands emplois, ne demandons pas quel eſt ſon merite, peut-être n'en a t-il point d'autre que celui d'eſtre heureux.

Eſt-ce le merite qui contribuë à l'élevation ? l'exem-

l'exemple d'une infinité de perſonnes qui ne doivent la leur qu'au hazard prouve le contraire. Pluſieurs deviennent grands avec des talens mediocres; & ſans avoir la peine de faire des actions extraordinaires, ils ont le bonheur de paſſer pour des gens d'un merite conſommé.

¶ Un merite abandonné de la fortune ne ſert qu'à rendre celui en qui il ſe trouve, plus ridicule. Les noms de Poëte, d'Auteur, de Sçavant ſont des titres injurieux, quand on ne joüit pas de ceux de la grandeur, ou qu'avec eux on eſt dans la baſſeſſe. Ils étoient honorables à Monſieur le Comte de S. AIGNAN, à Monſieur de BUSSY, à Monſieur le PRINCE: à mille autres on les donne par raillerie, on les prodigue par mépris.

¶ Les grands ne ſont rien qui ne leur ſoit conté, s'ils manquent de merite, la flatterie prend ſoin de remplacer le vuide qui eſt en eux.

Tout parle dans les grands, dit le flateur; que d'éloquence dans ce mot, que d'eſprit dans ce ſigne, que de force dans cette occaſion, que de politeſſe dans ces manieres!

Nous avons le malheur dans les baſſes conditions de faire quantité de choſes qui ne ſont point remarquées, & qui ſeroient tout à fait perduës, ſi la vertu ne ſe ſervoit à elle-même de recompenſe. Un homme privé aura tous les talens imaginables, le noble quoy qu'inferieur en merite l'emportera ſur lui; on ne regarde celui-lá qu'à demi, on ne perd pas la moindre action de celui-ci.

¶ Les

¶ Les grands ſont vicieux impunément. La critique ſe tait ſur leurs défauts. Ils ont de l'honneur d'eſtre vertueux, la flaterie donne à leurs moindres qualitez des couleurs avantageuſes. On voit un courtiſan faire une aumône, ſa charité reçoit des éloges publics, tandis qu'on paſſe ſous ſilence l'action d'un ſimple bourgeois qui de ſes biens a fondé un Hôpital. Un Officier connu par la naiſſance eſt égalé aux Heros pour s'eſtre temerairement expoſé, pendant que le plus brave ſoldat eſt confondu avec les lâches.

¶ Je doute qu'on trouve un merite aſſez univerſel pour s'étendre juſqu'à briller également dans toutes les conditions. Tel dans des emplois tumultueux ſe diſtingue, qui dans le repos ne ſe feroit plus valoir, tel dans la rétraite éclatera, que d'illuſtres negotiations auroient obſcurci. Se mettre dans un état où l'on puiſſe donner jour à ſon merite, c'eſt ce qui eſt important.

¶ La moitié du merite d'un Heros doit briller dans ſa phiſionomie, ſes yeux doivent l'annoncer, tout ſon dehors doit donner quelque éclairciſſement de ſes vertus. Au reſte pour juger ſainement du merite, des apparences brillantes ne ſuffiſent pas.

¶ La jeuneſſe décredite le merite des plus habiles: jeune Avocat, jeune Medecin, jeune Docteur, jeune Conſeiller, tous gens en qui on n'a qu'une legere confiance.

¶ Le plus pur & le plus ſignalé merite n'a pas toûjours le bonheur de plaire. Souvent un homme d'un genie ordinaire excitera l'admiration:

miration : il faut l'occaſion, il faut le moment, il faut encore avec cela un je ne ſçai quoi, que je ſuis au déſeſpoir d'ignorer.

¶ Mille perſonnes ſont ornées par des qualitez médiocres, à qui il ne ſiéroit pas d'en affecter de rares. Si un homme du commun ſe piquoit d'imiter la generoſité d'un grand Seigneur, on l'apelleroit prodigue; s'il ſe modere dans ſes largeſſes, on le nommera liberal & officieux. Un Bourgeois auroit mauvaiſe grace de diſputer la bravoure au Gentilhomme, la politeſſe au Courtiſan, on le traiteroit de fanfaron; pour vû qu'il ne ſoit pas lâche comme un coquin, ni groſſier comme le bas Peuple, on l'eſtimera.

La mediocrité qui decrie la vertu des grands, fait le plus beau caractere de celle des petits. Paroiſſez mediocrement genereux, mediocrement poli, mediocrement ſpirituel; tout ira bien pour vous. Si vous me donnez le haut bout, dit fort bien Monſieur Paſcal, je ne l'accepterai pas; ſi vous me donnez le bas bout, je le refuſerai de même, parce que je ſçay que tout ce qui eſt extrême n'eſt point eſtimé, & qu'il faut eſtre au milieu.

Le merite médiocre eſt par tout d'uſage, un merite exquis n'eſt de miſe en preſque aucun endroit.

C'eſt un crime dans de certains ſiécles, dans de certaines Villes que d'avoir du mérite; on eſt regardé odieuſement.

N'affectons pas tant de délicateſſe ſur le merite; la politique veut qu'on applaudiſſe à des choſes qui

qui dans un temps plus regulier seroient censurées; autrement on est traité d'envieux.

¶ Nous nous étonnons de voir que les enfans des grands hommes ne sont pas tous heritiers de ce beau mérite qui a distingué leurs ancétres. Sommes-nous surpris que le fils d'un riche soit réduit à une pauvreté honteuse?

¶ Se vanter d'avoir des Ancêtres illustres, le prouver par des parchemins usez, est-ce-là un merite? ce qui ne me montre pas des vertus ne peut surprendre mon estime. Soyez sage, soyez genereux, ami du bien, inviolable dans vos paroles, je ne regarderai point pour vous la donner, si vous estes noble.

ORANTE, est un homme de la faveur, sa famille est dans une passe glorieuse; il a des richesses infinies, possede des charges considerables, il est aimé, il est adoré. Est-il sage, est-il vertueux? Vous ne me répondez rien. Sans cela pourtant je ne puis estimer cet ORANTE dont vous m'exagerez le merite.

¶ Le merite est honorable quoi que privé des avantages de la fortune, mais au langage de l'interest les douceurs de la fortune sont utiles & peuvent subsister sans merite.

¶ Plaisant merite que celui d'une infinité de gens! Le faire consister dans l'art de bien danser, dans l'adresse à peindre, dans la maniere de s'habiller, c'est asseurément bien peu s'y connoître.

Le jugement du monde est peu délicat en fait de merite. On a besoin d'un Courtisan, on sçait qu'il a du credit, sur tout de l'argent, on conclut

clut ſans autre recherche qu'il a infiniment de merite : ſi c'en eſt un, bien que je m'opoſe à le croire, il faut tomber d'acord qu'il n'eſt pas perſonnel.

Un Magiſtrat qui donne de promptes audiences, un Officier qui ne fait aucunes violences injurieuſes, un Marchand qui dans ſes païemens n'uſe point de remiſes, paſſent pour gens de merite : je ſerois de vôtre ſentiment, ſi vous diſiez qu'ils ont un demi-merite. Montrez-moi que ce Magiſtrat ſoit équitable dans ſes déciſions, que cet Officier ait de la conſcience, ce Machand de la bonne foy, enſuite je vous croiray.

¶ qu'on voye un brutal, un ingrat ; on prononce qu'il eſt mal honnête homme, ce jugement n'eſt point faux. Qu'on en voye un autre qui paſſe toute ſa vie au jeu, qui entretienne avec des femmes de ruineux commerces, qui pratique de ſourdes intrigues, heſitera-t-on à l'appeller un galand homme ?

Ce qu'on apelle aujourd'huy un galant homme eſt peu different des ce que les veritables gens d'honneur nomment un coquin. LYCAS, dit GLENOR à ſes amis, m'a ſervi dans une querelle ; j'ay receu les cent piſtoles qu'il m'avoit promis ; j'en gagnai dernierement cinquante par le ſecours de ſon adreſſe. Que répondent ſes amis ? LYCAS eſt un galand homme. Et moi je leur demande, que pouvoit faire davantage LYCAS pour imiter les actions d'un coquin ? Vous dites qu'il eſt brave de s'être offert à Clenor : ne luy auroit-il pas eſté plus glorieux de racommoder ces deux amis broüillez ; vous taxez de generoſité

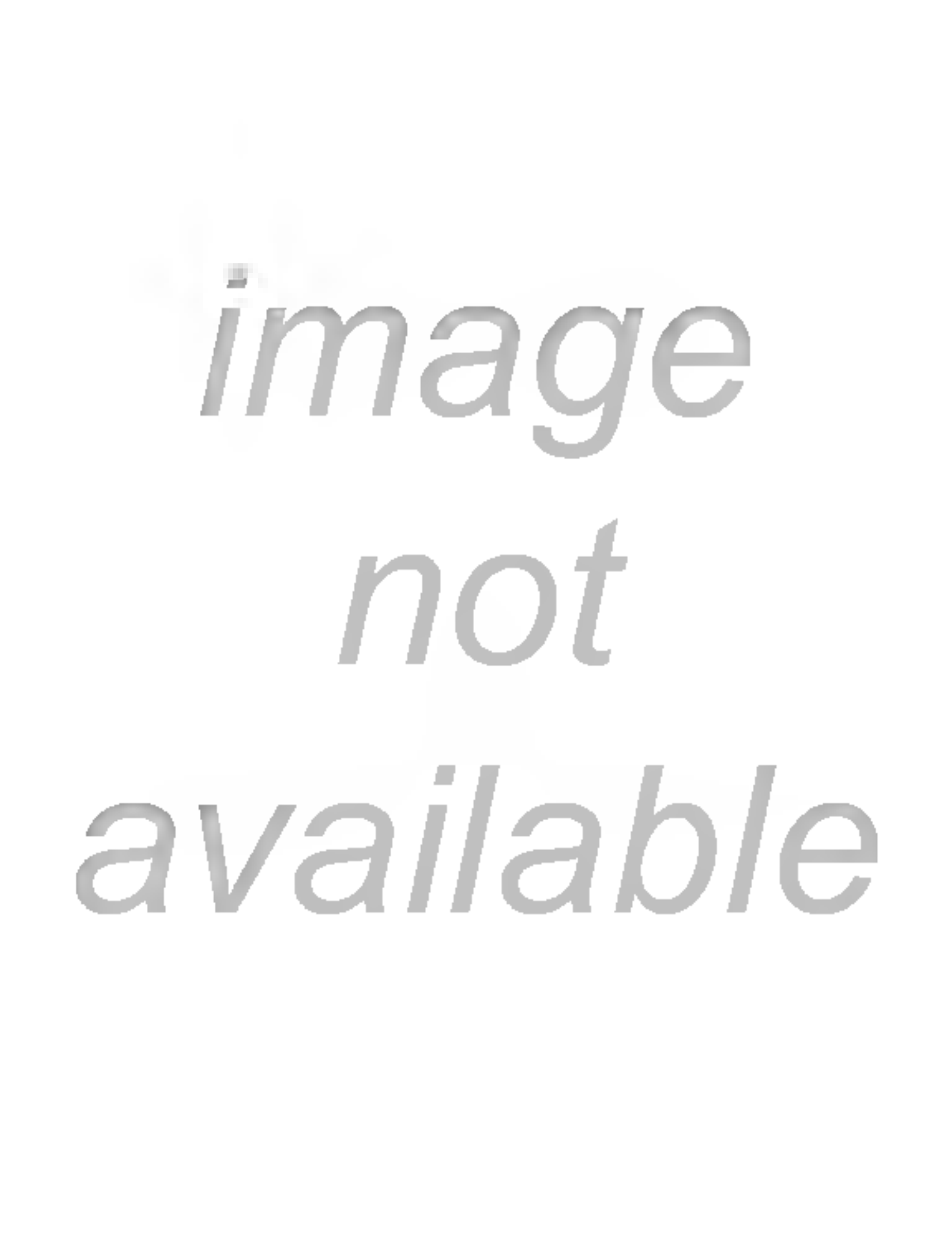
image
not
available

LA REPUTATION.

IL n'eſt quelque fois pas moins dangereux d'avoir une grande reputation, que de n'en point avoir. Une grande reputation devient ſuſpecte, & l'envie l'obſcurcit.

Il faut de plus en plus monter, voilà le danger d'un grand nom. Un habile peintre a fait un beau tableau, les connoiſſeurs l'admirent; s'il en fait un ſecond d'une égale bonté ſeulement, ne doutons point qu'il ne ſoit trouvé moins beau, on veut quelque choſe de meilleur, & aprés un tel commencement on ſe l'étoit promis.

Une grande reputation ne ſe ſoûtient pas aiſément; c'eſt ce qui en augmente le danger. Le public jaloux de vos ſuccés vous demande plus que vous n pouvez lui donner: ne répondez vous pas à ſon attente, il vous prive de ſon approbation.

Bornons nous à une reputation mediocre, le nombre de nos aprobateurs ſera petit à la verité, celui des critiques ſera moindre. N'eſt-ce pas beaucoup pour nous? On n'attendra de nous rien d'extraordinaire, pour peu que nous faſſions paroiſtre, nous aurons paſſé la commune atente; ſeur moyen de plaire!

¶ *J'aimerois mieux*, diſoit Ciceron, *me tromper avec Platon que de rencontrer la verité avec les autres Philoſophes.* Dirai-je qu'il eſt plus glorieux de pecher avec un grand hom-

homme que de bien faire en ſuivant l'exemple de gens d'une reputation médiocre? Par tout ailleurs que dans la morale il eſt neceſſaire d'en venir là. Un Architecte fameux peut manquer, qu'un autre imite ſa maniere, on l'admirera plus que s'il avoit ſuivi ſon propre genie; ſa faute paſſera pour un docte rafinement, au lieu qu'un trop exact aſſujettiſſement aux regles de l'art ſeroit imputé à un manque de hardieſſe.

¶ La reputation de bel eſprit fut elle jamais plus proſtituée? Un homme de Cour a fait en ſa vie deux madrigaux, une femme du monde a ébauché l'hiſtoire amoureuſe d'une de ſes amies, on n'héſite pas à leur donner place parmi les beaux eſprits.

Devoir cet honneur à ſa naiſſance ou à la credulité du peuple ignorant, eſt un foible ſujet de s'en faire accroire. Nullement accoûtumé à voir un homme de diſtinction ſe rabaiſſer juſqu'à faire la cour aux muſes, ſurpris qu'il s'en donne la peine, qui ne lui aplaudiroit pas? C'eſt un bel eſprit, dit le public prevenu, on remarque dans ſes vers une fineſſe inconnuë aux Auteurs ordinaires, qu'il eſt bien vrai, ajoûte-t-on, que la Cour eſt le centre de la politeſſe! De bonne foi l'admiration ſe prodigueroit-elle ainſi en faveur du meilleur ouvrage?

¶ L'ignorance & la prévention ont beaucoup de part aux applaudiſſemens qu'on donne aux gens de qualité. Leurs fades bagatelles ſeront nommées des productions ingenieuſes, tandis qu'on refuſera ce titre à des chefs-d'œuvres d'éloquence

quence qui auront pour Auteur un homme peu qualifié.

Un cadet de famille nouvellement Abbé eſt conſeillé de prêcher pour parvenir à l'Epiſcopat: ſes diſcours ſont admirez, on ne voit point dans les autres, s'écrie l'auditeur charmé, ces belles manieres, cet air de Cour, cette délicateſſe de morale, cette beauté de ſentimens. Un jeune Eſcuyer ſe met en tête de faire une Tragedie, ah! la touchante piece, repete cent fois le ſpectateur, que l'intrigue en eſt nouvelle, les ſcenes intereſſantes, la conduite reguliere.

Si un autre que cet Abbé eût prononcé le même Sermon, on ſe fût plaint de la ſeverité de ſes maximes, du deſordre de ſes phraſes, de ſa maniere de debiter, on ſçait qu'au premier jour il ſera Evêque, la critique ſe tait abſolument. Cette piece de theatre ſortant des mains de l'Auteur de *Bradamante*, lui auroit attiré la haine du Parterre; elle fait honneur au Favori d'une Princeſſe.

¶ Quand ou joüit de la vogue on ne doit pas aiſément commetre ſa reputation; c'eſt trop la riſquer que vouloir ſortir de ſon talent.

¶ Le moien de corriger le vicieux, ce ſeroit d'attacher à chaque vice une eſpece de ridicule, tout le monde aime trop ſon honneur pour s'expoſer à être mocqué. Mille libertins ſont gloire du libertinage, qui y rénonceroient, s'ils eſperoient qu'en faiſant mieux le nombre de leurs aprobateurs augmentât.

Ce qui nous fait embraſſer le bien nous en fait perdre

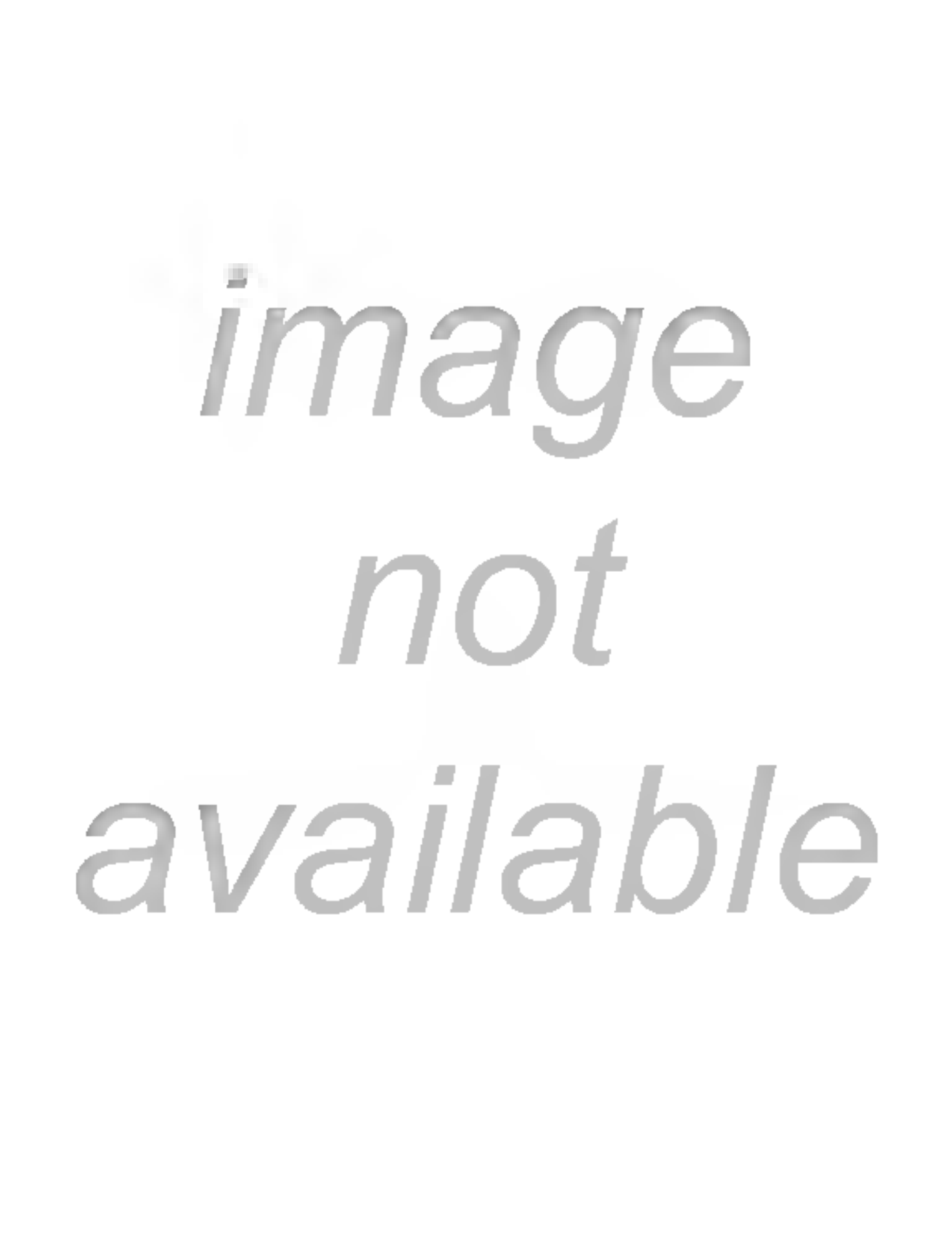
image
not
available

délicat sur l'article des loüanges, il en reçoit du flateur, il en reçoit de l'ignorant, toute approbation lui convient.

Les applaudissemens du mauvais connoisseur sont insipides aux gens de merite, il leur faut des loüanges éclairées, toute autre gloire les déshonore, toute autre estime les outrage.

Je ne demande plus pourquoi EPAMINONDAS ne vouloit faire chanter ses actions que par le plus celebre Musicien. ALEXANDRE avoit raison de permettre au seul APELLES de faire son portrait, il n'appartient qu'aux Heros d'avoir cette délicatesse.

Le plus grand vice de notre siécle n'est pas de se montrer difficile sur le choix des approbateurs; la vanité a tellement moderé ces scrupules, qu'elle se répaist d'une gloire flateuse, autant que d'une équitable.

¶ Vous trouvez autant de gens qui loüent par prevention, qu'on en voit qui blâment par envie. Tous ne se donnent pas la peine de peser le merite, ni d'examiner les défauts. Il suffit qu'on s'en rapporte aux premiers jugémens. Tels admirateurs, tels critiques sont semblables aux échos; j'estime, dit celui qui croit avoir de belles qualitez, j'estime repétent les autres; je blâme, dit le censeur qui se rend arbitre, je blâme, redisent tous. A bien considerer les choses, il se trouve que de tous ceux qui décident ainsi, deux à peine sçavent la cause de leur décision, le reste l'ignore. Il y a donc dans le monde une cabale de critiques & d'approbateurs, ces

ſortes de juges ne marchent que par pelotons.

Qui eſt admiré de deux ou trois perſonnes judicieuſes doit eſtre plus content que celui à qui la multitude applaudit ſans ſçavoir pourquoi.

¶ Mettez l'homme le plus puiſſant hors des occaſions d'aquerir de l'honneur, ou pluſtoſt mettez-le dans les plus belles occaſions de ſe faire un grand nom, & refuſez-lui les honneurs qu'il attendoit de vous comme temoin de ſa grandeur, vous le verrez auſſi-tôt renoncer à ſon ambition, ou ne lui donner tout au plus qu'une foible action.

Qu'un Roy ait mille perſonnes qui le loüent, & un ſeul qui le mépriſe, le mépris de ce dernier lui tiendra plus au cœur, que l'admiration des autres ne lui aura été agreable. AMAN ſe croit infiniment plus deshonoré par le refus que fait MARDOCHE'E de fléchir le genou devant lui, qu'il ne s'eſtime honoré des ſoûmiſſions de tout un peuple.

¶ Je ne crois point celui qui par dépit brave l'approbation de tels & tels, on voudroit plaire à tout le monde.

Les ſçavans, dit Polidor, ſont charmés de mon ouvrage, les ignorans ne le gouſtent pas, je m'en moque. Je reconnois à cette bravade que Polidor ne ſeroit pas fâché que les ignorans l'eſtimaſſent auſſi, parce que bien qu'il n'y ait pas d'honneur à en eſtre admiré, il y a neanmoins beaucoup de plaiſir à l'être de chacun.

L'eſti-

L'eſtime d'un ſot eſt peu precieuſe, j'en tombe d'accord, mais elle ne doit pas déplaire lorſqu'elle eſt ſecondée & prevenuë par le ſuffrage des habiles.

Rejetter ouvertement les loüanges d'un ignorant, c'eſt mépris; affecter l'admiration des ſçavans, c'eſt orgueil. Sur cela prenez un parti.

¶ Il y a des gens qui admirent tout, d'autres qui n'admirent rien. Les moindres ouvrages trouvent chez les premiers l'honneur & le merite des chefs-d'œuvres, les chefs-d'œuvres au contraire ne trouvent dans l'eſprit de ceux ci qu'une foible eſtime.

C'eſt une bonne couſtume de ne pas affecter de loüer, c'en eſt une meilleure de garder le ſilence ſur ce qui ne merite aucunes loüanges. On eſt plus ſujet à manquer quand on loüe que quand on ne loüe pas. La loüange eſt preſque toûjours accompagnée d'adulation, le ſilence peut s'interpréter favorablement.

La maniere des ignorans eſt de ſe répandre en aplaudiſſemens; les ſages prennent le temps de loüer, ne loüent que ce qui eſt digne d'approbation, menagent la leur, & ne la donnent qu'avec reſerve.

Un admirateur prodigue, un cenſeur univerſel, ne ſeroient pas mes gens. Je veux qu'on admire & qu'on cenſure à propos; en matiere de loüange & de critique, le contretemps eſt plus à éviter qu'on ne croit.

¶ Qui fait tant le difficile ſur le choix des loüanges, devient la dupe de l'envie, perſonne

ne veut lui en donner. Qu'aimeriez-vous ou d'eſtre peu loüé de tout le monde, ou de l'être beaucoup de peu de perſonnes? je ne ſçai ſi ma vanité ne déplaira pas, il me ſemble qu'une gloire univerſelle eſt la plus honorable. Ici contre mon premier ſentiment je ſuis de l'opinion de Pline qui dit que les grands hommes preferent cette eſtime generale quoique petite; à celle qui quoique grande eſt renfermée dans un petit nombre d'approbateurs.

La Mode.

S'Habille-t-on pour soi ? point du tout. La mode tirannise nôtre inclination, force nostre gouſt, l'assujettit à celui des autres.

¶ Quelque opposée que soit une chose à ce que nous aimons, d'abord que la mode en est on s'y fait. Tout ce qui est contraire à la mode paroissant sans agrément on le rejette.

Les plus belles choses cessent de l'être, dés qu'elles ne sont pas à la mode.

Une simplicité nouvelle est mieux receuë qu'une magnificence surannée.

¶ La mode ne consiste pas toûjours dans des manieres de s'habiller nouvellement inventées, il faudroit que l'esprit du François fust inépuisable. Comme il est fort changeant, il redonne la vogue à certains usages, & voilà ce qu'on appelle aussi la mode.

¶ Les fols donnent cours aux modes, les sages n'affectent pas de s'en éloigner.

Si ridicules que puissent estre certaines modes, il est encore plus ridicule de s'en écarter.

Croiroit-on que la mode fust capable de donner du merite? On refusera l'entrée des Tuilleries à un Gascon vêtu à l'antique: un petit maistre qui se conforme au gout nouveau sera bien receu par tout.

¶ Le changement des modes est d'une grande ressource pour le commerce.

Qui ne se pique pas d'être plus constant que les modes doit se resoudre à de frequens changemens.

A moins qu'une mode ne soit trés établie, il ne faut pas s'y conformer, autrement c'est singularité.

La mode dégenere, si tôt que le petit peuple a le moyen de la suivre.

¶ Chaque païs a ses modes, chaque siécle à ses modes, chaque homme a ses modes favorites; les modes mêmes, pourroit-on dire, ont leurs modes.

Les chiens de Boulogne ont esté à la mode, les Doguines passent, les Levrettes commencent à estre aimées des Dames; bien-tôt elles mettront dans leurs carosses de gros barbets, il n'y faudroit pas trouver à redire, quand la mode en sera venuë.

¶ Il y a des mots à la mode, il y a même une maniere d'écrire à la mode. THEOPHILE étoit un bel esprit de son temps, ses ouvrages sont encore ce qu'ils furent, la mode est venuë d'admirer autre chose. BALZAC, de son regne fut peu gousté, la mode étoit de dire, *parler Balzac*, lorsqu'on vouloit dire mal parler, la mode est aujourd'huy de dire *écrire Balzac* pour marquer une diction pure, nette & éloquente.

Ce que j'écris est peut-estre au gré de la mode, il se pourra faire d'un autre costé qu'il lui sera contraire avant que l'impression en soit achevée.

On parloit au commencement de ce siécle d'une

ne étrange façon; on s'exprimoit au hazard, on s'énonçoit faſtueuſement; le caprice, la fantaiſie, l'amour de la nouveauté donnoient cours à des termes irreguliers. L'ambiguité des mots en jettoit dans les penſées, la maniere de parler des gens de Cour, ſembloit trop guindée aux perſonnes de la Ville; les expreſſions de ceux-ci paroiſſoient à ceux-là trop négligées, on étoit ouvertement partagé entre l'habitude & la regle, l'accent & le bon gouſt. Tel terme s'uſitoit dans la chaire qui n'étoit propre qu'au barreau. Tel autre paſſoit dans la converſation qui ne pouvoit trouver place que dans un diſcours d'appareil. Le Prédicateur empiétoit ſur les droits de l'Avocat, l'Avocat faiſoit parade des phraſes de l'Orateur ſacré, un plaidoïer devenoit un Sermon par ſon emphaſe, un Sermon par un déſagréable mélange étoit un tiſſu de comparaiſons baſſes, de figures démeſurées, de periodes inutiles: les prétendus gens polis quittant le naturel comme trop vulgaire, s'énonçoient avec une enflure de paroles qu'à peine auroit-on ſuportée dans des harangues publiques. Tout cela n'eſt plus à la mode. On aime la ſimplicité, ce qui en eſt tant ſoit peu éloigné n'a point la vogue, peut-être même ne ſerai je pas au gouſt nouveau pour n'avoir pas dit d'une maniere plus naturelle, qu'aujourd'huy la mode étoit de ſe réünir ſur les façons de s'exprimer, au lieu qu'anciennement la ſingularité eſtoit recherchée des beaux eſprits.

¶ Que de choſes à qui il ne manque pour eſtre parfaitement bonnes que l'approbation de la mode?

Sans cette aveugle obéïſſance à la mode, noſtre langue ſeroit enrichie d'une infinité de beaux termes dont on n'oſe ſe ſervir quoique conformes aux regles de l'art. L'uſage les a proſcrites, il ſeroit à ſouhaiter que la mode vouluſt les rappelles.

Vous voulez *Hermodore* donner un Livre au public; que de cenſeurs vont fondre ſur vous! On vous demandera raiſon de vos penſées, de vos phraſes, de vos mots; celui-là, vous dit-on déja, n'eſt bon que pour la converſation, ceci n'a lieu que dans le ſtile fleuri; cet autre eſt uſé, ce dernier n'eſt pas receu, écrivez ſelon la mode ou ne vous mêlez pas d'écrire.

Le bon ſens ne peut qu'opiner ſur les ouvrages d'eſprit, la mode en décide.

¶ N'y a-t-il pas des opinions à la mode? On a agité le peché philoſophique, on a écrit contre la Comedie, on fait la guerre aux Quietiſtes, le ſiécle ne finira point qu'on ne faſſe voir le jour à de nouveaux ſentimens.

¶ Juſqu'aux vices & aux vertus deviennent à la mode.

Je me mêle ſans façon dans une compagnie d'honêtes gens, j'écoute ce qu'on dit, je parle à mon tour, tant que j'y prens plaiſir je demeure; prevoyant le moment que l'ennui va me ſurprendre je me leve bruſquement & me retire ſans dire à dieu. Eſt-ce incivilité? je n'avois que vingt ans que c'en eſtoit une groſſiere, à preſent que je touche à ma majorité, c'eſt un ſçavoir vivre.

L'a-

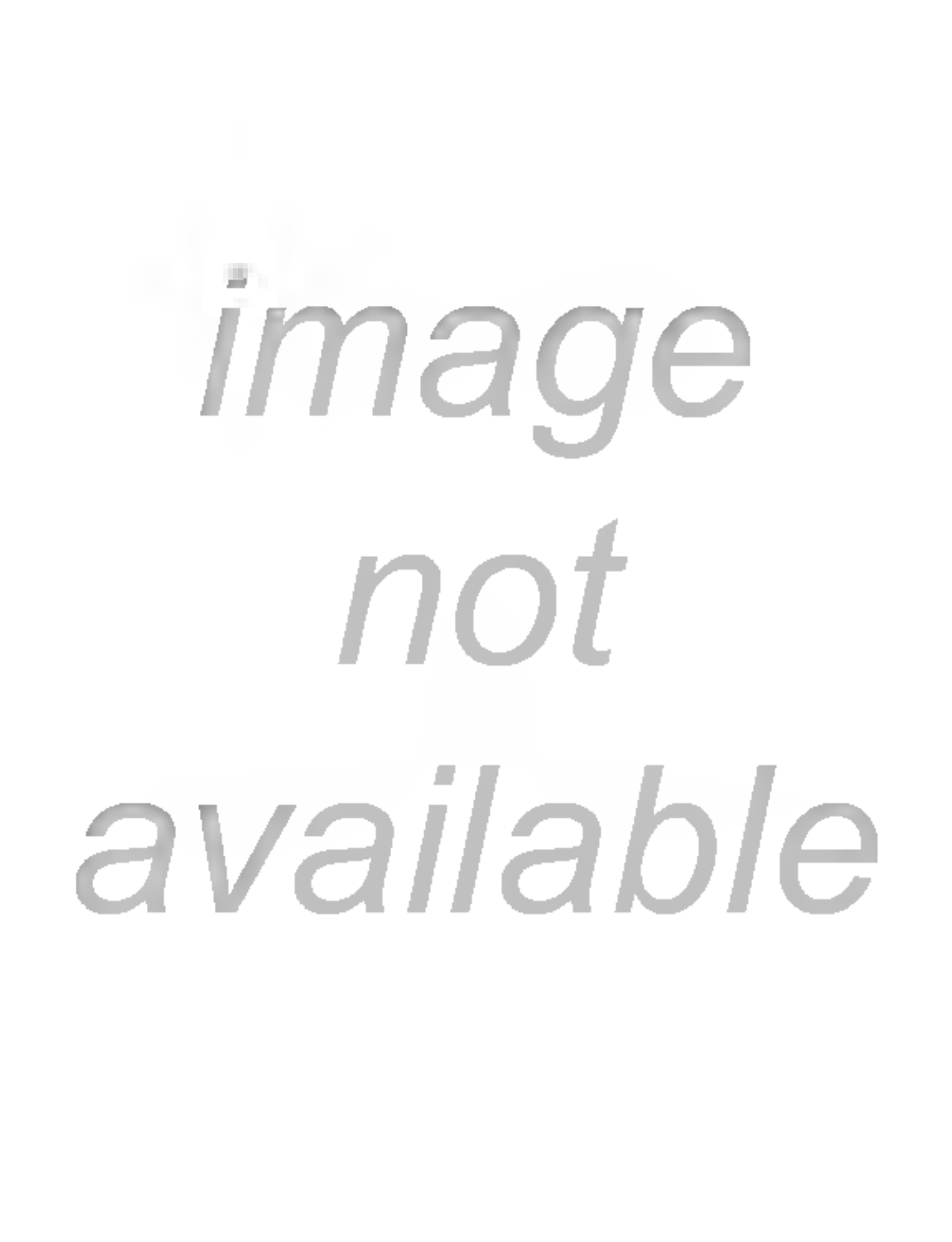
image
not
available

Une autre mode commence d'avoir cours parmi les ſçavans. Ils ſe volent, ils ſe pillent reciproquement, il me paroiſt que celle-là durera.

¶ D'où vient que nous ſommes ſi amateurs de la nouveauté? Seroit-ce à cauſe que les choſes nouvelles ſont à noſtre jugement plus exquiſes? ou plutoſt ne ſeroit-ce point à cauſe que nous les regardons comme un bien qui nous apartient?

En toutes choſes la nouveauté plaiſts dans les ſciences, dans les langues, dans les manieres, dans les modes, nous n'aimons pas ce qui nous vient des autres, nous cherchons la gloire d'être auteurs de tout.

LES FEMMES.

Y A-t-il encore quelque chose à dire sur le sujet des femmes? Depuis que la Satire est en regne, elles en ont été la matiere; du temps même de *Moïse*, l'infidelité n'étoit pas un crime nouveau. A tout ce qu'on a dit, l'on pourra ajoûter, & dans mille ans comme aujourd'hui, on pourra parler d'elles d'une maniere toute nouvelle.

Que les Dames ne se previennent point contre moi; je suis prêt de rendre justice à un sexe, en faveur de qui mes moindres sentimens sont ceux d'une estime veritable, je parlerai avec respect. Si l'on peut me montrer le contraire de ce que j'en vais dire, à la bonne-heure, je me retracterai; mais on ne m'obligera pas d'en venir là, trop persuadé qu'il y a une infinité de femmes pleines de mérite; n'en point excepter on m'appelleroit flatteur.

La médisance s'exerce à trouver aux Dames des défauts qu'elles n'ont pas. Dificile qu'il est que toutes aient des perfections incontestables, on confond les plus accomplies avec les moins parfaites, c'est pousser trop loin la critique.

Un Satirique de nos jours n'admet que trois femmes sages; je n'ose croire que Paris soit si corrompu. Dans Sodome on trouva sept justes.

Quelques femmes qui auront eû de la fra-

gilité pour un amant, feront croire les autres infideles: eſt il juſte d'envelopper dans le nombre des coupables celles à qui on ne peut imputer la moindre foibleſſe; j'heſite à vous répondre, ſi la queſtion ſe décide à la pluralité des faits, on doit être Pyrrhonien ſur cet article.

La beauté ſeroit un bien à charge, ſi les belles n'avoient pas le privilége de ſe faire des adorateurs.

Les belles perſonnes ne ſe ſoufrent pas volontiers, mais ſe regardent toutes avec des yeux de rivales.

Une femme qui eſt aimée a plus de rivales, que celui qu'elle aime n'a de rivaux; chacune envie ſon bonheur.

Rien ne va plus loin & n'eſt moins capable d'être retenu, que le reſſentiment d'une femme à qui on en prefere une autre.

La beauté ajouſte beaucoup au mérite d'une Dame, il ne faut pas moins qu'un merite éminent pour rendre la laideur ſuportable.

¶ La beauté n'eſt pas un bien de longue poſſeſſion. Comme les grandes richeſſes conduiſent quelquefois à une extrême indigence, la beauté qui ſe perd, produit une laideur afreuſe.

Liſe à l'âge de vingt-cinq ans mettoit du fard, elle n'en paroiſſoit avoir que dix-huit, maintenant qu'elle en a trente-deux, on lui en donneroit plus de quarante; je ne vois pas qu'il y ait de l'avantage à ſe farder.

¶ Voulez-vous faire à une Dame un compliment qui ſoit bien reçeu, dites lui qu'elle eſt bel-

belle, qu'elle eſt jeune, les vieilles & les laides n'en veulent point d'autre. Loüer dans une femme une beauté qu'elle n'a pas, la réjoüiroit plus que d'admirer les vertus qu'elle pourroit avoir.

¶ La vertu & la beauté ont preſque toûjours été deux ennemies irreconciliables; une femme qui ſçait les allier ne mérite pas de petites louanges.

La beauté eſt plus journaliere que les armes, la vertu encore plus que la beauté. On ſort vainqueur d'un combat, on ſera vaincu dans le prochain; une femme a mille agrémens qu'une premiere maladie lui enlevera; la vertu eſt bien moins conſtante, on eſt ſage aujourd'hui, demain on ne le ſera pas; je dis plus, on perd le ſoir une vertu qu'on croit le matin inébranlable; les belles doivent être ſur leurs gardes.

Il y a des jours où les Dames ſe ſentent d'une froideur achevée, il y en a d'autres où leur ſageſſe eſt comme impuiſſante; on peut tout cependant en aimant ſon devoir.

¶ La beauté n'eſt pas ce qu'il y a dans une femme de plus appetiſſant, non plus que la laideur n'eſt pas ce qu'il y a de plus dégouſtant. Un eſprit bien tourné vaut tous les charmes; une humeur bizare eſt le plus grand des deſagrémens.

Pourquoi *Nerine* fuit-elle le mariage? Elle apprehende que ſa laideur ne la prive des bonnes graces de ſon époux: je l'aſſure du contraire, ſi elle a l'eſprit bien-fait. L'honneſte-homme

eſt

eſt plus ſenſible aux charmes d'une humeur tendre & complaiſante, qu'à tout ce qu'on peut imaginer de beau pour la régularité d'un viſage, & pour la perfection d'une taille délicate.

¶ Une belle qui s'eſt renduë aux déclarations d'un amant commence à ſe repentir de ſes complaiſances, quand elle voit qu'on les reçoit violemment; elle n'avoit pas capitulé à ces conditions.

¶ Ce qui engage les uns, dégage d'ordinaire les autres. Il n'eſt perſonne, ce ſemble, qui ne ſe paſſionne pour la beauté. Si tel mari que je connois avoit une femme moins belle, il l'aimeroit d'avantage, car elle ne lui cauſeroit pas de ſi violentes jalouſies.

¶ Le plaiſir des Dames eſt de parler de leurs attraits; je ne le condamne qu'en celles qui ont l'impudence de ſe le donner en preſence des laides.

Il faloit me voir il y a vingt ans, dit *Climene*, je joüiſſois alors du titre de charmante: J'entends ce qu'elle veut dire, elle ne ſeroit pas fâchée d'avoir les mêmes plaiſirs qu'elle goûtoit dans ſon jeune âge. La perte de la beauté cauſe du chagrin aux plus chaſtes, comment ne deſeſpereroit-elle pas celles qui la rendent tributaire de leur coquetterie?

¶ Les regles du monde veulent qu'on commence l'établiſſement d'une famille par le mariage d'une fille; j'approuve cette politique. L'experience nous a trop fait voir combien il eſt dangereux

gereux de donner la preference aux aînées sur les cadetes.

¶ Le mariage a été de tout tems un honnête commerce. Donnez-moi cinquante mille écus un double moins, je n'épouse pas vôtre fille, dit le prétendant. Je vous en ofre quarante, & prenez ma fille, répond le beau-pere; de sorte que les filles sont une espece de marchandise dont les uns veulent se défaire à quelque prix que ce soit, & dont les autres ne s'accommodent que sous de dificiles conditions. Les choses n'ont jamais été autrement, quelques loüanges qu'on donne au desintéressement des anciens, il n'a point été jusqu'à se charger d'une femme sans dot.

¶ Je ne sçache pas de femmes plus trompées que celles qui se sont figuré le mariage comme le plus charmant des états. Ici l'exception a lieu.

Iulie consent d'être mariée, l'époux qu'on lui propose est-il de son goût? Y répugnât-il cent fois davantage, elle le prendroit; la vigilance de sa mere l'incommode trop.

Les femmes prennent un mari au hazard, elles font choix de l'Amant.

Que serviroit tant de délicatesse dans une femme qui s'engage? mari pour mari, tout lui paroît égal.

¶ Un mari jaloux n'aime point qu'on lui dise du bien de sa femme, il a peur de le devenir à bon titre; si on lui en apprend du mal, il croit avoir raison de l'être: ne parlez donc jamais à un homme de son épouse.

¶ Le

¶ Le mariage change bien la face d'une intrigue. On avoit assez d'une maistresse, une femme ne sufit pas. L'amant étoit seul caressé, le mari n'a plus que la moitié dans les faveurs. O perversité des tems ! O corruption des mœurs !

Nous ne sommes plus dans ces siécles innocens où la chaste épouse bornoit ses desirs à plaire à son époux. Peut-être que dans les siécles à venir on vantera la pureté de celui-ci; la raison vous la sçavez, le mal augmente d'un jour à l'autre.

On voit aujourd'hui plus de banqueroutes que jamais; j'entends de banqueroute à la pudeur.

Lucrece qui se tuë pour ne pas survivre à la perte de son honneur. *Porcie* qui avale des charbons pour suivre son mari dans le tombeau, sont au jugement de la plûpart, des exemples inimitables; à peine les admire-t-on, plus souvent on en raille.

¶ Telle se pique dans le mariage d'une chasteté qu'elle n'avoit pas auparavant. Telle autre dans le celibat rigoureuse au dernier point sur l'article de la pudeur, croit que le Sacrement lui donne droit de secouer ses scrupules. En faveur de qui prononcera-t-on ? Sans hesiter je me déclare pour la premiere; les fautes passées sont excusables, les presentes sont les pires.

¶ Quelques jeunes mariées ont leurs raisons pour dire à l'époux, que ses frequentes caresses causent le déperissement de leur tein. Si

les

les maris ſont jaloux, les amants délicats le ſont auſſi.

Les careſſes d'une maiſtreſſe ſont raviſſantes, celles d'une femme quelquefois ſuſpectes. Vôtre épouſe vous flatte, vous embraſſe, eſt-ce par amour ? N'en doutez point. De dire que ce ſoit pour l'amour de vous, je ne le parrirois pas.

Je regarde *Auteuil*, *Paſſi*, *Vincennes* comme autant de theâtres où chaque jour de beau-temps le cocuage jouë des rôles fort diferens.

Le bois de *Boulogne* étoit autrefois un lieu dangereux à cauſe des voleurs, il n'eſt maintenant à craindre que pour certains maris dont on y dérobe l'honneur, du conſentement pourtant des femmes promptes & faciles à rendre la bourſe.

¶ Je connois quelques femmes, elles ſont à la verité en petit nombre, qui me donnent du gouſt pour le mariage : leurs manieres raiſonnables, la ſincerité de leurs complaiſances, une attention reguliere aux ſoins domeſtiques, tout cela plait infiniment. J'en ſçai mille autres qui font aimer le celibat, on eſt rebuté de leurs caprices, elles ont une inclination furieuſe pour la dépenſe, un mépris odieux pour leurs maris ; de bonne-foi je ne voudrois pas devenir le leur.

Une jeune femme ſe donne à la coquetterie, une vieille n'en revient point. Qui des deux prendrez-vous ? Celle-là ne voudra point de vos careſſes, celle-ci vous dégoûtera par les ſiennes. La premiere vous rendra jaloux, la ſeconde prendra ombrage de vos démarches ; l'une

l'une se fera des amis qui vous inquiéteront, l'autre ne soufrira pas que vous soyez en commerce avec les vôtres. Ce choix est embarrassant avoüons-le.

Une femme riche accomode les affaires d'une maison, une femme d'esprit tient compagnie, une femme de naissance honore une famille; grands avantages qui ne valent pas celui d'en être privé!

¶ Les femmes, dit-on, aiment toutes l'argent, je soutiens que c'est pure calomnie. Il s'en trouve qui sans interêt se laissent prendre d'un joli homme, à moins qu'on ne dise que tout est or aux yeux d'une maîtresse à qui l'on plaît.

¶ Toute femme qui a son devoir à cœur, quittera la societé des coquettes: Avec elles on aprend l'art d'aimer criminellement, on reçoit des leçons de rompre à propos avec un mari incommode, car elles ne se piquent que de telles galanteries.

Ce n'est point la taille d'un mari qui doit regler la tendresse d'une femme; ce n'est pas même cette belle humeur, cette complaisance, ces charmes de l'esprit sur lesquels elle doit mesurer sa passion; c'est uniquement sur le devoir, je me défie d'une sagesse qui n'est soutenuë que par les perfections d'un homme qu'on adore, l'amour s'évanoüira au moment que ces avantages disparoîtront.

¶ Envoyer certaines femmes avec la Matrone d'Epheſe, c'est leur faire trop d'honneur; beaucoup se déclarent sans qu'on les previene, beaucoup cedent sans se défendre.

La

La fierté, l'indiference, c'eſt ce que je redoute le moins dans une femme, j'apprehende plus la violence de ſon amour que tout le reſte.

Dans peu de femmes la fierté eſt ſincere, dans preſque toutes c'eſt une vertu de bienſéance; il a falu avant que de l'aquerir combatre violemment une humeur trop facile.

Une fierté qui n'eſt que pour la bonne grace, menace ruïne à tout moment.

Les belles ont une modeſtie ſcrupuleuſe, une pudeur revéche; mais il ne faut point ſe deſeſperer, elles s'aguerriront peu à peu, leur timide vertu n'atend pour ſe rendre que la gloire de pluſieurs démarches.

La fierté ſied-elle bien aux Dames? Sans doute, pourvû qu'elle ne ſe démente point.

La fierté ne rend pas une femme mépriſable, d'abord qu'elle l'a fait ſervir de ſauve-garde à ſa pudeur.

¶ Pour connoiſtre l'or, on doit le mettre à l'épreuve. Je ne conſeille pas de trop éprouver une femme, à moins que vous ne vouliez avoir des preuves de ſa foibleſſe. En cela ne les mépriſons pas, nous n'avons pas plus de force qu'elles.

¶ Une tendre union ſe forme entre deux perſonnes, leur amour eſt ardent, peu à peu la froideur ſuccede à ces premiers feux. Accuſera-t-on le galant? Blâmera-t-on la maiſtreſſe? Si cette belle n'avoit ou trop ou trop peu fait pour cet amant, que ſes bontez ont détaché, ou que ſes froideurs ont déconcerté, ſa paſſion ſeroit toû-

toûjours égale; prononcez donc sur la raison que je vous expose.

¶ Le caractere de prude est parmi les femmes ce qu'est chez nous le caractere des hypocrites.

Amarante n'aime point qu'en pleine compagnie on se donne des libertez, elle prend son fier & se gendarme austerement, parce que, dit-elle, il y a temps pour tout.

La prude vise au fin, elle n'est qu'un peu plus de temps à se rendre, & le fait avec plus de seureté qu'une autre qui se jette à la tête.

Je me défie d'*Olimpe* avec son air de Vestale. Ces pudeurs inaccessibles aux plus honnêtes gens me sont suspectes, depuis que je sçai l'histoire d'*Antiope* qui refusa à Jupiter dans sa grandeur, ce qu'il obtint déguisé en Satire: nous avons trop vû des prudes disputer le terrain & le ceder enfin à un amant sans merite.

¶ L'esprit de contradiction dont on accuse les femmes paroist sur tout dans leur maniere d'aimer, elles adorent un homme qui les traite avec indifference, elles mépriſent celui qui les adore, rarement leurs inclinations prennent un autre cours.

Il y a quatre ans que vous brûlez d'amour pour *Eumelie*, vous vous plaignez de ses froideurs, il ne vous reste qu'un moyen de les vaincre; marquez lui, croyez-moi, de l'indifference.

¶ Un homme bien fait n'est pas generalement bien receu de toutes les Dames, il

ne

ne plaiſt qu'à celles qui ſont mieux faites que lui. Aux autres dont il éfaceroit les charmes ſa preſence eſt inſupportable.

¶ Eſt-ce le merite qui produit un Cavalier auprés des femmes? oüi, mais il y a merite & merite.

Trapile n'a ni argent ni ſçavoir vivre, il eſt brutal & groſſier. Les belles quoi qu'il en ſoit le courent à l'envi; le goût n'eſt pas matiere à conteſtation.

Criſante eſt aimable, chante agréablement, paye d'eſprit, au reſte fort délicat, on le deſtine pour la converſation.

¶ Siéd-il à une Bourgeoiſe de faire le bel eſprit, de rafiner ſur la langue, ou de ne parler que de Romans? Dans une femme de qualité on le pardonne, dans une bourgeoiſe tout au contraire.

La modeſtie, la ſimplicité ſont les vertus qui honorent les femmes ordinaires, elles honoreroient également les femmes du haut rang, par malheur la coquetterie leur preſcrit d'autres manieres de ſe diſtinguer.

¶ L'imagination des femmes paſſe pour tres délicate, tout chez-elles répond à cette délicateſſe, elles en ont dans leurs manieres: les nôtres ne ſont point comparables aux leurs dans leur parler, il ne faut que l'exemple des gens de la Cour pour connoiſtre l'intereſt qu'on a de les frequenter; dans leurs ſentimens, elles aſſaiſonnent on ne peut guerre mieux une

ven-

miſtere de ſon âge? je ne puis autrement nommer une choſe qu'elle cache obſcurément.

L'amour cauſe d'étranges metamorphoſes. La fiére s'humaniſe, la dévote écarte ſes ſcrupules, la prude ne ſauve que les apparences, la farouche ne l'eſt point dans le particulier, l'indifferente ne l'eſt qu'un temps, il n'y a que la femme lubrique qui ne ſçauroit changer.

¶ *Juſtine* qui a ſes raiſons ne ſe ſoucie pas qu'on l'aime, pourvu qu'avec elle on faſſe tout ce qui eſt du devoir d'un homme veritablement amoureux, je ſerois faché qu'on entendît autre choſe que les civilitez, les démarches reſpectueuſes, les avances ordinaires,

¶ Depuis ſix ans *Doraute* fait la cour à *Beliſe*, ſon amour eſt enfin recompenſé, vous croiez qu'elle lui a donné les dernieres-faveurs; c'eſt ce qui vous trompe, elles les lui a cherement venduës.

Une femme du monde entretient ſon galant de bon air, elle lui donne beaucoup d'argent, qu'en penſez-vous? Ce n'eſt que pour ſe faire enſuite acheter plus honorablement ſes faveurs.

¶ *Sabine* a refuſé d'être la Reine du Bal, elle aime mieux la liberté du commun des maſques que la contrainte de cet honneur; elle auroit receu à la verité mille douceurs, autant de declarations; c'eſt juſtement ce qui lui déplaît, elle hait à la mort les grands parleurs. Les femmes n'aiment pas ceux qui ont ce défaut.

¶ La

¶ La devotion eſt une bonne choſe, une dévote n'eſt pas eſtimée-telle il s'en faut tout.

Une devote eſt chez elle tres incommode, elle porte même ſon incommodité juſqu'à l'Egliſe, mais c'eſt le lieu: Dieu n'accorde ſa grace qu'à ceux qui la lui demandent avec une ſorte d'importunité.

¶ Une maiſtreſſe paſſionnée eſt plus genereuſe que l'amant le plus liberal: elle donne ſes faveurs pour rien, le galant ſe ſeroit ruiné à les meriter. Que d'argent épargné d'un côté? Quel déſintereſſement de l'autre?

Une honnête homme ne ſe prevaudra jamais des faveurs d'une Dame, l'amour chez lui fera place à l'eſtime, le mépris n'aura aucune part à ſon refroidiſſement.

¶ La liberté eſt un bien dont nous ſerions fâchez d'être privez; les hommes ſont ennemis de la contrainte, particulierement les femmes, elles ſoûtiennent à merveille l'opinion du libre arbitre.

Argire n'eſt pas un jour ſans aller en partie de plaiſir, elle rentre chez elle à toute heure de nuit, ſon mari n'en dit mot, je l'aprouve; long-temps il s'en eſt plaint, & toûjours inutilement, à la fin il s'eſt fait un calus, auſſi en vit-il plus content.

¶ Quand je vois une femme d'eſprit, elle me donne de l'attention, je l'aimerois pour maiſtreſſe; pour femme ſur mon honneur je n'en voudrois pas, ma maiſon deviendroit la retraite de la pedanterie.

Melinde eſt des perſonnes qui compoſent le beau monde, ſon eſprit ne s'épuiſe jamais, elle a une humeur ſans façon : un entretien fort divertiſſant, parle de tout & parle naturellement bien ; il eſt permis de dire ſon goût, Melinde me conviendroit.

Frontine n'a que le talent des premieres viſites, encore y-a-t-elle des abſences d'eſprit qui dégenerent en extravagances. Sujete à eſtre abatuë par une mélancolie ſubite, on eſt eſtonné qu'elle paſſe d'une grande joye, à un ſombre chagrin, ayant ſur tout martel en tête, dés que l'œconomie de ſa coëffure ſe gâte. Frontine n'eſt pas la ſeule de cette humeur.

¶ La propreté dans une Dame me ravit, mais je n'aime point ces propretez de ceremonie qui donnent de l'inquiétude.

S'habiller aujourdhuy de la belle maniere, être huit jours enſuite dans un negligé privé de bonne grace, c'eſt une mauvaiſe habitude. La propreté doit être une vertu de tous les jours.

Une maniere de s'habiller propre & bien entenduë fait honneur à toutes ſortes de perſonnes, elle donne aux belles de l'avantage, dans les laides elle repare la trop grande difformité.

Bien des maris ſont la dépenſe des habillemens de leurs épouſes ſans joüir de leur propreté. La coquette ſuit en s'habillant le goût de ſes galans, & ne s'habille que pour eux, l'époux voit ſa femme dans un affreux negligé.

¶ Peu de choſe nous attache, peu de choſe nous détache. Un chien, un oiſeau, un perroquet, voilà ce qui borne l'affection de la plupart des femmes.

Les femmes n'ont que des paſſions extrémes. L'amour chez elles eſt une fureur, l'indifference paſſe en haine, la jalouſie dégenere en rage.

¶ La curioſité eſt le foible du ſexe, je ne trouve pas qu'elle ſoit moins le nôtre. Les femmes veulent tout ſçavoir pour le redire, nous voulons tout apprendre pour le répeter ; nous ſommes tant à tant, ne nous reprochons rien.

¶ Les hommes ſe dégoûtent d'une femme qu'ils connoiſſent trop, les femmes ſe préviennent de froideurs contre un homme qu'elles ne connoiſſent pas aſſez.

¶ Ne vous étonnez pas que la laide ſoit plus jalouſe qu'une belle. Autant que voſtre nonchalance trouble l'une, autant vôtre amour incommode celle-ci. La belle n'a pas peur que vous lui échapiez, la laide apprehende qu'on ne la neglige. Si vous vous détachez de celle-là vous reviendrez bien tôt au parti de vôtre tendreſſe, ſi une fois vous vous dégoûtez de l'autre, il n'y a plus de retour. De ces trois raiſons choiſiſſez la meilleure.

Un jour on me demanda pourquoi il n'y avoit pas comme autrefois des eauës de jalouſie. Je ne ſçai ſi je fis bien de répondre,

dre, que l'infidelité des femmes les avoit épuisées, & qu'il n'étoit plus necessaire de ces témoignages pour être convaincu de leurs perfidies.

¶ La sage conduite de plusieurs femmes fait leur apologie; elles n'ont aucune part à ce que j'ai dit contre celles qui ne leur ressemblent pas.

L'ESPRIT ET LA SCIENCE.

ON prétend que Cratés mit ſon argent entre les mains d'un Banquier, le priant de rendre à ſes enfans, s'ils n'avoient point d'eſprit, ou de le diſtribuer au peuple s'il devenoient Philolophes. L'eſprit tient lieu de toutes choſes. Quiconque en a, néglige la fortune, & ſe ſoucie peu de faire ſa cour aux grands.

Je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des gens fort riches, ſans cette abondance de biens, la plûpart mourroient de faim faute de talent.

Les gens d'eſprit ſont ſeurs de ne jamais manquer. Leur induſtrie remplace le defaut de bien.

Un ſtupide quand il devient malheureux, l'eſt doublement; il a ſon malheur, & n'a point de reſſource.

Le bien acoquine furieuſement. Combien de débauchez qui ne le ſeroient pas s'ils n'avoient que mille livres de rente? Combien de faineans auroient pu cultiver leur eſprit que le plaiſir a amolis?

Tu ſerois honnête-homme, me dit un jour mon pere, dans l'emportement, ſi je ne te laiſſois rien.

¶ Quand même l'eſprit pourroit s'acheter, le débit n'en ſeroit pas grand: Qui eſt-ce qui ne s'en croit pas ſuffiſamment?

¶ Les

¶ Les gens qui ont le plus d'esprit sont sujets à faire les plus lourdes fautes. *Cimon* pour son repos prit le parti du celibat, il y vécut longtemps d'une maniere fort agréable & paisible. Devenu septuagenaire il épouse une fille qui n'a que dix-huit ans. Sa science, son mérite, son experience du monde ne sembloient pas le conduire à ce terme.

¶ Il est fort ordinaire d'avoir beaucoup d'esprit sans une grande érudition. Jamais il n'arrive d'avoir beaucoup d'érudition sans un grand esprit.

¶ Dans le siécle où nous vivons on ne se croit pas obligé d'estimer un homme par l'étenduë de son esprit. Personne ne se veut donner la peine d'approfondir son sçavoir; s'il n'a le talent d'en imposer, il demeure inconnu.

Un esprit ne vaut que ce qu'il paroît. Faites un compliment à propos, aïez à commandement quelques bons mots, donnez place dans une conversation à de jolis recits, rempliſſez des bouts rimez, hazardez un madrigal, un couplet de chanson, vous serez plus admiré que le Geométre, le Philosophe, le Theologien; c'est le goût du monde.

On ne parleroit pas avec tant de froideur du merite de *Dorimon* s'il ne faloit déviner qu'il a de l'esprit.

¶ Un esprit solide ne passe pas aisement d'une extremité à l'autre: s'il change de sentiment, c'est la seule raison qui l'y détermine.

¶ Un homme d'esprit se trouve embaraſſé

avec

avec celui qui en manque. S'il parle ingenieusement on ne l'entendra pas, s'il veut se mettre à la portée de cet ignorant, je doute qu'il puisse se rabaisser jusqu'à lui.

¶ Les hommes s'attachent à apprendre mille choses qu'il faudroit éternellement ignorer, & les plus sçavans en ignorent beaucoup qui ne sont pas inconnuës aux moins instruits.

On vante la memoire prodigieuse d'un François qui sçait jusqu'à vingt langues. M'assureroit-on qu'il entende seulement la sienne ?

Dés que je sçaurai parfaitement ma langue, si j'ay du temps de reste je le donnerai à l'étude de quelqu'autre. Je ne risque rien de parler de la sorte, la vie d'un mortel peut-elle suffire à apprendre une chose comme il faut ?

Teocrine receu Bachelier depuis quatre jours se propose d'étudier le grec & l'Hebreu, afin de mieux entendre le texte original de l'Ecriture. Espere-t-il se rendre plus habile que les Docteurs qui l'ont precedé ? Qu'il profite de leurs lumieres, il éclaircira en quelques années ce que seize cens ans de recherche ont à peine débroüillé.

¶ Si l'usage étoit de parler en France Grec, Latin, Allemand, Espagnol, j'aurois l'ambition d'étudier promptement ces langues. Par tout on entend le François, on le parle, on écrit en cette langue, que servent donc les autres ?

Vous aurez un Panegyrique à faire, vous serez nommé pour prononcer une Oraison funebre dans une assemblée de gens éloquents où on ne s'explique qu'en latin. Comment vous tirerez-vous

rez-vous de cet embarras, ſi vous ne le ſçavez en Perfection? Belle objection que vous nous faites, pourroit repondre *Arſene* ! Les maîtres és Arts, les Recteurs ne viennent-ils pas alors à nôtre ſecours?

¶ L'ignorance de pluſieurs qui avec l'unique talent d'une heureuſe memoire veulent parler en public, augmente fort à propos le recours de quelques ſçavans pauvres.

Je ne voudrois pas être chargé de prononer en toute ma vie autant de Sermons qu'il s'en debite en un Carême à Paris par de jeunes Orateurs, qui ne ſçavent que ſe faire honneur du travail d'autrui.

Si les copiſtes étoient bannis d'un Etat, le Clergé les reclameroit bientôt. C'eſt aſſez aux Abbez de qualité d'apprendre un diſcours de trois quarts d'heure, ſans qu'ils ſoient obligez de le faire eux-mêmes.

¶ La ſcience a ſes bornes; l'ignorance n'eſt pas generale. Les Sçavans peuvent auſſi penſer juſte.

¶ Sçavoir tant de choſes, c'eſt comme ſi l'on ne ſçavoit rien. Les idées ſont tellement confuſes, qu'à moins que d'avoir l'art de les démêler, le grand ſçavoir nuit plus qu'il ne fait honneur.

¶ *Mondor* avoit cinquante mille écus de rente, il s'eſt ruiné & a ruiné ſes amis. On ne l'accuſe ni de galanterie ni de débanche. A quel jeu a-t-il perdu ce gros patrimoine? Il a voulu faire le Chymiſte, & s'eſt reduit à la mendicité.

¶ Les Sçavans cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs, qu'à satisfaire l'amour propre. Le Philosophe s'applique à developer les secrets de la nature, au lieu d'étudier les mouvemens de son cœur. Le Juriste consacre une infinité de veilles à aprendre les régles de la justice, rarement à l'exercer. Le Theologien ne songe pas tant à profiter de la grace qu'à en connoître les differens effets; est-ce là l'usage que nous devrions faire de la science?

¶ Les Philosophes anciens parloient plus de la nature des Dieux que de la nature des choses. Les modernes laissent aux Theologiens le soin de parler de Dieu, & s'appliquent uniquement à la découverte des principes naturels; en font-ils mieux?

Un homme qui se défie de ses lumieres est plus proche de la verité qu'un sçavant superbe qui croit sa raison infaillible. Celui-là craint de se tromper & il arrivera qu'il ne se trompe pas; celui-cy s'est déja trompé, en ne convenant point de l'incertitude de ses connoissances.

¶ Il n'appartient qu'aux sçavans de ne se point lasser d'apprendre; plus ils sçavent, plus ils ont l'ambition de ne rien ignorer. Ceux qui ne connoissent pas le prix de la science, fuyent le travail. L'habile Mathematicien est toûjours dans les figures, l'ignorant erre d'objet en objet, & se contente d'éfleurer les choses difficiles.

Le bon Musicien compose sans relâche, le mauvais se borne à certaines cadences que l'habitude lui rend aisées.

¶ Le

¶ Le ſubtil Philoſophe creuſe les difficultez, le demi-ſçavant les touche legerement.

¶ Les ſciences ne s'apprennent pas d'abord. Aux longues études, aux penibles veilles le ſuccés en eſt reſervé.

Tous les beaux arts ont quelque choſe de difficile qui ne ſe fait ſentir qu'aux connoiſſeurs, & qu'à ceux qui, pour ainſi parler, les voient de prés. Les perſonnes mediocrement habiles qui ne les regardent que de loin, ſe flatent d'y arriver ſans peine. Comparons les premiers à des voyageurs, qui plus ils approchent d'une montagne, plus ils la trouvent eſcarpée; le ſecond à ces mêmes voyageurs, qui plus ils en étoient éloignez, moins ils la croyoient rude.

Il y a, dites-vous, trente ans que *Philante* s'applique à la lecture des anciens Philoſophes; ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'il combat le Pirrhoniſme. D'où vient? vous demanderai-je, pluſieurs ne l'ont-ils pas conteſté? C'eſt qu'ils n'avoient pas les lumieres de *Philante*. Plus on fouille, plus on découvre du difficile dans ce qui s'oppoſe au ſentiment que l'on protege : ſi *Philante* n'avoit étudié que vingt ans, il ſeroit encore Pyrrhonien.

¶ Socrate prié de dire s'il penſoit qu'un certain Prince fût heureux environné de grandeur & de gloire; avant que de répondre il demanda *quelle étoit la ſcience & la vertu de ce Prince.*

Mille fois on nous l'a dit, Le bonheur n'eſt point attaché aux grandes conditions. Quelle

eſtime puis-je faire d'un Prince, qui n'a ni ſcience ni vertu? Lui-méme peut-il ſe croire heureux s'il eſt dans l'ignorance des belles choſes, & hors de la pratique des bonnes.

La ſcience qui a fait le bonheur des Philoſophes, eſt par cet endroit plus neceſſaire aux Grands qu'on ne penſe ; elle eſt glorieuſe aux Princes heureux, elle eſt capable d'adoucir le chagrin des plus infortunez. La ſcience donne des loix de moderation dans les hautes fortunes, & des bornes au deſeſpoir dans les durables adverſitez.

Un Grand qui ſçait, trouve plus de plaiſir à lire les livres de Seneque, qu'à ſe repaître les yeux & les oreilles par les charmes d'une ſimphonie raviſſante d'un ſpectacle delicieux.

Ariſtarque rebelle aux volontez de ſon pere qui en vouloit faire un bon Financier, ſuit l'inclination qu'il a pour les lettres. Mauvais parti, s'écrie toute ſa famille! On pâlit ſur les livres, on ſe rend malade à force d'écrire, l'on meurt dans la fleur de ſa jeuneſſe: tant mieux pour moi, répondrois-je ſi j'étois *Ariſtarque:* Du moins aurai-je vécu.

LES AUTEURS.

ON eſt revenu de la fauſſe ſubtilité d'un Auteur, qui ſe fait imprimer, à ce qu'il dit, par obéiſſance. Un ami ne va point ſans nôtre conſentement faire les frais d'une impreſſion, ni nous expoſer malgré nous à la cenſure.

Belus nous oblige de lui ſçavoir bon gré des motifs indiſpenſables qu'il a de produire ſes Satyres. Il y a de la tirannie à faire dépendre l'équité de ſes lecteurs d'une approbation qu'il n'a pas meritée.

¶ *Menalque* prevenu de lui-méme ſe propoſe d'enrichir les bibliotéques d'un volume de ſa façon, il écrit ſans conſulter perſonne de ſes amis. Seul & favorable juge de ſes ouvrages, il les porte enfin chez un Libraire connu. Le titre en eſt ébloüiſſant, quelquels endroits en ſont bons: on lui fait enfin des offres de ſon manuſcrit, il les accepte; & content plus qu'on ne peut dire il medite déja le projet d'un ſecond & d'un troiſiéme livre. Le premier eſt entre les mains de l'Examinateur prépoſé qui, accoûtumé d'approuver les choſes mauvaiſes, pourvû qu'elles n'intereſſent pas autrement le public, délivre ſon certificat. Le Libraire, mais c'eſt trop tard, commence à reflechir ſur les conditions de ſon traité. Prevoïant que de deux mil exemplaires qu'il s'eſt engagé de tirer, il n'en ſera peut-étre pas debité

cinquante, il renonce à l'impreſſion du Livre; aime mieux perdre & ſon privilege & ſon argent, que de riſquer de plus gros frais. *Menalque* n'eſt-il pas obligé à reſtitution? il ne faut pas être trop fin caſuiſte pour le decider.

¶ Chaque Auteur a ſes partiſans, & ſes ennemis, du credit des uns ou de l'envie des autres dépend la deſtinée d'un Livre. Les productions nouvelles bonnes ou mauvaiſes ne ſont ni univerſellement condamnées ni generalement aplaudies: j'en viens de dire la cauſe.

¶ Le ſort d'un Auteur qui commence mal eſt de mal finir. Tel a fait une méchante preface qui a mis à ſon ouvrage une concluſion déteſtable.

Capis a fait un Livre d'une groſſeur, je voudrois dire d'une bonté raiſonnable, la preface en eſt admirée, je ſuis fâché qu'elle ne ſoit pas de lui.

Si quelques écrivains de nôtre temps étoient devenus Papes, on n'auroit pas tant diſputé ſur l'infaillibilité.

On me demandoit dernierement ce que je trouvois de bon dans les écrits de *Soſtris*, je répondis qu'il avoit eu envie de bien faire.

¶ Tantôt une preface eſt trop courte, & par là inutile; tantôt trop longue, & elle ennüie. Une épître dédicatoire ne fait qu'exciter l'envie des faiſeurs de panegiriques. Une table embroüille plus qu'elle n'éclaircit. En ſuprimant ces trois choſes on s'épargne du travail, & un Livre n'en eſt pas moins eſtimé.

La

La preface eſt vôtre écüeil, diſois-je librement à un de mes amis homme de Lettres. Faites un Livre où il n'y ait ni table ni preface, ni épître dédicatoire, vous ſerez ſeur de plaire à mille gens qui ſe plaignent que ces trois articles font la moitié d'un ouvrage; il profita de mon conſeil, & ſe ſouvint que l'exemple de L... pouvoit l'autoriſer.

¶ Le titre d'un Livre doit beaucoup promettre, l'ouvrage doit encore plus donner.

Que je me ſuis de fois en ma vie repenti d'avoir acheté un Livre ſur la bonne foi d'un titre magnifique! Dieu veüille que le mien n'ait pas cauſé de tels repentirs.

¶ Eſt-il bien fait de mettre ſon nom à un Ouvrage? Oüi, ſi l'on a quelque aveu parmi les gens d'eſprit; juſques là, non. *Xantipe* a pourtant mis le ſien en gros caracteres à la tête de ſes œuvres. L'a-t-elle fait à ſon premier ouvrage? La modeſtie comme toute autre choſe a ſes bornes; ſi vous trouvez qu'elle ſoit blâmable, profitez de ſa faute.

¶ Une cinquiéme édition m'eſt garant du ſuccés d'un Livre; la huitiéme me cautionne qu'il ne s'en eſt point fait de meilleur.

¶ Il y a des Auteurs chez qui les bonnes & les mauvaiſes choſes ſont tellement mélées qu'on ſe brouille & qu'on ſe reconcilie à tout moment avec eux; c'eſt une neceſſité.

Les Ouvrages de quelques-uns de nos écrivains portent le caractere de legereté attaché a leur nation, tantôt ils ſoutiennent une opinion,

peu aprés ils la combattent, leur jugement ne se fixe point.

¶ Bien écrire & bien parler sont deux talens trop diferens pour se trouver dans une méme personne. On expose en conversation tout ce qui se presente à l'esprit sans faire choix de ses pensées; l'homme de cabinet se rend plus exact, il se défie de la fertilité de son imagination, & croit qu'une pensée pour valoir quelque chose, doit aussi lui coûter quelque chose.

Un ouvrage chrétien doit se sentir de la pureté du christianisme, elle ne doit pas même être bannie d'un ouvrage prophane. Qu'on voïe dans le premier que l'Auteur n'a voulu parler que de Dieu & de ses misteres; qu'on reconnoisse dans le second qu'il sçait faire un saint usage de tout, & qu'il n'a travaillé que par de bons motifs.

Nous avons des Livres de morale si beaux, si noblement écrits, qu'ils ne laissent à desirer que le prompt changement de ceux qui les lisent.

Malipe en écrivant sur une matiere de Religion a laissé tout à dire à dire à ceux qui traiteront le même sujet: pourquoi sort-il de son talent, il pouvoit nous donner un fort bon traité de Phisique: la Theologie n'est pas son bel endroit.

J'estime les romans bien écrits, j'en ai lû quelques-uns avec plaisir, cela ne dit pas que je vouluſſe les avoir faits.

Un faiseur de romans, un Poëte critique, l'Auteur d'un Livre dangereux se font promptement

ment afficher aux endroits les plus remarquables de la ville. Il n'y a pas juſqu'aux portiques des Temples qui ne ſoient décorez de leurs ſuperbes placars. On revere leur genie, on avoüe leurs ouvrages. Il arrive à N... d'écrire une fois en ſa vie, ce n'eſt ni une hiſtoire galante, ni une mordante ſatyre, perſonne n'achete ſon Livre, perſonne ne ſe veut donner la peine de le lire; c'eſt que ſon ouvrage eſt chrétien.

¶ On auroit tort de reprocher à quelques modernes qu'il n'y a rien de nouveau dans leurs productions; pluſieurs, le nombre en eſt petit, devoient à eux mêmes ce qu'ils ont écrit.

Le public n'admire point un Auteur qui ne lui aprend rien de nouveau, c'eſt vôtre faute. Quittez le deſſein de faire un Livre. ſi vous ne ſçavez pas donner à vos penſées la grace de la nouveauté.

¶ Peu ſçavent tirer avantage des lumieres des anciens, il faut étudier le goût de ſon ſiécle. Dés qu'un Auteur a en téte de copier, il court riſque de s'égarer, & ſort infailliblement de la voïe qui conduit à l'aprobation.

Ce qu'on appelle imitation en fait d'ouvrages d'eſprit, n'eſt ordinairement qu'un vol bien déguiſé, un honnête larcin.

¶ C'eſt un éfort glorieux que de ſe propoſer les grans hommes pour modele. Quand même on ne les attraperoit pas, ou qu'on ne les ſuivroit que de loin, il ſufit de marcher dans leur carriere pour n'avoir pas en vain travaillé.

Ceux qui deſormais feront des tragedies ne s'eſti-

s'eſtimeroient-ils pas heureux d'être apellez de petits *Corneilles*, les *Demarêts*, les *Colaſſes*, de petits *Lullis* les B. les R. de petits *Deſpeaux*.

La Bruyere ne ſe croyoit pas deshonoré qu'on l'appellât le petit *Theophraſte* : je me rejouirois fort d'être nommé le petit *La Bruyere*.

¶ Faire reproche aux modernes de ce qu'ils ne ſont ni ſi fins ni ſi élevez que les anciens, c'eſt avoir un amour dereglé pour l'antiquité : à parler ſans paſſion on trouvera que les modernes les ſuivent de bien prés.

Nous devons avoir de la veneration pour ceux qui ont fait de ſi belles découvertes dans les ſciences; mais elle ne doit pas nous aveugler ſur le merite de ceux qui ont profité de leurs leçons, qui même ont encheri ſur leurs connoiſſances. Cela ſe peut dire à la loüange d'un ſiécle où il a paru tant de beaux eſprits qu'on pourroit douter ſi dans celui d'*Auguſte* il y en avoit davantage : les gens idolâtres de l'antiquité me blâmeront de parler ainſi. Aprés *Ciceron*, *Virgile*, *Horace*, ils n'eſtiment perſonne, ils ne les eſtimeroient pas même s'ils avoient eu le malheur de renaître dans ces derniers temps, parce qu'ils ont reſolu de contrequarrer le goût des modernes.

¶ En materie d'éloquence il y a des choſes qui veulent être traitées avec grandeur, d'autres où la ſimplicité du ſtile produit une majeſtueuſe bienſeance. N'ayez point l'ambition de vous élever au deſſus de vôtre ſujet.

Cet amas de figures, cette confuſion d'ornemens

mens repandus dans les ouvrages nouveaux font voir que l'éloquence prophane eſt adonnée au luxe, qu'elle aime le faſte : l'éloquence chrêtienne eſt plus modérée, plus ſimple, plus naturelle.

¶ Trop d'eſprit dans un Ouvrage eſt une eſpece de défaut : je ne trouve que celui là dans S. Evremont. N'afectez plus *Mucie* de briller par tout ; l'attention du Lecteur eſt fatiguée par le nombre des penſées, il eſt à propos de lui laiſſer prendre haleine.

Que ſert d'être ſi guindé dans ſes expreſſions, ſi compaſſé dans ſes phraſes ? Un Autheur doit ſe mettre à la portée de tout le monde.

J'enrage, pardonnez cette expreſſion à mon dépit, quand en liſant un nouveau Livre, il faut qu'à tout moment je conſulte FURETIERE OU RICHELET. Les Auteurs d'aujourd'hui prenent à tâche de ſe ſervir de termes tares, extraordinaires, inconnus. Encore ſi on étoit aſſuré d'en trouver l'explication ; mais ils partent la pluſpart de leur genie ; que ne metent-ils un commentaire à la marge pour ſoulager l'eſprit vainement geſné des *Le*cteurs.

Ceux qui ont écrit au commencement de ce ſiécle ne s'entendent preſque plus, leurs termes ont vieilli. Ceux qui écrivent à preſent ne s'entendent guere mieux, leurs mots ne ſont pas aſſez établis.

¶ *Les Arpins*, les *Floris* crient au meurtre, ils ſe plaignent qu'on les pille, qu'on les vole, comme s'ils étoient gens volables : je ne me flate

pas

pas d'être à couvert de leurs plaintes: Pour peu qu'ils s'opiniâtrent contre moy, je les prierai de me dire leurs qualitez, afin de les mettre à la place que j'avois destiné pour mon nom, puis-je leur faire une meilleure condition?

¶ On auroit mauvaise grace de rejetter comme indigne d'écrire un homme d'armée ou un homme du monde. Nos plus beaux Livres sur la morale nous les tenons des premiers Ministres des plus illustres Princes. C'est de quoi faire rougir une infinité de personnes, dont l'étude se borne à se rendre impenetrables. Ce n'est point un mistere de la foi qu'ils travaillent à nous développer, leur art consiste à l'envelopper dans des dificultez toûjours nouvelles dont la Scolastique s'honore, & qui au lieu d'édifier le disciple le rendent curieux, avide, incredule.

Les gens du monde ne sont pas tous ignorans, il y a quelquefois sous le manteau d'écarlate plus de science, que sous la longueur afreuse d'une robe de Docteur bien vanté.

¶ Le Ciel nous donne à tous au premier moment de nôtre naissance une certaine étenduë de jugement, qui perfectionnée par l'éducation & par le commerce du monde nous rend capables de juger des plus belles choses. Les gens qui ne sont aidez que de ces lumieres ne sçavent pas à la verité tout à fait pourquoi ils aplaudissent à un endroit plûtôt qu'à un autre. Leur ame est surprise, leurs oreilles se trouvent charmées, & insensiblement ils se portent à Dieu: cela est beau, cela plaît.

Les

Les femmes n'ont que ce bon goût naturel: la plûpart des gens de qualité qui de bonne heure ont ſuivi la guerre ou la Cour n'ont que cette delicateſſe de genie qu'on acquiert dans les aſſemblées polies; & neanmoins ils ſe trompent ſi peu dans leur maniere de juger qu'on s'en raporte volontiers à ce qu'ils penſent.

La défenſe que fit un critique moderne aux cavaliers de juger des pieces de Theatre me revolta beaucoup. Le bon ſens à mon avis ne devient point étranger à qui embraſſe la profeſſion des armes: qu'on leur defende j'y conſens, de decider d'une loi de Juſtinien, d'un point de religion, quoy qu'il le ſalût permettre à quelques uns, ces ſciences abſtraites, ſublimes, élevées paſſent les eſprits qui ne ſont pas fortifiez par une étude profonde: n'eſt-il queſtion que de parler ſur une Comedie, ſur une Tragedie, ſur le geſte d'un Acteur ou ſur l'organe d'un Muſicien, de bonne foi cette defenſe eſt trop rigoureuſe.

Il ne ſeroit donc permis qu'aux Poëtes & aux Muſiciens d'aſſiſter aux ſpectacles: ceux là examineroient la cadence des vers, & admireroient les endroits touchans; ceux ci battroient la meſure & décideroient de la ſimphonie; les autres en ſeroient exclus. Heureuſement le critique n'avoit pas droit de juger en dernier reſſort, car moi qui aime paſſionnément la muſique, & qui graces au ciel ne ſuis ni Poëte ni Muſicien, j'aurois eu le chagrin de me voir banni d'un lieu, où je ne goute pas de petits plaiſirs, pourveu qu'on

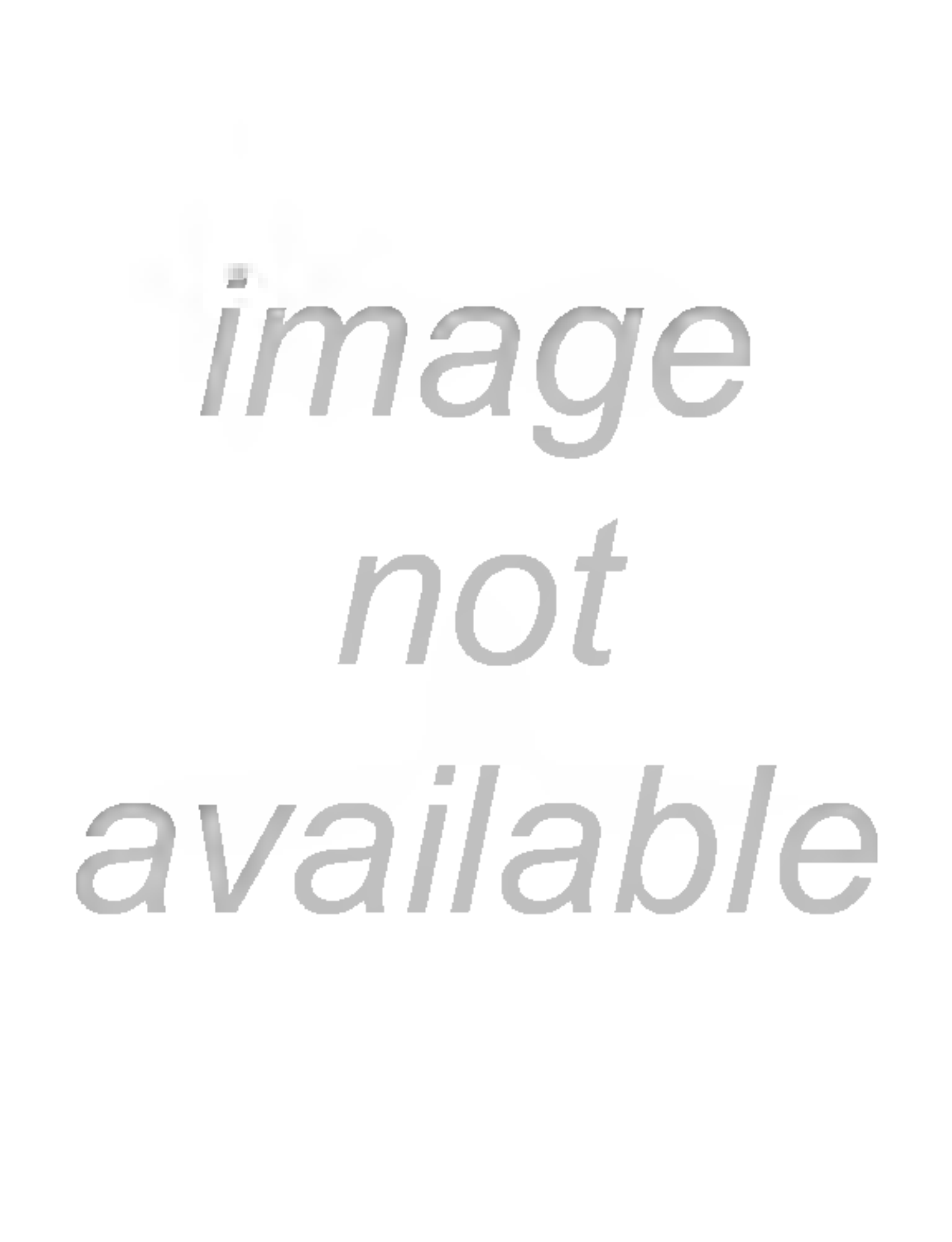
image
not
available

¶ Naturellement on n'a pas de curioſité pour les ouvrages d'un Auteur qui vit encore, ſeroit-ce parce qu'alors on les croit imparfaits, l'Auteur y pouvant toûjours ajoûter?

¶ Bien des gens ne goutent pas PASCAL autant qu'il doit eſtre gouté, j'en devine la cauſe: pour le lire avec plaiſir il faut avoir autant d'eſprit qu'il y en a dans ſes penſées, ou du moins eſtre capable de réfléchir ſolidement.

¶ Un Ouvrage qu'aura fait un bel eſprit pourra devenir l'écuëil de ſa reputation.

Ceux là agiſſent avec adreſſe qui ſe conſervent le nom de ſçavans en ne faiſant rien de ce que font les autres pour l'aquerir: tant qu'un homme qu'on croit d'ailleurs en état de ſe diſtinguer par l'effor d'un Livre difere d'écrire, on a de luy une haute eſtime; l'a-t-il fait, ſa reputation échoüe: on attendoit de luy plus qu'il n'a montré.

Je trouve admirable la politique de *Baſile* qui laiſſe le Public dans l'atente de quelque choſe de grand, & qui aprés avoir long temps promis refuſe de donner: il n'y a qu'en cela que je permets à un homme de manquer à ſa parole, je l'excuſerois même d'être parjure. Continuez, *Baſile*, de prononcer vous parlez bien, évitez de vous faire imprimer, vous n'en ſerez que plus eſtimé.

On ne pardonne rien à un Auteur de reputation: plus il a reuſſi, plus on ſe fait le goût dificile à ſes ouvrages, on lui ôte juſqu'à la liberté d'écrire comme auparavant, & on exige de lui un rafinement perpetuel.

¶ Si

¶ Si nous croyons que par un premier ou un ſeul Ouvrage on puiſſe ſe faire le nom de bel eſprit, deſabuſons nous. Nous ſerions trop heureux qu'un ſecond & un troiſiéme ne fuſſent pas inutilement hazardez. Combien ont été ſiflez à leur coup d'eſſai, qui ſe ſont vus enſuite honorez d'une approbation publique? Ceux qui ont du talent peuvent eſperer le même ſort.

¶ J'aime un diſcours naturel, & celuy là ne me plaît pas qui afecte de me plaire.

Il eſt fort ordinaire de déplaire en voulant trop ſe rendre agreable: les faiſeurs de pointe ſont ſujets à cet accident.

Ce qui eſt écrit ſans facilité, ce qui eſt conceu avec éfort, quelque bien penſé qu'il ſoit, eſt denué d'agrément, il ne ſufit pas d'entrevoir de l'eſprit dans un ouvrage, il y faut de l'ordre.

L'eſprit & le feu naiſſent où l'art manque. Quiconque écrit ſans methode n'eſt certainement point gouté. Le défaut de propreté dans le ſtile deshonore la vivacité de l'imagination.

Rien n'eſt beau, s'il n'a la grace du naturel: mais rien n'eſt parfait ſi l'art ne déguiſe adroitement la nature. Le point eſt de ſçavoir duquel des deux peut emprunter davantage la perfection d'un Ouvrage. Dans de certaines pieces le naturel doit dominer, les autres demandent des embeliſſemens étrangers.

Quoiqu'il faille du naturel dans les ouvrages d'eſprit, la nature ne doit pas neanmoins l'emporter ſi fort audeſſus de l'art, qu'elle y paroiſſe ſans ornement.

On

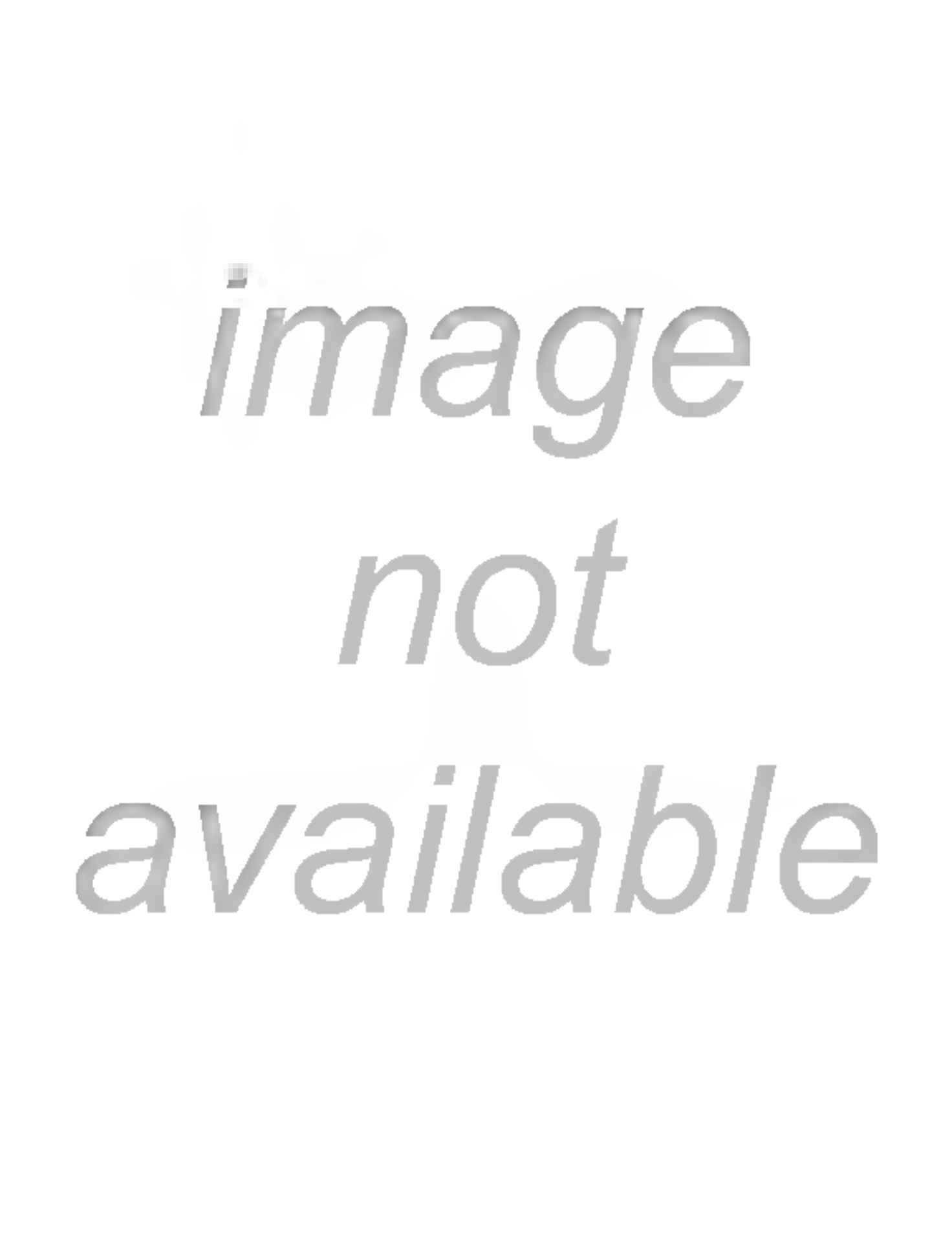
image
not
available

ſe tromper, il ſeroit dangereux de ne montrer au Public que ceux en faveur de qui il s'eſt prevenu. Nous en voyons qui diſent hardiment, Il n'y a que celui-ci qui parle bien, que cet autre qui poſſede l'art d'écrire delicatement. Ces déciſions ſont bonnes dans un manuſcrit, que peu de perſonnes liſent; dans un imprime elles ſont odieuſes.

¶ Un Auteur tarit à force d'écrire, l'eſprit ſe séche ſi on ne lui donne le temps de recouvrer ſa premiere fertilité pas des bonnes lectures. Il faut laiſſer de l'intervalle entre un premier & un ſecond livre.

Plus on a de facilité à compoſer, plus on doit ſe défier de la fecondité de ſon genie, cette heureuſe abondance doit être ſuſpecte: il eſt rare que ce qui coûte peu vaille beaucoup.

Je ne puis gagner ſur moi de n'écrire que dans un genre. Quand la Morale me plaît, je m'y aplique; quand la galanterie me deſennuïe, je m'en occupe. Tantôt je ſuis ſerieux, tantôt je ſuis critique. Je tremble en verité dans le peu d'aparence qu'il y a de remplir des gôuts ſi oppoſez.

¶ Tout eſt devenu venal juſqu'à la ſcience & aux Livres. Pourquoi penſez-vous que ce Libraire vous demande tant d'un Livre qu'il vous vend, c'eſt que lui même l'a déja païé bien cher à l'Auteur?

Les bons Auteurs ne ſe piquent pas plus de deſintereſſement que les autres. L'honneur eſt une de leurs fins, l'argent la principale. Je doute

que

que C... ait toûjours également enviſagé la reputation, lorſque ſes pieces ont commencé à lui valoir mille écus.

Un Auteur mercenaire eſt mépriſable : ſi ſon ouvrage eſt bon, cela ne m'empéchera pas de l'approuver.

Si la neceſſité m'avoit reduit à la neceſſité de travailler pour de l'argent, j'aurois aſſez aimé le métier de genéalogiſte; en eſt il de plus lucratif dans ce ſiécle où l'on donne plus que jamais dans la fauſſe nobleſſe? Un roturier qu'on a le ſecret de faire Gentilhomme, ſe fait liberal & prodigue.

¶ C'eſt une eſpece de fureur que la paſſion d'écrire. Il y en a pour qui ne le point faire ſeroit une mortification cruelle. Qui leur défendroit de compoſer ſous peine de mort ne pourroit pas s'aſſurer de leur obeiſſance, tant eſt furieuſe la manie qu'ils ont de multiplier des volumes.

Les Auteurs ont leur demon comme les avares. Ainſi doit-on nommer la rage qui les poſſede de paroître à la téte d'un méchant ouvragé.

¶ Ne donnez jamais à penſer que vous avez voulu pourſuivre le travail d'autrui. Vous riſquerez moins d'être Auteur que de commenter ou de traduire. Celui dont vous expoſez les ouvrages eſt peut être celebre dans la republique des Lettres; ſçavez vous ſi l'eſtime qu'on a pour lui ne diminuera point celle qu'on auroit eüe pour vous? Le Public ne s'atend pas à une ſimple traduction, il croit que vous voulez

encherir. S'eſtant formé de vous une grande idée ne deviendrez-vous pas le joüet de ſa critique, quand il connoîtra que vous n'êtes pas cet homme dont il s'étoit fait un beau portrait?

Le Public n'a pas tort d'en vouloir à ces ſortes de gens: car il arrive qu'on tâche d'éclipſer par ſes propres ſentimens les penſées de l'Auteur. On s'aime trop pour renoncer au plaiſir qu'il y a d'ajoûter du ſien à ce que des ſçavans ont dit. Le Traducteur eſt bien puni de ſa temerité. Ce qu'il y a d'exquis dans l'ouvrage, on le lui attribuë, le Public eſt il injuſte? Oüi, me direz vous? Mais qu'étoit il neceſſaire de le prier d'en uſer auſſi. Ce tour eſtoit bon autrefois, il eſt uſé maintenant, les Lecteurs ne ſont plus dupes.

¶ S'il y avoit une inquiſition au Parnaſſe, le Royaume des Muſes n'en ſeroit que plus floriſſant.

Je pardonne plus volontiers à un homme qui aprés avoir eſté puni, continuë le metier de filou, qu'à un Auteur qui s'obſtine à travailler. On a toûjours beſoin d'argent, voila l'excuſe du premier; il n'y a point de neceſſité de ſe traduire en ridicule, voila ce qui condamne le ſecond.

¶ Le ſage ne conſidere point le nombre des livres, il en regarde le prix; il les peſe & ne les compte pas.

L'homme ſage qui craint pour ſes écrits une mauvaiſe deſtinée, heſite à les produire; le fol & l'ignorant ſe precipitent; ils cherchent la gloire

de

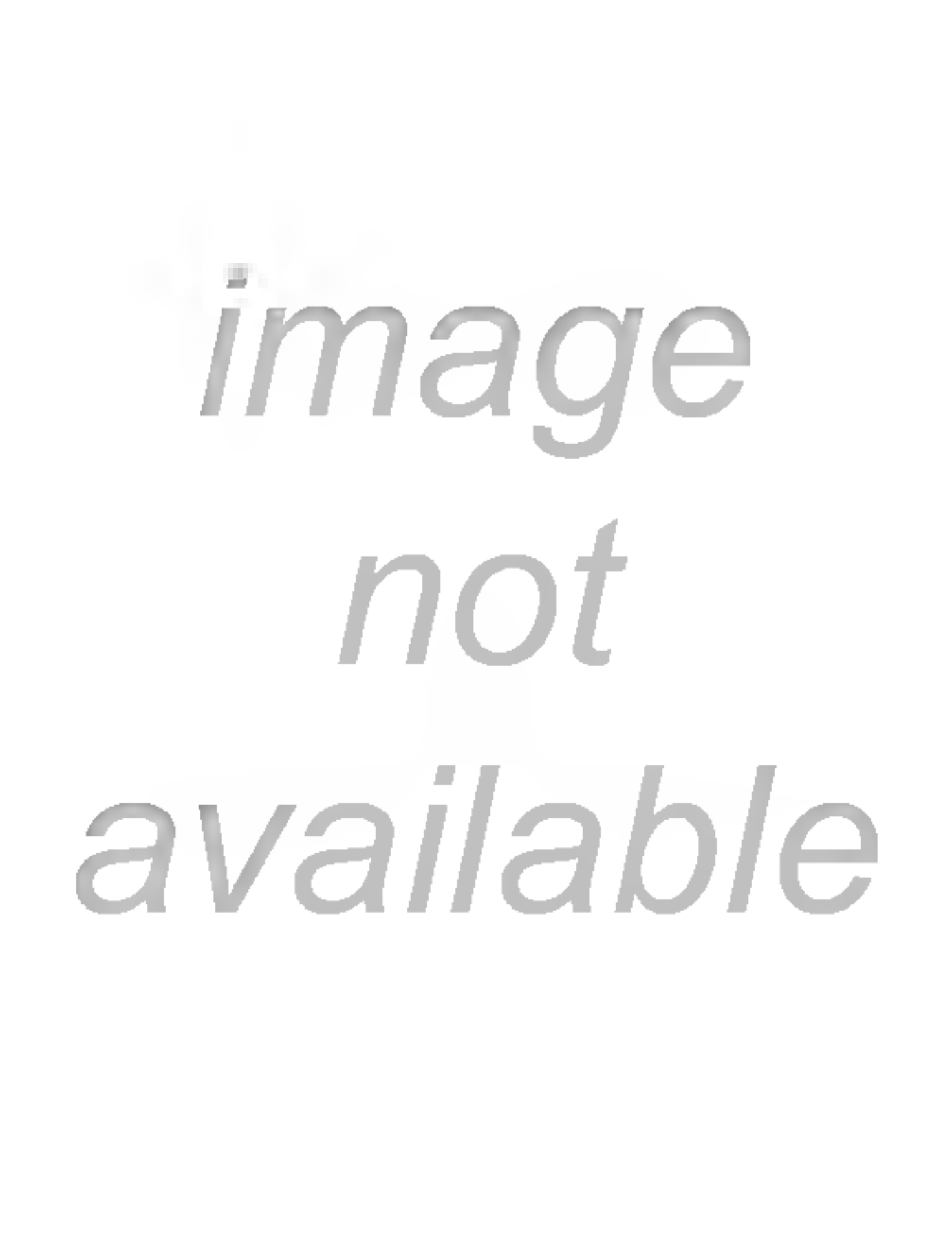
image
not
available

LA BONNE ET LA MAUVAISE Fortune.

LE pouvoir qu'on donne à la Fortune n'eſt rien, elle-même n'eſt qu'imaginaire.

Admettre un deſtin, une fortune, le hazard, le ſort, c'eſt parler le langage des païens, ce qui arrive contre l'attente des hommes, n'arrive que par une ſecrete permiſſion du Ciel. Tant d'empires détruits, tant de revers, tant de malheurs ſont regardez comme les éfets d'une fortune couroucée ; on ſe trompe la fortune cette divinité chimerique n'y a aucune part. Nous devons reconnoître que Dieu permet toutes ces viciſſitudes pour tenir les hommes dans la crainte.

¶ La Fortune eut autrefois des temples, elle a aujourd'hui de vrais adorateurs.

Nous ne ſommes plus à la verité dans ces temps ou l'idolatrie conſacroit des lieux publics au culte de la fortune. On ſe contente de lui rendre ſes hommages en ſecret. L'ambition lui dreſſe des autels où on lui offre volontiers de l'encens.

¶ La fortune fait plus d'hypocrites que la religion n'en a. Si la pieté n'étoit un acheminement à la faveur, comme l'eſprit, la ſcience, la valeur, le merite, on verroit peu de devots.

¶ La fortune, dit-on, change les mœurs, je

je crois plûtôt qu'elle les découvre ; tant qu'on vit dans l'eſperance de quelque avantage, on ſe concerte, on ſe compoſe, on ſe déguſe, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent nôtre élevation. Eſt-on parvenu à ſon but, on ſe montre tel que l'on eſt.

Creſus irreprochable dans un état privé en eſt à peine ſorti qu'il n'y a point de vices qu'on ne lui puiſſe juſtement reprocher ; vous m'en demandez la raiſon, ne voïez vous pas qu'il n'a plus même intereſt de ſe contrefaire, ſa fortune eſt faite, que lui importe de diſſimuler davantage ?

Ne penſons pas que *Creſus* qui dans ſon élevation eſt un orgueilleux, un impitoiable, un avare, n'eût déja les mêmes defauts : certainement il les avoit, mais il en arrêtoit l'éclat, il en ſuſpendoit la violence : ſes ſoumiſſions étoient le voile de ſon orgueil, ſa douceur aparente cachoît ſa dureté naturelle, des liberalitez neceſſaires confondoient ſon avarice. La fortune eſt venuë, elle a devoilé les artifices de cet hipocrite, elle le découvre ce qu'il eſt.

Diſons tout, bien des gens croiroient n'avoir pas changé de fortune s'il ne changeoient auſſi de mœurs. On eſt entêté qu'il ne ſied pas de pratiquer dans un poſte illuſtre des vertus qui ne ſont de miſe que dans l'obſcurité. Cette erreur a pour partiſans tous ceux qui parviennent.

¶ Que la fortune paroît biſarre dans ſes choix. Tels aprés de grans ſervices rendus languiſſent dans une condition inconnuë, pendant que d'au-

tres ſont recompenſez d'une mediocre action de valeur, que la temerité aura produite; c'eſt le cours des choſes humaines. Accoûtumez que nous ſommes à de pareils évenemens je m'étonne qu'ils nous ſurprenent.

La fortune a bien reçu des malédictions des hommes, depuis qu'ils connoiſſent l'extravagance de ſes choix. Elle cache quelquefois parmi le peuple le Maître du monde: De ceux que nous voïons monter aux faiſte des grandeurs beaucoup ont été nos égaux & nos inferieurs. Ils ont trouvé du credit ſans le chercher, malgré eux on les a fait puiſſans: c'eſt de quoi nous nous plaignons.

¶ Les anciens mettoient avec raiſon un miroir ſous les pieds de la fortune; quand on eſt dans une ſituation glorieuſe, on ſe fuit, on n'oſe ſe regarder, ni s'appliquer à ſoi: trop de choſes affoibliroient cette idée qu'on s'eſt formée de la proſperité; on fuit même de voir ceux qui ont été heureux, & qui ne le ſont plus. Les malheurs d'autrui qui devroient guerir l'ambition, ne ſont helas que l'irriter: l'ambitieux s'imagine la fortune comme une déeſſe conſtante qui ne voudroit pas lui être infidelle. Les mauvais évenemens il les croit éloignez, les bons ſuccez il ſe les promet; peut on ſe flater juſqu'à ce point? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir des courtiſans diſgraciez, des miniſtres devenus odieux, des grans rabaiſſez ou par leur propre temerité ou par la biſarrerie des Princes. Cet heureux ne voit rien de tout cela

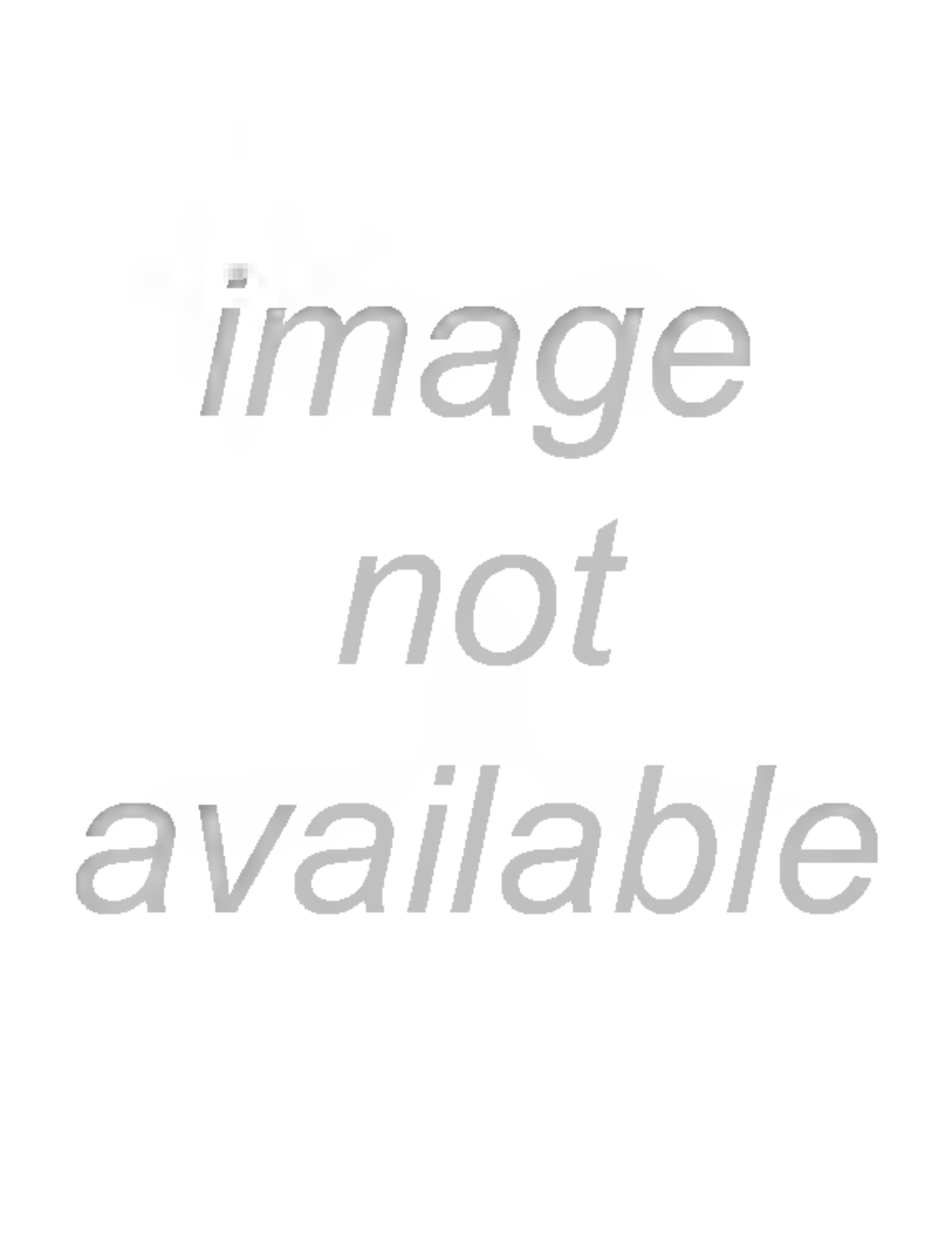
image
not
available

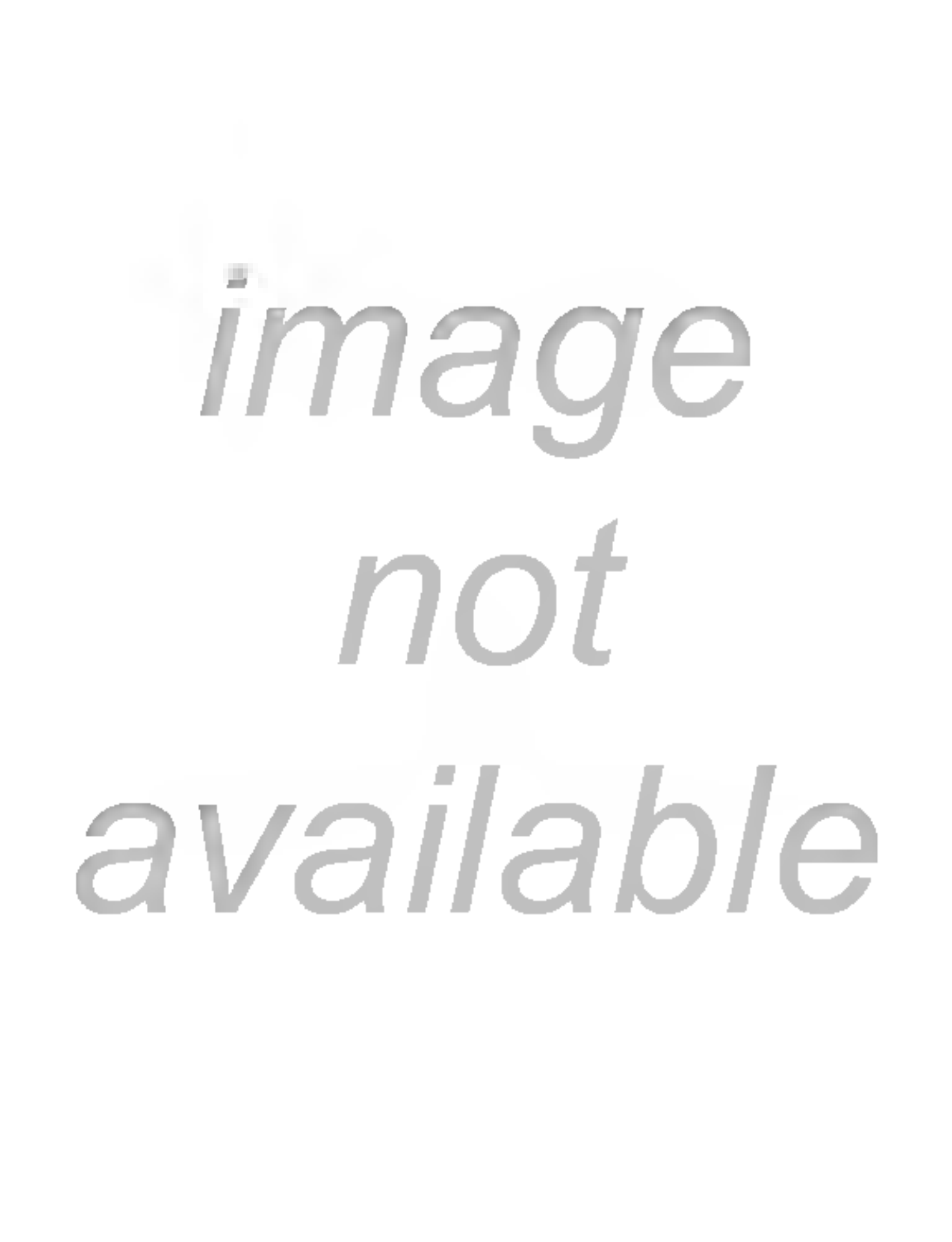
image
not
available

n'admire que la maniere dont ils en uſent. Les loüanges qu'on leur donne me déplaiſent, ſi on ne me dit qu'ils y font paroiſtre une moderation inſigne.

Que de gens élevez à qui il ne manque qu'une ſeule choſe, juſtement celle dont leur bonheur dépend, c'eſt la moderation.

¶ Un rien contribuë à nôtre agrandiſſement, un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaiſances pour un grand Seigneur, quelques aſſiduitez, quelque empreſſement à ſon ſervice, beaucoup n'en ont pas fait davantage qui ſont parvenus; autant ſont tombez dans la diſgrace par un manque de conduite, une legere imprudence, un petit refroidiſſement d'egards.

¶ S'endormir dans la proſperité, ſe fier ſur ce que rien ne manquera, vivre dans un tranquille inalterable, dans un raviſſement du cœur aux biens de la fortune, n'eſt-ce pas là un vrai Quiétiſme?

¶ La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter un tems: demain elle redemande à ſes favoris ce qu'elle ſemble leur donner pour tousjours.

Les plus obſcures nuits ſuccedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde! une proſperité ce ſemble inebranlable eſt renverſée en moins de tems que je ne ſuis à le dire. Si le cours d'une vie longue, & délicieuſe, ſi des années de plaiſir, des ſiécles de bonheur ne ſont comparez dans le Li-

vre de la ſageſſe qu'à une ombre qui fuit, un meſſager qui s'évanouit, à un navire qui fend les eaux rapides, à un oiſeau dont on ne diſtingue point les traces, à une fleche qui diviſe ſubitement l'air ; à quoi comparerons nous des fortunes qui ne durent qu'une tres petite partie de la vie, quand je dirois, qui ne durent qu'un inſtant, l'experience ſeroit encore pour moi ?

¶ Quand nous tombons il y a ordinairement de noſtre faute ; quand nous montons, il eſt rare que nous devions ce bon-heur à noſtre merite.

On a tort d'accuſer dans ſa deroute d'autres que ſoi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince ; nous repreſentons des ſervices oubliez, des belles actions negligées, une diſgrace injuſte, un long malheur ; pouvons nous dire que nous ne l'aïons pas merité ? Nos ſervices ſont ils ſi conſiderables qu'ils doivent être éternellement recompenſez ? Ces ſoins que nous exagerons, ces belles actions qui ſervent de pretexte à nos plaintes ſont-elles ſi regulieres qu'on n'ait rien à ſe reprocher ? Nous ſouffrons depuis longtemps, qu'avons nous fait pour ne plus ſouffrir ? Nos murmures continuels, nos médiſances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis, ſont ce là les marques de noſtre repentir ?

Se trouvera-t-il un courtiſan que quelques mouvemens d'orgueil dans la proſperité, quelques murmures dans la diſgrace, quelque infidelité à l'é-

l'égard de ſon maiſtre ou de ſes amis ne rendent coupable du renverſement de ſa fortune?

¶ Que l'on eſt ingenieux à tracer de lugubres images de ſes miſeres, afin d'y rendre les autres ſenſibles! J'ay tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laiſſé qu'un deſeſpoir cruel. Lors qu'on ſe deſeſpere ainſi, ce n'eſt pas qu'on n'ait plus ſujet d'eſperer, c'eſt pluſtoſt qu'on craint un entier dépoüillement de ſes biens.

Les plus infortunez ne ſont pas dans une telle ſituation, que leurs malheurs ne puiſſent augmenter; ſi cela eſt, pourquoi dire qu'on a tout perdu?

On n'eſt plus dans l'honneur, mais on a du bien; on n'a plus de bien, mais on a la ſanté; on n'a plus de ſanté, mais on a la connoiſſance de la verité. Que ſeroit ce ſi avec cette perte de reputation, cette privation de richeſſes, ce nombre de maladies, on ignoroit Dieu? juſques là je ne crois pas de vrai malheur.

¶ Il n'y a point de chute mediocre pour les perſonnes élevées. S'ils tombent, ils tombent rudement, leurs ſecouſſes ſont violentes, leur renverſement fait un éclat furieux, & les peines qu'ils éprouvent dans la diſgrace ſurpaſſent les douceurs de leur premiere abondance. *Les puiſſants ſeront puiſſamment tourmentez.* Cette verité a lieu dans ce monde comme dans l'autre.

¶ On murmurera contre moi, ſi j'entreprens de montrer combien on eſt malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'eſt plus vrai, Seneque avant moi l'a dit. Perſonne n'a combatu ſon ſenti-

ment. Connoit-on les delices d'une prosperité qui n'a point été interrompüe? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaise fortune, sçait-on la maniere de se gouverner dans un état heureux? non certes.

Ce n'est plus être dans le plaisir que de n'en jamais sortir; sans l'épreuve des momens fâcheux, on ne sent qu'à demi la douceur des bons.

L'experience des traverses qui naissent dans le monde accoûtume à leur abord. Aux heureux qui se sont fait une douce habitude de l'opulence, un mal leger est infiniment plus sensible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pourquoi? je vais vous l'apprendre. Il faut alors acquerir la patience, perdre cet amour de soi-même, se retrancher à une mediocrité jusques là inconnuë se réiouir de ses pertes, se faire un bonheur de ce qui sembloit insupportable; tout cela coûte.

¶ Je plains ceux qui sont tousjours caressez de la fortune. Dans cet état de tranquillité les passions se reveillent, la cupidité prend le dessus, le cœur devient la maison de l'orgueil, on meurt dans cet assoupissement deplorable, si l'on n'est frapé par l'adversité.

Les bons succés corrompent. Peu montent aux honneurs sans descendre d'autant de degrez de vertu. Peu conservent dans les hauts rangs cette inclination bienfaisante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne se croit né que pour lui, & ne se rend utile qu'à lui seul.

Avant que d'arriver à ce poste qu'on occupe,

pe, on étoit ami de ſes devoirs, la vertu s'eſt changée avec la fortune. Plus impie qu'auparavant vertueux, fier maintenant à l'excés, avare ou tout à fait prodigue; on n'eſt plus ce qu'on étoit; pour avoir ſes premieres vertus l'adverſité eſt neceſſaire.

Ceux que la fortune abaiſſe, rentrent quelquefois en eux-mêmes; ceux qu'elle favoriſe en ſortent avec precipitation, & n'y peuvent rentrer que par la diſgrace.

¶ Il y a une eſpece d'abondance dans le dépouïllement de toutes choſes. Que manque-t-il à un homme qui n'a rien; Tout. Et c'eſt cela qui le rend ſouverainement riche, puiſqu'il n'a point de treſors qui l'inquietent, d'honneurs dont la poſſeſſion le trouble, de plaiſirs dont la criminelle joüiſſance le tirannife au dedans. Ce ſentiment ne tombe pas ſous l'imagination des perſonnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur exemt de paſſions.

Dans l'amas des richeſſes il y a un fond de miſeres inſeparable, & un vuide affreux de ſatisfactions. Tout manque à un homme qui a tout. L'excés ne fait qu'augmenter ſa convoitiſe. Plus il poſſede, plus il deſire; ſes ſouhaits l'embarraſſent, ſes joüiſſances ne l'aſſouviſſent point, ce qu'il n'a pas lui fait envie, ce qu'il a ne le rend gueres plus content. Appellera-t-on de mon premier jugement?

¶ Mille gens qui auroient perdu leur reputation, ſi la fortune leur étoit devenuë favorable, la conſervent tant qu'elle s'obſtine à les perſecu-

ter. Il ne faut pas être trop fin politique pour en deviner la cauſe. Les bons évenemens amolliſſent certains; d'autres s'opiniâtrant à braver leur deſtinée, ſouſtiennent l'opinion qu'on a conçûë de leur activité, de leur penetration.

L'adverſité nous fait voir ce qu'eſt veritablement un homme; elle develope les grandeurs de ſon ame, la met dans ſon étenduë, au lieu que la faveur nous montre ſeulement qu'il eſt heureux. Avant que *Sannion* tombât, connoiſſoit-on ſa fermeté, ſon indifference pour les choſes d'éclat? On le croyoit riche, puiſſant, & rien plus.

¶ Il faut plus de courage pour ſupporter, je ne dis pas les peines, mais les joies d'une éclatante fortune, que pour ſubir la cruauté d'un mauvais ſort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ſes douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'aient leur amertume. Le malheureux ſe conſole, ſi l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joies; celui au contraire qui croit que la fortune eſt obligée de lui être inviolablement fidéle, ſe fâche & ſe trouble; il regarde comme une extréme infidélité de ſa part la moindre contradiction qui lui eſt ſuſcitée.

¶ Le malheur d'un homme d'eſprit n'eſt jamais complet. Il trouve en lui même des reſſources contre ſon deſeſpoir. Les reflexions qu'il peut faire ſur ſes traverſes, la maniere dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il ſe met devant les yeux, ce tableau qu'il ſe fait des évenemens du monde, la difficulté de parer les mauvais

vais ſuccés, l'impuiſſance de ſouſtenir une grande proſperité, tout cela fait en lui un fond inépuiſable de conſolations qui manquent aux gens moins ſpirituels. Ceux prennent plaiſir à ſe rendre agreable le ſpectacle du monde, à orner cette figure de la vanité, ſe ſont de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de ſi fortes exagerations.

Eſtes-vous malheureux, faites-vous un ſi desagreable portrait des bonheurs preſens, que vous puiſſiez vous convaincre qu'en les poſſedant vous n'aurez qu'un foible avantage.

¶ Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle ſur ſes propres beſoins, on s'en fait d'imaginaires, on néglige les veritables; tombe-t-on, on s'apperçoit qu'on n'a pas pourvu aux néceſſaires.

¶ Qui n'eſt point inſolent dans la bonne fortune, ſouffrira volontiers la mauvaiſe. On ſçait faire uſage de ſes diſgraces, quand on n'a jamais abuſé de la proſperité.

Autant qu'il y a de gloire à être ſage dans les hautes fortunes, autant y a-t-il de merite à être conſtant dans les mauvais ſuccés.

¶ Les bons ſuccés des ambitieux animent à entreprendre les mêmes choſes qui les ont conduits à l'élevation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de ſemblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richeſſes de CRESUS le bonheur de JUGURTHA, travaille à devenir auſſi puiſſant, auſſi riche, auſſi heureux, ſans qu'on

ſonge

ſonge à ſe moderer dans un état élevé, quoiqu'on voie la mort de Sejan, le ſupplice de Creſus, la honte & la captivité de tant d'autres.

¶ Les malheureux ſont tournez en ridicules. Tout le monde en ſçait comme moi la raiſon. On n'eſtime que ceux qui peuvent ſervir. On apppelle merite l'adreſſe à ſe pouſſer, on nomme crime l'infortune.

¶ *Je ne ſçai rien maintenant que ce que j'ai donné*, diſoit Marc-Antoine, pour ſe conſoler du changement de ſa fortune. Les avantages de la generoſité ſont ignorez dans les tems heureux, on ſe croit bien appuyé dans la faveur; on neglige de ſe faire des amis; mais que l'on eſt rigoureuſement puni de ſon avarice aux approches de l'adverſité! Tout ſecours eſt neceſſaire, perſonne ne s'offre à en donner. Ceux ſur qui l'on a repandu mille graces, ſont à peine touchez de la ruine de leur bienfaiteur: Que doit-on attendre de ceux qu'on a mépriſez ou même deſſervis?

L'OR-

L'ORGÜEIL ET L'AMBITION.

RIEN n'eſt plus inſupportable que l'orgueil d'un homme que la faveur protege; ſa bonne fortune le tranſporte, il eſt indocile & mépriſant; on trouve moins d'accés auprés de lui qu'auprés d'un Prince, il ſe fait long-temps demander les graces qui dépendent de lui, ne les accorde qu'à des ſouſmiſſions réiterées, qu'à des recommandations nombreuſes.

L'orgueil des Grands ſe ſupporte plus aiſément; la naiſſance peut juſtifier leur fierté: comme on n'a avec eux aucune étroite familiarité, on ne s'étonne pas qu'ils ſe communiquent rarement. Mais on ne pardonne point à un homme qui joint aux défauts d'une éducation groſſiere ceux qu'on contracte dans un haut rang.

On ſe plaint du fier abord de ce juge qui du commerce a paſſé à la magiſtrature; on crie contre la dureté de ce Financier, qui du ſervice aux partis n'a fait qu'un pas: il n'y a que pour ces gens-la à ſe rendre inacceſſibles.

¶ Un fanfaron s'enfle d'une bagatelle. Vous voyez aux appartemens le fils de *Santipar* regarder avec mépris quiconque n'a pas une veſte pareille à la ſienne. Un étourdi entre à l'Aſſomption avec une troupe de coquettes, Point de chaiſes, s'écrie-t-il, point de chaiſes! A quelque prix que ce ſoit j'en veux. On lui en apporte,

il

il s'assied, & rit au nez de ceux qui sont debout. Un autre à la comédie prend place sur le theatre; parce qu'il a donné deux écus, il lance vers le parterre des yeux de dédain. Beaux sujets de vanité.

¶ Fut-il un siecle plus injuste? Le sçavant y est confondu avec l'ignorant, l'habile avec le fat: tel est le langage d'un Auteur prevenu de son merite. On peut en general declamer contre les mœurs de son siecle, mais vouloir prouver son injustice par l'indifference qu'il nous marque: cela ne peut partir que d'une vanité pedantesque.

¶ Les plus orgueilleux ne sçauroient approuver dans les autres ce caractere superbe. Plus nous sommes enflez de nous-mêmes, plus la presomption d'autrui nous déplaît. Piqué de l'emporter au dessus de tous, on ne souffre pas volontiers les efforts qu'ils font pour l'emporter sur nous.

¶ Les malheureux ont tort de faire les glorieux. C'est un dépit superbe qui leur fait dire qu'ils se passeront de chacun. Dans les disgraces de la vie on a besoin de tout le monde, des uns pour consoler, des autres pour remedier plus efficacement aux maux dont on se plaint.

Je pardonne plutôt la presomption aux malheureux qu'à ceux qui sont dans la prosperité. C'est une consolation qu'il ne faut pas refuser aux premiers: dans ceux-ci c'est un orgueil qu'on ne peut goûter, j'ai du malheur & il me semble que je ne me le suis point attiré; ceux-là parlent ainsi.

Peut-

Peut-être eſt il vrai. Je ſuis devenu grand, & je ne meritois pas moins, diſent les derniers: quelle plus injuſte preſomption?

¶ Il nous ſemble que nous aurons aſſez de force, pour reſiſter à toutes ces paſſions maîtreſſes qui s'emparent du cœur des heureux. Défions-nous de nos belles reſolutions, nous ſommes orgueilleux en nous promettant de ne le pas être.

Tout ce qui peut exciter l'admiration, excite auſſi nos deſirs. Nous ſouhaitons la grandeur pour avoir part aux louanges qu'on donne aux Grands. Si on nous les refuſoit, nôtre ambition ſeroit déconcertée au milieu de l'abondance & des plaiſirs.

Si l'ambitieux manquoit d'admirateurs, ſa paſſion ſe refroidiroit bien-tôt.

¶ Un homme que l'orgueil domine, pretend juſtifier ſa temerité en lui donnant le nom de bienſeance.

¶ Pluſieurs Hiſtoriens remarquent que dans les anciens triomphes deux hommes precedoient le chariot du vainqueur. L'un portoit une tête de mort, l'autre l'image d'un Paon, rediſant pluſieurs fois, *Souviens-toi que tu es homme*, comme s'ils euſſent voulu donner à entendre au Heros, qu'il deviendroit plus hideux que cette tête de mort s'il étoit auſſi orgueilleux que ce paon. Salutaire penſée dans un jour de triomphe! Un Roi qui n'entendroit chanter que ſes belles actions, ſeroit tranſporté de vanité, une reflexion ſur la mort eſt alors un contrepoids bien neceſſaire.

Si on me permettoit de découvrir le ſens de

de ces paroles, *Souviens-toi que tu es homme*: je dirois ce que la flaterie n'osa jamais prononcer: *Songez que vous êtes homme*, c'est-à dire, songez que cette gloire qui vous accompagne s'évanoüira tout d'un coup. Les titres dont on vous honore sont vains; avec eux vous passerez, comme eux vous disparoistrez, demain peut-être vous obeïrez à ceux à qui vous commandez. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, convainquez-vous puissamment qu'il n'y a point de fond à établir sur ce qui brille à vos yeux avec tant d'éclat; ces autels qu'on vous érige, ces statuës qu'on dresse à votre memoire seront de peu de durée, & vous durerez encore moins. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire songez qu'entre vous & le dernier de vos sujets il n'y a qu'une difference legere; la mort triomphera de vous plus fierement que vous ne triomphez de vos ennemis, elle ensevelira dans le tombeau & votre puissance & vos grandeurs. Voila ce qu'on vouloit dire à des Heros payens. Cette parole addressée à un Roi Chrêtien a un sens plus étendu. *Le faire souvenir qu'il est homme*, c'est lui dire qu'il doit penser que Dieu lui demandera compte de l'usage de son pouvoir, de ses richesses, de ses honneurs; c'est lui dire que quelque grand qu'il soit, il ne l'est devant Dieu qu'autant qu'il s'abaisse à ses propres yeux.

Cette reflexion est juste, & ne sera pas la plus goûtée, je m'y attends.

¶ Je ne défens pas aux Grands l'amour de la gloire, je condamne seulement l'excés d'ambition

bition qui les porte à en acquerir une fauſſe & criminelle. *Je ne ſuis pas venu en Perſe pour y trouver des treſors*, diſoit Alexandre à Parmenion, *j'y ſuis venu pour y chercher de la gloire; prens les richeſſes & laiſſe moi tout l'honneur.* Cette parole ſemble belle dans la bouche d'un Roi payen, dont l'avarice ne pouvoit ſe guerir que par l'ambition. Mépriſer les richeſſes eſt une choſe digne d'un grand cœur, mais les mépriſer ſans rejetter la louange de ce mépris, à cela ſe bornoit la vertu des anciens heros, vertu qui n'eſt pas exempte de reproche. On appelleroit orgueilleux un Prince qui tiendroit aujourd'hui ce langage; on l'admira dans Alexandre, on loüa ſon courage, on applaudit à ſon déſintereſſement: le flateur n'alla pas plus loin.

La religion qui nous donne une idée préciſe de la vertu, nous fait découvrir dans cette conduite d'Alexandre des défauts groſſiers. On y remarque un deſir immoderé de paroiſtre grand; une eſtime idolâtre de ſoi-méme, un mépris general de tous les autres, le chriſtianiſme n'admet point de telles vertus.

¶ L'ambitieux s'attribuë le bonheur des évenemens, & rejette ſur une fortune imaginaire la fatalité des entrepriſes.

¶ Vouloir les premieres places ſans reflexion ſur l'étenduë de ſon merite, ſans diſcernement de ſes talens, ſans aveu de ſon incapacité, c'eſt le caractere de l'ambitieux.

¶ On eſt ſouvent contraint de ſe tenir dans la mediocrité, aprés avoir donné à ſon ambi-

ambition un essor inutile.

¶ Un Preteur Romain Gouverneur de la Lybie envoya à Marius un député pour lui faire défense de mettre le pied dans sa province. Marius lui répondit: *Tu diras à Sextilius que tu as vû Marius assis entre les ruines de Carthage.* Que ce spectacle devoit paroistre affreux à l'ambition! qu'il étoit capable de confondre l'orgueil d'un mortel audacieux! Voir l'heureux Marius devenir le joüet de la fortune, qui oseroit aprés cela se fier à sa constance? Il se donnoit pour exemple de sa perfidie; de ces ruines où il étoit il prêchoit éloquemment les ambitieux: où sont ceux qui ont profité de ses leçons? Marius assis entre les ruines de Carthage, un fier vainqueur reduit au malheur des vaincus, le maistre du monde sans force, la plus puissante ville ensevelie dans ses fondemens! Qu'on a mauvaise grace de se croire inébranlable dans la prosperité!

¶ On ne regarde pas les autres dans ses belles actions, on ne regarde que soi-même. Ce n'est pas la chose publique que Cesar, qu'Alexandre, que Pompée regarderent, mais leur reputation.

Alexandre va en Perse, & parcourt tout le monde, c'est son ambition qui lui fait trouver le nombre de ses ennemis trop petit, la terre trop bornée, le sein de la mer trop étroit, l'univers trop resserré dans ses limites. Pompée va en Espagne dans le dessein de combattre Sertorius, il met en fuite les pirates, passe en Afrique, visite l'Armenie, poursuit Mitridates en Asie, il n'y

eut

eut point d'endroit où ne le conduisist l'ambition.

Nous sommes tellement infatuez de ces faux exemples de vertu, qu'on les propose aux jeunes gens pour modéle. Proposons-leur l'humilité d'un David victorieux, la pieté d'un Josias dans ses prosperitez, les regrets d'un Manassés aprés son orgueil; la sage valeur des Maccabées, la reconnoissance des illustres vainqueurs dont l'Ecriture fait l'éloge: voilà les traces qu'ils doivent suivre.

¶ Un défaut unique fait plus de tort aux ambitieux, que ne leur peuvent servir mille vertus.

¶ Les ambitieux profitent rarement du malheur des autres. Soit qu'ils se flatent en se croiant maistres des évenemens, soit qu'ils esperent repousser les attaques de la fortune, ils n'en deviennent que plus temeraires.

Qui n'auroit dit que la mort d'Annibal eût dû faire quelque impression dans l'esprit de Scipion? Il n'en est pas moins entreprenant. Scipion meurt, Pompée voit sa grandeur ensevelie dans le tombeau; en est-il moins ardent à devenir grand? Pompée meurt à son tour, Cesar voit floter son corps au gré des vents, devenir le rebut de la mer qui le rejette comme par mépris sur ses bords, quel profit tire-t-il de ce malheur? Cesar avide de la même gloire finit cruellement ses jours par la main des traistres, ceux qui eurent aprés lui l'administration de la republique, corrigerent-ils leur ambition?

Les

Les petits qui voient le danger des hautes conditions ſe refuſent l'iniquiétude de les deſirer; les grands fuyent de le voir, & n'apprenent point à mépriſer les grandeurs.

¶ Le pouvoir d'un Prince eſt arrivé à ſon comble ; il jouït de toute la gloire dont on puiſſe honorer le merite d'un mortel. Ce Prince en demeurera-t-il là ? N'y a-t-il plus pour lui de gloire à acquerir ? Non. Il ne lui reſte que celle de s'abbaiſſer & de devenir humble.

Quand

L'ENVIE.

QUand CHRISTOPHE COLOMB eut découvert l'Amerique, les envieux disoient: *N'y avoit-il que cela à faire, qu'à aller là, & puis là ? Nous en eussions bien fait autant. Non*, leur répondit Colomb, *mais qui de vous fera tenir cet œuf de ce côté-ci*, en leur montrant la pointe. Pas un n'en venant à bout, Colomb cassa doucement la pointe sur la table, & fit tenir l'œuf dessus. Tous dirent encore : *N'y avoit-il que cela à faire ? il nous étoit aisé. Aucun*, repliqua Colomb, *ne s'en est pourtant avisé, c'est ainsi que j'ai fait la découverte des Indes.*

L'envie met dans la bouche de tout le monde le langage de ces sots qui vouloient diminuer la gloire de Colomb. Un homme invente un secret, est ce là, dit l'envieux, ce chef-d'œuvre ? j'en ferois bien autant. Ce fat qui parle mettez-le à l'épreuve d'une bagatelle, il n'en viendra pas à son honneur.

Un Auteur remplit ingenieusement des bouts-rimez, un Orateur prononce un beau panegirique; les connoisseurs leur applaudissent, le critique n'en juge pas de même. Ce Sonnet, dira-t-il, n'étoit pas difficile, cette piece d'éloquence n'a rien d'extraordinaire, donnez à ce faux bel esprit qui parle de la sorte un billet à écrire, je ne demande que cela pour l'embarrasser.

§ L'Envie ſuppoſe en nous des vices qui peut-étre n'y furent jamais.

Le merite n'eſt pas toûjours capable d'effacer les impreſſions de la calomnie ; car l'envie aide à faire croire tout le mal qu'on peut dire même tout celui qu'on peut imaginer. Il n'y a qu'un merite ſouverain, qu'une maîtreſſe vertu qui puiſſent étre à couvert des attaques du médiſant.

Qu'on nous diſe du bien d'une perſonne qui nous déplaiſt, l'envie aide à nous ſoûlever contre ſes admirateurs.

L'envie n'épargne pas les vertueux ; s'ils ne ſont en bute à la médiſance, ils le ſont à la calomnie.

¶ En fait des ouvrages d'eſprit la flaterie ou l'envie aveugle les juges, celle-là en faveur des Puiſſans, celleci contre les foibles.

L'envie ſe déchaiſne au moment qu'un nouveau livre eſt affiché ; on eſt impatient de le voir, on le cherche promptement. On ne l'a pas vû qu'on a déja pris la reſolution de le critiquer. Chagrin de l'avoir trouvé rempli de bonnes choſes, on s'étudie à les faire paroiſtre déteſtables. La prevention qui s'en mêle fournit des armes à la critique : on prononce ſans balancer la condamnation du livre innocent ; combien, s'ils pouvoient parler, crieroient miſericorde pour les mauvais jugemens qui s'en ſont !

¶ On peut faire quelque choſe à l'épreuve de la cenſure, mais rien à l'épreuve de l'envie.

Le

Le critique judicieux applaudit à vos vers, s'ils ſont bons ; l'envieux reprend juſqu'aux points & aux virgules. Le critique juge équitablement des vices & des vertus. L'envieux donne à une faute legere le nom de crime énorme ; s'il n'y a pas priſe à blâmer l'action qu'il voit, il condamne le motif que perſonne n'entrevoit.

¶ L'aveu que nous faiſons du merite d'autrui quoique ſincere, peut être un effet d'envie. Il nous fâche de voir les autres plus eſtimez que nous. Qu'il eſt de gens à qui la probité des ſages cauſe ces ſortes de regrets !

¶ Qui eſt capable de regarder la felicité des autres ſans envie, eſt plus heureux que tous ceux dont la condition peut faire des jaloux.

¶ L'envie étant le défaut des petits eſprits, je m'étonne qu'elle ſoit ſi ingenieuſe.

L'artiſan décrie l'artiſan, le marchand accuſe ſon voiſin de fourberie, le ſçavant n'aime point quiconque lui fait ombrage, l'homme d'eſprit en veut à ceux que l'on admire, le magiſtrat ne convient point de l'integrité des autres juges, le courtiſan mépriſe ceux qui ont les mêmes avantages que lui. Qu'eſt-ce que cela conclut ? Que l'envie ſe gliſſe par tout, que le nombre des envieux eſt infini.

LA SATIRE.

ON ne ſçauroit laiſſer les hommes en repos, il ſe trouve toûjours quelque perturbateur de la tranquilité publique, quelque ennemi declaré du genre humain, qui cherche à prolonger la guerre que lui a depuis long-tems declaré la critique.

¶ La Satire eſt une œuvre de malignité, tout au moins un jeu d'eſprit, qui ne doit pas faire croire ce qu'un Auteur débite dans le beau feu qui l'anime.

¶ Avant qu'on ait épuiſé le ridicule des vices, matiere ſur laquelle on ne tarira jamais, il ſe paſſera bien des ſiécles, puiſque chaque ſiécle a ſes défauts.

On aura plûtôt achevé vingt Satires qu'on n'aura trouvé le ſujet d'un Panegirique. Les vertus fourniſſent moins que les vices.

¶ Il y a de certains vices que la mode tolere, la Satire ne les épargne pas, car elle deſaprouve juſqu'à la mode.

¶ Etre Satirique, être Hiſtorien, ne ſont pas deux choſes incompatibles. On en connoît mieux les vertus des Héros, quand on ſçait diſtinguer les defauts des autres hommes.

¶ Nous aimons la Satire, mais il ne faut pas qu'elle nous bleſſe.

Quoi qu'un ouvrage ait atteint la perfection, nous

nous le recuſons ; ſi les portraits qu'il fait des vices nous reſſemblent un peu. La Satire qui nous fait grace & qui traite ſeverement les autres, eſt la ſeule que nous goûtons.

Ce qu'on a fait contre les femmes, plaiſt aux maris, ce qu'on a écrit contre les maris charme le ſexe.

Un Comedien qui fulmine, eſt plus écouté qu'un Docteur qui parle. L'amertume de la Satire plaiſt davantage que la douceur de l'Evangile. Celui-ci ferme les yeux aux foibleſſes du prochain, & nous attache aux nôtres ; celle là nous aveugle ſur nous mêmes, & nous donne une veuë perçante pour penétrer les imperfections d'autrui.

Taiſons nous ſi nous n'avons à-dire que les defauts de ceux dont la fole conduite nous ſcandaliſe.

Une Satire paroiſt au jour, elle a pour Auteur un homme connu du Roi & de ſes Courtiſans. Les noms imaginez ſous leſquels il cache un Poëte ridicule, un jeune & preſomptueux Muſicien, un ſpectateur ignorant, deviennent la matiere de cent jugemens temeraires. Les lecteurs avides à décider, aſſûrent qu'on a eu deſſein de parler de tel & tel ; ces préſentimens ſe confirment, ſe débitent, ſe multiplient : on eſt ravi de faire valoir ſes conjectures dans les aſſemblées du beau monde, on les porte de compagnie, en compagnie on les fait paſſer de converſations en converſations ; chacun ſe rend admirateur d'une raillerie délicate, on la penétre, on la dit

veritable, on applaudit à qui ſe pique d'en avoir la clef; ainſi ſe tranſmet une admiration criminelle, toute une Ville eſt inſenſiblement abreuvée de ces bruits : qui accuſera-t-on de ce deſordre ? Le lecteur en eſt complice, s'il y a de la faute du Poëte.

C'eſt une foibleſſe que de s'alarmer d'une Satire où l'on ſe croit intereſſé : Qui vous a dit que ce ſoit préciſément vous que THEOPHRASTE ait figuré dans ſes Caracteres ? Vous a-t-il nommé ? Non. A-t-il cité vos avantures ? Non. A-t-il deſigné vôtre famille ? Non. De quoi vous plaignez-vous ? J'aurois plus de ſujet de me fâcher contre l'Auteur de la Comedie du *Grondeur*, & de me plaindre de ce qu'en plein Theatre il fait retentir à toutes les Scenes le nom de B*** qui eſt le mien. Dans ma famille j'ai des Medecins, des Grondeurs, des Avocats, des Mouſquetaires malgré leurs peres; contre la volonté du mien, j'en ai penſé prendre le parti, & renoncer aux études: Vais-je croire que ce ſoit moi qu'on joüe ?

¶ Les Critiques de nôtre tems ont tous le défaut d'exercer dans leurs écrits une vengeance en quelque ſorte ſcandaleuſe. C'eſt moins le vice qu'ils cherchent à réprimer qu'à irriter le coupable, ſur qui ils ſe plaiſent de faire éclater leur reſſentiment. A quoi bon tout cela ? lorſqu'il s'agit de s'inſtruire reſpectons la perſonne d'un Auteur qu'on ne peut, à cauſe de ſon caractere, reprendre ſans le deshonorer. Contentons-nous d'attaquer ſes erreurs avec une modeſtie qui

le

le gagne, qui le charme, & qui lui faſſe trouver bon qu'on le redreſſe. S'armer d'un air de capacité, affecter des manieres dures & imperieuſes, c'eſt prêter au public des ſujets de nous blâmer; & le mettre hors d'état de tirer avantage d'un zele qu'il reconnoiſtra detrempé d'amertume.

¶ Que de gens ſe font honneur qu'on critique leurs ouvrages! Je ne ſuis pas de leur humeur. Ma confuſion augmente, quand je vois que les miens donnent tant de priſe à la cenſure.

Un Critique vétillard ne me fait pas peur. Si j'avois ſçu le Grec, j'aurois impoſé ſilence à bien des cenſeurs. On ne m'auroit pas fait un procés de m'être ſervi au hazard dans mes portrais de noms qui convenoient peu au caractere de chacun. Ou plûtôt je me réjoüis de mon ignorance, on n'aura point à m'imputer que j'aye eû deſſein de noircir perſonne.

¶ *Les* gens qui donnent tête baiſſée dans le bel eſprit, ne s'accommodent pas d'un même genre de vie. Ils ne croïent rien dire, s'ils ſont de la commune opinion. Ils veulent contredire, ils veulent mordre, à cela aboutit leur éminent ſçavoir.

Vouloir à quelque prix que ce ſoit critiquer, c'eſt ſe rendre la dupe d'autres cenſeurs plus malins. *Le* plus méchant mérite, à mon avis, eſt d'examiner la conduite des particuliers pour faire voir qu'on ſçait l'art de médire.

LES FAUX PLAISANS ET LES RAILLEURS.

MAUVAIS caractere que celui d'un faux plaisant, évitez-le avec soin. Tâchez de plaire par un bon mot, hazardez même une plaisanterie, du reste n'en faites pas métier. En vous parlant ainsi, je ne suis que l'écho de ceux qui connoissent parfaitement le monde.

Un homme qui fait métier de boufonnerie, tôt ou tard sera mépriſé. On n'eſt pas toûjours en humeur d'aplaudir à une pointe mal placée.

¶ Vouloir plaisanter aux dépens d'autrui, rien ne sent plus son mal-honnête homme.

Quand on fait gloire de ce talent, je conclus qu'on n'en a point d'autres.

¶ La plaisanterie n'étant pas du gouſt de tout le monde, je plains ces boufons de profeſſion, qui dans les compagnies ſerieuſes ne peuvent joüer qu'un trés froid perſonnage.

Il eſt également ridicule de plaiſanter ſur tout, & de plaiſanter mal à propos. La plus agréable converſation demande des momens ſerieux, & toutes ſortes de ſujets ne ſont pas propres aux boufons.

¶ Un mauvais plaiſant pourra faire lâcher priſe au plus adroit railleur. Gueriſſons nous donc de cette envie de mordre, puiſqu'on eſt expoſé à la confuſion, au dépit, à la haine.

¶ La

¶ La raillerie eſt un commerce d'eſprit, qui doit avoir ſes regles.

Les railleurs ſemblent être contens qu'on leur rende le change? Ils me permettront de douter qu'ils ſoient ſinceres; perſonne n'aime qu'on aille de pair avec lui.

¶ Si par mépris on néglige de relever le ridicule d'un ſot, on lui fait cruellement valoir ſon indulgence. Je ne trouve pas pourtant qu'on lui ait fait une grande grace; la plus outrageante raillerie n'a rien de ſi piquant que ce reproche.

¶ Ne reprochons jamais un défaut naturel, de peur de donner lieu à une raillerie plus ſenſible. En diſant à *Euripile* qu'il n'a pas le corps droit, la jambe belle, noſtre aigreur le met en droit de nous reprocher un vice d'eſprit, & de nous accuſer de manquer de ſçavoir vivre.

Je ne ſçai méme s'il ſeroit permis d'appeller avare ou lâche quiconque l'eſt; ſommes-nous ſans défauts, & n'en trouvera-t'on pas en nous de plus groſſiers? Prenons y garde pour nôtre intereſt.

¶ Le ſecret d'empécher la raillerie, eſt de la prévenir; on ne ſe mocquera point d'un boſſu qui ſe tournera lui méſme agréablement en ridicule.

Je ne pardonne ni à celui qui ſe fait un plaiſir de railler, ni à celui qui ſe fait un chagrin d'être raillé. Tous deux ignorent ce qui ſe doit honnêtement pratiquer. Il eſt odieux de s'ériger en railleur, il n'eſt que d'un brutal de repouſſer aigrement la raillerie.

¶. *L'*on permet d'ordinaire la raillerie, pourvû qu'elle ſoit diſcréte & moderée ; ſi l'on m'en croioit, on s'en interdiroit tout à fait l'uſage.

L'A-

L'AMOUR ET L'AMITIE'.

L'Amour eſt le défaut des jeunes gens, le foible des vieillards, la folie des filles, la paſſion des femmes, l'amuſement des petits, l'occupation des grans, la perte des inſenſez, l'écueil des ſages. Que veux je dire par là? Que l'empire de l'amour eſt univerſel, il domine tous les âges, tous les ſexes, toutes les conditions.

Il y a de la fureur dans la paſſion d'un jeune homme, de l'extravagance dans celle d'un vieillard. Dirons nous que l'amour eſt une bonne choſe?

¶ L'amour ſe fait à préſent de pluſieurs manieres. Un Cavalier ſe ruine auprés d'une Dame qu'il adore; une Dame n'épargne rien avec un galant qui l'a charmée; ou bien chacun de ſon côté contribuë aux frais d'une paſſion: *Timanthe* & *Melanie* font ainſi l'amour. Se ruiner pour une femme, c'eſt être dupe; ſoufrir qu'elle s'engage à la dépenſe c'eſt n'avoir pas de cœur; s'aimer but à but on n'a rien à ſe reprocher.

¶ L'amour ne va guéres ſans jalouſie, la jalouſie eſt accompagnée de violens chagrins, ces chagrins en attirent d'autres qui durent & qui ſe multiplient. Où eſt l'agréement d'aimers.

Graces à mes infortunes je n'ai plus d'habitudes au païs de l'amour, j'ay quité de petits plaisirs, je previens de grans maux.

Si je voulois me vanger de mon ennemi je le produirois auprés d'une jolie femme, afin qu'il en devint amoureux.

¶ Un homme amoureux se fait par tout remarquer. La melancolie est peinte sur son visage; rien n'est capable de suspendre sa reverie, ni d'adoucir la rigueur de son air. La conversation, qui charme l'ennui des plus sombres esprits, l'aplique à de nouvelles inquietudes; son cœur en proïe à ce qu'a de plus cruel la jalousie est dans un accablement. Il ne rit qu'avec peine, ne parle qu'avec chagrin. Qu'il en coûte pour aimer, & qu'en aimant on fait un sot personnage!

¶ Pour aimer il faut avoir beaucoup de temps à perdre, & ne faire que cela.

¶ L'argent est le nerf de la guerre, il est la clef de l'amour.

¶ L'indiference en amitié fait des ennemis, en amour elle produit des furieux.

Les bons succez donnent ailleurs de la joïe, en amour ils produisent les degousts, les froideurs, les separations.

¶ Un amour naissant cache bien des défauts, la haine qui lui succede les met dans un jour plus noir.

¶ Les petites gens font l'amour avec moins de delicatesse, mais avec plus de sincerité.

¶ L'amour peut être plus violent que l'amitié, cela

cela ne dit pas qu'il ſoit plus raiſonnable. L'amour nait bruſquement & s'évanoüit de méme, l'amitié a une naiſſance moins promte, une durée plus ſolide. L'amour s'atache aveuglément, l'amitié eſt éclairée dans ſes choix. L'amour entraîne les dégouts, il eſt ſujet aux revolutions; l'amitié eſt au deſſus des caprices, elle n'eſt ſujete qu'à de legeres & de rares viciſſitudes. L'amour ſe refroidit par les careſſes, ſe ralentit par les faveurs; l'amitié s'échauffe par les ſervices, s'augmente par les bienfaits. L'amour eſt une folle paſſion, l'amitié une belle vertu, c'eſt tout dire.

*L'*amour veut un autre cœur que l'amitié. Le cœur qui aime d'amitié, celui qui aime par amour ſont deux cœurs diferens; l'un vaut mieux que l'autre.

Il faut du temps pour faire un ami, il ne faut qu'un clin d'œil pour gagner un amant. Le ſort de ce qui ſe fait bien-tôt eſt de finir auſſi bien-tôt.

¶ Pour avoir de l'eſprit il faut être amoureux. Pernicieux ſiſteme! maxime dangereuſe! prend on garde qu'on ne peut devenir amoureux ſans intereſſer la liberté du cœur, la tranquilité de l'ame? Je ne veux point de l'eſprit à ces conditions.

¶ *L'*amour eſt plus inventif que l'amitié, par la méme raiſon qui fait qu'une femme a l'imagination plus promte, mais moins forte qu'un homme.

On reconcilie mal-aiſément deux amis qui ſe

ſont broüillez, parce qu'ils ne l'ont fait qu'à la derniere extremité, les amans ſe racommodent eux mêmes.

Les amis vivroient pluſieurs années dans une parfaite union, les amans ne ſçauroient être une heure ſans ſe quereller: demandez m'en la raiſon, je vous répondrai que l'amitié eſt ſage, tranquile, atachée à la moderation, l'amour au contraire eſt bruſque, turbulent, exceſſif dans ſa delicateſſe.

Les querelles des amans durent peu. Aux mots d'ingrat, d'infidelle ſuccedent ceux de cher & d'adorable. On s'épuiſe à montrer ſon innocence ou à ſe juſtifier ſi l'on eſt coupable. La tendreſſe s'explique alors ouvertement, ce que l'amour a de plus inſinuant ſe develope, & charmé l'un & l'autre d'avoir reuſſi à éfacer les crimes imaginaires dont on ſe ſoupçonnoit, on ſe trouve infinement plus aimable qu'auparavant.

¶ La coqueterie regne autant parmi les amans que parmi les maîtreſſes. *Fulvie* ſe plaiſt dans la foule des galans, *Bronte* ſe laſſe & s'ennuie de n'en conter qu'à *Fulvie*.

¶ L'amour & l'ambition compatiſſent rarement; la ſageſſe & l'amour ſont encore moins d'intelligence.

¶ J'ai bien oüi parler qu'autrefois il y avoit eû des amis, du reſte je n'en ai jamais connu. On parle D'ORESTES & de PILADES. Aprés eux de qui fait on mention? Il s'eſt paſſé pluſieurs ſiécles depuis celui où ils vivoient, ſans qu'on ait re-

remarqué une amitié ſemblable, le nôtre n'eſt pas plus privilegié que les precedens.

¶ Retranchez-vous, croiez moi, ſur le nombre des amis. Un homme qui en a deux ou trois d'un commerce aiſé & agreable eſt exemt des complaiſances forcées, de diſſimuler à toute heure, de flater à moins que d'y être obligé par une politique dont les plus honeſtes gens doivent ſuivre les regles. On a par ce moyen toutes les douceurs de l'amitié, on n'a point la geſne d'une longue diſſimulation.

Celui-là n'aime pas qui appelle toutes ſortes de perſonnes ſes amis, il faut être plus dificile.

Avez-vous fait un choix, que ce ſoit pour toute la vie; vous vous en trouverez mieux.

¶ C'eſt s'y prendre un peu tard pour éprouver un homme que d'atendre qu'il ſoit nôtre ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, & non ceux qu'on aime, de peur d'avoir à ſe reprocher qu'on a fait un mauvais choix.

¶ La fortune peut aſſez nous élever pour nous afranchir d'une infinité de beſoins: de quelques graces qu'elle ſoit maiſtreſſe, elle ne ſera pas qu'on puiſſe ſe paſſer d'un bon ami. Plus nous ſerons heureux plus il nous ſera neceſſaire. Avec lui que nous manquera-t-il? Sans lui que n'avons nous point à craindre? Nous ſommes portés à l'entêtement, à la fourberie, à la cruauté; dans un rang ſuperieur où tout ſemble permis, nôtre humeur ambitieuſe s'aſſouvira-t-elle? nôtre orgueil épargnera-t-il quelqu'un

qu'un? c'eſt alors que nous avons beſoin d'un ami qui reprime par des conſeils de douceur nôtre arrogance.

Qui entreprendra de nous dire la verité? L'ami. Qui voudra nous reprendre de nos défauts? L'ami.

Auguſte avoüe qu'il lui faloit un Mecenas, Alexandre un Epheſtion. Leur fortune étoit telle qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre accroiſſement; la neceſſité d'avoir un ami en qui ils euſſent une confiance entiere, fut la ſeule dont elle ne les exemta point.

¶ N'ambitionnons plus d'avoir un grand cortége d'amis. Soions contens d'en faire un ſincerement devoüé à nos interêts: je ne pardonne de vouloir deux amis qu'à celui qui en cherche un pour le conſulter, & un ſecond pour en être repris.

¶ Ecouter docilement la reprimande d'un ami, c'eſt un ſeur acheminement à la perfection; car l'orgueil eſt la paſſion qu'on aime le moins à combatre, & qu'on ſurmonte plus dificilement.

Je ſuis revenu de la modeſtie de ceux qui feignent de trouver bon qu'on les reprenne. Nul ne conſent que la critique s'explique ſur ſes défauts, on abandonne à la flaterie le ſoin de les déguiſer, & c'eſt tout. Relevez les vertus obſcures, groſſiſſez les petits avanteges, mettez en jour des qualitez cachées, ne faites pas ſemblant d'apercevoir les vices; on vous dira le meilleur ami du monde: tou-

touchez aux imperfections ſecretes; vous déplairez, n'en doutez pas.

¶ *La* ſincerité eſt conſeillée par l'amitié, & ce n'eſt que par cette ſincerité que l'amitié s'évanoüit.

L'amitié defend une trop grande indulgence, elle veut qu'on ſe corrige les uns les autres, les amis ne veulent pas être repris, ils ſe broüillent ils ſe diviſent, quelles meſures prendre! Puiſque nous ſommes ſi delicats, exerçons-nous à qui ſe flatera davantage, mais ne nous flatons plus de pratiquer les loix d'une veritable amitié.

Vouloir qu'en nous reprenant un ami ait une douceur flateuſe, des égards infinis, des circonſpections aveugles, qu'il aſſaiſonne ſes avis, qu'il les tempere, c'eſt en bon françois ne pas vouloir être repris, c'eſt reduire les gens à l'impoſſible.

¶ Un ami qui nous flatte eſt plus dangereux qu'un ennemi qui nous trahit; Bien loin de nous reprendre de nos imperfections, il ſoufre qu'elles dégenerent en vices, & nos vices en habitudes: tout excuſer, tout accorder à la foibleſſe, permettre d'indignes libertez, avoir des complaiſances nuiſibles, ne point arrêter une criminelle entrepriſe, donner des conſeils intereſſez, aplaudir à d'injuſtes deſſeins, l'ami flateur fait tout cela, que pourroit faire davantage un ennemi vangeur?

Nous flatons lorſqu'on nous conſulte, nous aimons à être flatez lorſque nous conſultons; de

de part & d'autre la tromperie plaiſt.

Les amis flateurs font entr'eux une eſpece de pacte & un traité de paix par lequel ils s'engagent à ſe pardonner toutes leurs fautes.

¶ Un homme vous prie de l'avertir de ſes défauts, a-t-il une envie ſerieuſe de ſe corriger? J'en doute, il tache de vous marquer le plaiſir que vous lui ferez de n'en point prendre la peine. C'eſt une ruſe dont il ſe ſert, & une maniere de prevenir les cenſeurs que l'amour propre a rendüe fort commune.

J'aimerois mieux qu'on me chargeât d'aller en perſonne faire une harangue au Roi de Siam, que de donner en face une inſtruction à cet ami qui m'en prieroit; j'y trouverois moins de difficulté.

¶ Examinons la conduite de nos amis afin de corriger la nôtre. Jettons enſuite les yeux ſur nos foibleſſes afin de nous accoûtumer à ſupporter les leurs.

Nous reprenons aiſement certains défaut, ſi nous les avions nous en tirerions vanité.

¶ L'inegalité qui ſe trouve parmi les amis eſt la plus ordinaire cauſe de leurs diviſions. *Myrille* s'eſt élevé, il n'a plus pour moi cette tendre affection qu'il m'avoit jurée; ſi j'étois ſon égal, *Myrille* continueroit de m'aimer.

¶ *L'union* des freres enchaîne la fortune dans les familles.

¶ S'eſt-il rien vû de plus admirable que la fidelité de REGULUS qui pour degager ſa parole quitte Rome, ſes enfans, rentre dans le camp des Car-

Cartaginois, & reprend ſes fers; Bel exemple de courage & marque certaine du fond de vertu qui étoit dans le cœur de ce grand homme! Regulus vainqueur auroit-il pû montrer dans ſon triomphe quelque choſe de plus glorieux à ſa memoire. Soïons à l'égard de nos amis ce que fut Regulus à l'égard de ſes ennemis, inviolable dans nos paroles, fideles juſqu'à la mort.

LA PRUDENCE.

IL eſt une prudence qui ménage le preſent, il en eſt une autre qui diſpoſe en quelque ſorte de l'avenir, l'une aſſure les bons ſuccez, l'autre repare les mauvais; cette prudence ne ſe trouve que dans les hommes penetrans.

¶ *Le* nombre des deſſeins n'eſt pas contraire à la prudence, pourvû qu'il n'y entre point de confuſion.

La prudence ſe rafine par les differens conſeils.

¶ Il y a dans la plûpart de nos entrepriſes une temerité qui eſt cauſe qu'elles nous reuſſiſſent, qui nous fait regarder comme des gens d'une prudence conſommée.

La reuſſite d'une afaire n'eſt pas une preuve infaillible qu'elle ait été bien conduite; ſouvent de tres bons conſeils produiſent de fâcheuſes iſſuës, & il n'eſt pas moins ordinaire qu'on arrive à une fin heureuſe par de mauvais commencemens.

¶ *La* prudence a beaucoup plus de part dans de certains projets que la fortune; dans d'autres la prudence n'a que commencé, la fortune a fait le reſte.

¶ Il n'eſt pas d'un homme prudent d'abandonner au hazard, ce qu'il peut lui ôter par prevoiance & par conſeil.

¶ *Les* malheurs ne peuvent pas détruire

la

la vertu. Le fatal ſuccez d'une entrepriſe n'ôte rien à la reputation du ſage qui l'a formée. Si les evenemens étoient en nôtre puiſſance, il ſeroit juſte de blâmer une valeur & une prudence malheureuſes. Fabius vaincu me paroît auſſi digne de loüange que Fabius vainqueur, dés que je conſidere que l'homme n'eſt point maiſtre de la fortune.

Voir les temeraires être plus heureux que les ſages, une entrepriſe bien concertée échoüer plûtôt qu'un deſſein hardi & mal conduit, cela ne conclut rien.

On doit plaindre le malheur des ſages ſans blâmer leur prudence, & aplaudir au bonheur des temeraires ſans approuver leur conduite.

¶ La prudence n'eſt pas afectée au ſexe, il eſt des femmes auſſi ſages & auſſi heureuſes à donner un conſeil, que les plus fins politiques. Judith ſauva la ville de Bethulie, une ſervante mit à couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sarde, les Romains ſe defendent contre les Gaulois en ſuivant le deſſein qu'une femme leur propoſa.

On a vû la prudence des femmes éclater dans des occaſions où le conſeil d'un grave perſonnage auroit été inutile. Leur imagination qui reçoit plus aiſément les impreſſions de la crainte devient plus ſuſceptible des meſures qu'il faut prendre. L'homme qui n'eſt pas ſi promt à concevoir ces mouvemens timides, eſt plus lent à trouver les moiens de ſe dérober aux dangers qui le menacent.

¶ Le

¶ *Le* conſeil apartient aux vieillars, l'execution aux jeunes gens : la prudence de ceux-là, la hardieſſe de ceux-ci conduit aux entrepriſes fortunées.

Le ſang froid eſt bon dans le conſeil, l'eſprit de feu eſt admirable pour l'execution.

LE JEU.

LE jeu eſt une occupation fatigante, & perſonne ne s'en laſſe. Nous en avons des exemples.

¶ Ce n'eſt point l'avarice qui à inſpiré aux hommes le deſir de joüer, c'eſt l'ambition, c'eſt la prodigalité.

L'oiſiveté détournant des occupations ſerieuſes atttache à cet exercice, où on pretend ſe deſennuyer, où on cherche à couler le temps, & où la moindre perte eſt celle de l'argent.

*L'*ambition qui fait naiſtre l'envie de tenir tête aux perſonnes de la premiere volée, conſeille cet amuſement comme un moien de s'ouvrir une libre entrée dans toutes ſortes de maiſons.

La prodigalité ferme les yeux aux dépenſes que l'on fait, aux riſques que l'on court. On ſe flate que les ſources ne tariront jamais, que les reſſources ne manqueront point, de là cette habitude mauvaiſe de faire ſucceder les profuſions énormes à de legers gains, ou de recouvrer les pertes par des excez monſtrueux qui en attirent de nouvelles.

*L'*avarice n'a garde de ſuggerer une telle occupation. Un amateur de l'argent ne l'haſarde pas volontiers. Il le conſerve precieuſement; ſes delices ſont dans la contemplation, ſes joies dans la veüe de groſſes ſommes, on trouve peu d'avares

qui

qui ſçachent même les jeux les plus communs.

¶ Les imprecations, les juremens, les blaſphemes, ſuites funeſtes du malheur d'un joüeur, le rendent ardent. *Le* feu paroit dans ſes yeux, la rage éclate ſur ſon viſage, le deſeſpoir par ſa bouche. Dans cet état où il eſt tout hors de ſoi, eſt-il poſſible de croire que la raiſon le maîtriſe encore?

¶ J'ay vû des gens ſe piquer de n'ignorer aucun jeu; pour moi je ne me crois nullement déshonoré d'avoüer que je les ignore tous, & que je ne veux apprendre que celui des échets.

¶ *L'*interêt bannit la bonne foi du jeu.

Il eſt dangereux de joüer avec ſes amis, le jeu donne lieu aux injures, & par conſequent à des haines irreconciliables.

La fortune d'un joüeur eſt incertaine, il perdra dans un moment le fruit de pluſieurs jours de gain.

A-t-on vû beaucoup de joüeurs s'enrichir, l'argent du jeu ne profite preſque jamais.

Si j'étois le fils d'un pere joüeur de profeſſion, je renoncerois à l'eſperance d'un patrimoine.

Aſpaſie dont le mari eſt paſſionné pour le jeu, oze-t-elle s'attendre à un doüaire?

Damis depuis huit jours eſt en gain; ſon bonheur qui par tout fait bruit lui attire des envieux. On étudie ſes démarches, on l'obſerve, on le ſuit. Prés de rentrer chez lui on le vole, on le maltraite, la perte n'étoit-elle pas plus favorable à *Damis*? S'il s'en alloit triſtement, du moins il marchoit en ſeureté.

Je

¶ Je mets la passion du jeu au nombre de celles dont on ne revient point. On abandonne l'amour quand on n'a plus de quoi l'inspirer, on ne cesse point de joüer, qu'on n'ait tout perdu; & encore à quelles extrêmitez ne se réduit on pas pour reparer ses mauvais succez?

Que reste-t-il à perdre à qui a joüé son carosse & ses chevaux? Avec eux il a perdu sa reputation.

¶ On peut être bon joüeur sans être honnête homme. Joüer beau jeu, se moderer dans la perte, hazarder son argent sans chagrin, gagner fidelement, il ne faut que cela pour avoir le nom de bon joüeur; mais peut-on joüer sans se dérober à ses affaires, sans se ruïner ou ruïner les autres, sans noüer des commerces suspects? Tout cela *Trasimon* s'accorde-t-il avec les regles de la probités.

LE PROCE'S.

C'EST aujourd'hui un métier que de plaider comme de bâtir, d'imprimer, d'enſeigner la muſique. Beaucoup n'ont que cette profeſſion. Les femmes s'en mêlent auſſi-bien que leurs époux; on ne ſe ſouvient même plus du rang qu'elles occupent dans le monde; ni ſi elles ſont Comteſſes ou Marquiſes, on ne les connoît que ſous le nom de plaideuſes.

Argante publie cent fois dans le cercle de ſes nouvelles amies qu'elle commence à reſpirer, qu'heureuſement ſes procés ſont terminez; il lui en reſte cependant quatre ou cinq, ſie je ne me trompe, mais c'eſt une bagatelle pour une femme qui s'en eſt vû juſqu'à vingthuit, ſans compter ſa ſeparation de corps & de bien d'avec ſon mari qu'elle pourſuit vivement.

On ſe fait une habitude de plaider comme de danſer & de monter à cheval; un homme qui ſe ſent leger ou bon Ecuyer, danſe ou s'exerce toûjours au manége. Il en eſt de même du plaideur, il lui faut des procés, ſinon c'eſt un homme mort.

¶ Faire rompre des mariages, ou caſſer des teſtamens; demander qu'une donation ſoit nulle, ou une exherédation declarée injuſte; voilà ſur quoi l'on plaide de nos jours, & ſur quoi de tout tems la chicane s'exercera; il eſt pourtant

tant neceſſaire qu'on ſe marie, qu'on teſte, qu'on faſſe du bien aux uns, qu'on en prive les autres, j'aimerois autant dire qu'il eſt neceſſaire d'avoir des procés.

¶ La profeſſion d'Avocat eſt la plus ſuivie. Perſonne ne s'en étonne: car chacun ſe ſent d'humeur à intenter procés ſur une bagatelle.

Le parti de l'Egliſe eſt aſſez communément embraſſé, celui du barreau encore plus. Nous voyons plus d'Officiers de juſtice que de Prêtres: en dirai-je la raiſon ? Beaucoup veulent mourir ſans confeſſion, peu voudroient avoir vécu ſans procés; cela exclud le grand nombre d'Eccléſiaſtiques, & ne rend qu'utile celui des Avocats.

¶ Quelques-uns s'approchent des tribunaux afin de s'excuſer; quelques autres viennent s'y accuſer, ce ſont les maris jaloux qui prennent tout un Parlement pour le témoin autentique de leur déshonneur.

Le Barreau eſt autant rempli de gens qui ſollicitent la reſtitution de leurs biens, que d'autres qui demandent la reparation de leur honneur. Les pertes s'accumulent neanmoins, cet honneur eſt de plus riſqué: un homme ſage doit s'en tenir à ſes premiers malheurs, dans la juſte crainte qu'il ne lui en arrive de plus fâcheux.

L'époux mécontent de ſa femme l'accuſe d'infidélité, l'appelle en jugement; elle y paroiſt, joyeuſe d'avoir pour arbitre celui qu'elle a favoriſé & dont elle eſpere maintenant faveur. Qu'en

ſera-t-il? L'époux n'en aura que la honte. Quand pareille choſe arrivoit autrefois, on l'appelloit hazard; quand aujourd'hui pareille choſe n'arrive pas, on ne l'appelle pas moins hazard.

La femme & le mari ſont tous les jours au pied des tribunaux, l'un pour demander juſtice, l'autre pour l'avoir refuſée; celle-là pour être entenduë des Juges, celui-ci pour être puni de ſes..... Il ſuffit que je ne ſois point obſcur.

Anthime & *Lelie* ont même appartement, même table, même lit. Ils ne manquent point d'égards l'un pour l'autre, ils vont enſemble aux promenades, à l'Egliſe, à confeſſe, au palais, où chacun de leur côté ils ſollicitent les juges pour parvenir à leur ſeparation. Peut-on avoir en plaidant une moderation plus entiere? Sitoſt que leur affaire ſera terminée, ils ſe haïront à la rage, & plaideront de nouveau pour leur réünion.

¶ Il ſe voit des chicaneurs de profeſſion qui ſe chargent de toutes les mauvaiſes affaires, & qui ont le ſecrét de les rendre bonnes. Dites aprés cela que la juſtice n'a qu'une face.

Le bon droit n'eſt jamais équivoque, il n'y a que la volonté de ceux à qui il appartient d'en décider.

La même affaire revêtuë des mêmes circonſtances, priſe de la même maniere, ſe juge aujourd'hui d'une façon, demain tout autrement. Comment oſe-t-on ſe reſoudre à plaider?

¶ L'or qui ne ſe corrompt pas, eſt un dangereux

gereux metal. Il corrompt les perſonnes qu'on croyoit incorruptibles. Une cauſe en eſt bien meilleure où les offres ſuivent de prés la recommandation.

Nous diſons d'un juge qui n'a pû nous favoriſer, qu'il s'eſt laiſſé corrompre par les ſollicitations de nos ennemis. De noſtre coſté nous l'avons ſolicité & fait ſolliciter, nous pretendions apparemment le corrompre. De quoi nous plaignons-nous ? Auroit-il été plus excuſable d'une maniere que de l'autre ?

¶ La procedure eſt l'inſtruction d'un procés, c'eſt le ſentiment commun. Qu'on regarde de combien de procés elle eſt la cauſe, on en jugera differemment.

Si cet axiome de Philoſophie, *Il ne faut point multiplier les êtres ſans neceſſité*, avoit lieu dans la pratique, tel procés a duré vingt ans qui n'auroit pas duré vingt jours.

Le Doyen de la Grand-Chambre a, je ſuis ſeur, vû le commencement de tel procés dont ſon ſucceſſeur ne verra pas la fin.

¶ Un rien devient matiere à procés, & ce procés eſt la cauſe d'une ruine generale. *Chryſante* & *Learque* étoient les meilleurs amis du monde. Une perdrix tuée par hazard dans les terres de Chryſante l'a animé contre Learque. Learque s'eſt aigri à ſon tour, Leur differend a été devant les Juges du lieu, le Parlement en a connu enſuite. La choſe s'eſt paſſée il y a douze ans, elle dure encore. Ces deux Gentils-hommes riches & bien dans leurs affaires n'ont plus de quoi

pouſſer celle-ci ; eux mémes ſont obligez de la finir par une longue tranſaction. Le projet en eſt dreſſé depuis ſix mois, on differe de jour en jour à la ſigner, enſorte que ſelon toutes les apparences les petits-fils heriteront de ce malheureux procés, & n'auront d'autre patrimoine que l'obligation de ſoûtenir l'honneur de cette mauvaiſe cauſe.

Le raccommodement eſt bon en matiere de querelles ; en fait de procés rien n'eſt à mon gré plus ſalutaire qu'un prompt accomodement.

¶ Dignitez, rangs élevez, places éminentes, ſources de procés.

Le jour le grand jour arrive que l'on conſacre en expiation de nos ſacrileges à une auguſte ceremonie. Dans toutes les villes du monde chrêtien s'élevent & ſe multiplient de ſuperbes autels pour repoſer l'arche du Seigneur. Les ruës ſont auſſi magnifiquément tapiſſées que les appartemens des Rois, plus remplies de fleurs que les jardins où l'art & la nature ont fait leurs derniers efforts. Les miniſtres ſacrez ſont revétus de leurs ornemens pour rendre la fête illuſtre. Toutes choſes ainſi diſpoſées, les laïques à qui on défere l'honneur de porter le dais, diſputent entre eux la préeminence. L'un dit qu'il eſt Marquis, l'autre allegue le bien qu'il a fait à l'Egliſe, le troiſiéme ſe prevaut de ſa robe rouge, le dernier montre une croix de Chevalier. Cette conteſtation donne lieu à un procés de longue durée : il a falu prouver ſa nobleſſe, il a falu faire repa-

ration

ration d'honneur. La proceſſion, me demanderez-vous, comment ſe fit-elle ? A l'entour des charniers. De jeunes Clercs porterent le dais, pendant que ceux qui étoient deſtinez à cette glorieuſe action ſe diſoient des injures atroces.

¶ Je n'envie pas le ſort d'un homme pauvre qui eſt exempt de plaider : car Dieu merci je n'ai point de procés ; mais les chicaneurs devroient l'envier : Si malheureux qu'il puiſſe être, la deſtinée d'un plaideur a quelque choſe de plus cruel.

N'avoir ni amourettes, ni procés, c'eſt au dire populaire le moyen de vivre content. Quant à moi, je prefererois les diſgraces de l'amour aux bons évenemens des procés. Une inclination ne dure que quelques années, on a eſperance de devenir heureux en ceſſant d'être paſſionné ; on ne voit jamais la fin des affaires ; une cauſe favorablement décidée donne lieu à d'autres conteſtations qui ſe multiplient à l'infini.

¶ Le fils maltraité de ſon Pere, plaide pour ſes alimens. Le pere a ſi bien fait que le fils eſt mort de faim avant que d'obtenir une ſimple proviſion, c'eſt un mauvais conſeil que celui de plaider.

On me doit cent piſtoles, j'ai droit de les demander ; ſi j'en pourſuis le payement il m'en coûtera cent autres piſtoles. Perdons plûtôt la premiere ſomme ſans en riſquer une ſeconde ; ainſi raiſonne l'homme bien ſenſé.

Il faut, vous dit un Avocat, ſix cens rôles d'écriture pour l'éclairciſſement de votre affaire, je demande trois mois de tems, & deux cens

écus d'avance. Donnez-lui gratuitement le salaire de ses longues écritures, épargnez-lui la peine de travailler si long tems, votre affaire sera mieux & plutoſt éclaircie.

Je pardonnerai moins à l'Avocat G... qui écrit beaucoup, qu'à P.... qui parle beaucoup. Si un long plaidoyé ne rend pas une cauſe meilleure, ce n'eſt tousjours qu'un plaidoyé dont on ne le paye pas davantage que d'une cauſe ſuccinte. G.... étend ſes écritures, il faut plus de temps pour les examiner, plus d'argent pour ſon ſalaire, & la cauſe en devient pire.

A propos de ſalaire, ne me fera-t-on pas un procés à moi-même de ce que j'ai manqué de dire Honoraire?

¶ L'entretien d'un plaideur eſt un long & ennuyeux plaidoyé. S'il ne parle de ſes affaires il entre dans le détail de celles d'autrui. Je fuis ce genre d'hommes avec un ſoin tout particulier. La plus grande parleuſe me fatigue moins que la neceſſité de donner un quart d'heure d'audience à un ſolliciteur de procés.

¶ S'il y a preſcription contre ceux qui aprés trente ans forment une demande, il ſeroit juſte qu'il y en euſt contre ceux qui plaident pendant un plus long temps. Les chicaneurs veterans s'y oppoſeroient; un procés qui n'a duré qu'un demi ſiecle leur ſemble encore trop promptement jugé.

¶ Il y a plus de Beneficiers qui plaident que de Financiers; parce que le finance n'eſt pas matiere à devolu. On n'a point d'action con-

contre un partisan qui jouït des biens du monde, elle est permise contre un Abbé qui dissipe ceux de l'Eglise.

¶ Vous avez la fureur de plaider, je veux vous en guerir. Venez avec moi jusqu'au barreau. Là je vous montrerai vos Juges suivis de trois ou quatre laquais; ils ont plusieurs carrosses, grand nombre de chevaux, chez eux une table bien servie, à quelques lieuës de Paris de superbes maisons de plaisance, à Paris même de magnifiques hostels sans les appartemens secrets que je ne compte pas, leurs revenus sont modiques, ils ne subsistent que des épices, & c'est vous chicaneur obstiné qui payez ces épices.

Long tems vous avez sollicité une audience, elle vous est enfin accordée; êtes-vous plus avancé que vous n'étiez? On vous met à la merci d'un Raporteur negligent ou occupé; si vous ne trouvez quelque personne à qui il ne puisse rien refuser à cause qu'elle lui accorde tout, que je prevois encore de retardement dans vostre affaire!

¶ Les procés les plus favorablement terminez ne sont point sans inconveniens. S'ils éclaircissent le bien d'une famille, souvent ils en obscurcissent la reputation. Les droits se reglent à force de procedures, mais les acquisitions ne laissent pas de paroistre tousjours douteuses.

BIENFAITS,

RECONNOISSANCE, INGRATITUDE.

NOUS n'obligeons preſque point par inclination, ou ſi nous obligeons, une froide reconnoiſſance ralentit notre ardeur, un ſervice lentement recompenſé nous fait perdre l'envie d'obliger.

On reproche un plaiſir à qui le reçoit, on le refuſe à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet.

Si nous nous plaignions de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de generoſité, ils auroient bien plus ſujet de ſe plaindre de la dureté de nos reproches, de la tiedeur de nos ſervices, de notre peu de deſintereſſement.

¶ C'eſt faire trop d'honneur à la generoſité de certains que de l'appeller veritable; on cherche l'éclat dans les ſervices qu'on rend à ſes amis. Tel en leur offrant ſa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi.

Quand on eſt prêt d'obliger on ſonne la trompette; on veut des témoins de ſon action. *Mopſe* en plein jour a tiré l'épée pour *Alidor*, ſi *Alidor* fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être *Mopſe* auroit-il ſouffert qu'on eût maltraité ſon ami; car perſonne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

On s'attend que l'important ſervice qu'on va rendre

rendre à son ami sera public, avec quelle chaleur ne s'y porte-t-on point ? Il faut être doué d'un grand dés-interessement pour resister à cette tentation. Les plus desinteressez ne sçauroient gagner sur eux d'épargner à quiconque a besoin d'eux la confusion de recevoir leurs liberalitez.

¶ Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indifferemment de tout le monde, il regarde moins ce qu'on lui offre que la personne qui veut l'obliger. Quel merite a, je vous prie, le present d'un coquin ? Je me croirois déshonoré de ses instances. Etre redevable de sa fortune à un méchant homme, on a toûjours quelque reproche à se faire; c'est un odieux moyen de s'avancer que le credit d'un scelerat.

¶ On rend assez de services, mais on ne les rend pas de la bonne maniere. Il se voit des personnes qui obligent de si mauvaise grace, qu'on s'estimeroit heureux de n'avoir pas profitée de leurs services. Ils vous reprochent eternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes; est-il rien de plus cruel ? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir du tout ?

Un Romain disoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir sauvé de la tirannie des Cesars au tems des proscriptions, *Rend-moi à Cesar*; comme s'il eût voulu dire : Quelque triste qu'eût été mon sort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois; au lieu que par tes reproches tu renouvelles ma mort à tout moment; j'aurois souffert la dureté de Cesar qui étoit mon maistre & mon

vainqueur, celle d'un ami eſt-elle ſupportable? Vous qui m'exagerez cent fois la grandeur de votre amitié en me tirant du neant, rendez-moi à la baſſeſſe. L'orgueil des grans impitoyables que la fortune a placez au deſſus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empreſſemens. Il vous ſied mal de m'étaler ſans ceſſe vos bienfaits, ce ſpectacle n'eſt plus pour vous, c'eſt à moi à le voir, à l'admirer.

¶ Il eſt permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ſes ouvrages, cela eſt défendu aux amis, il leur eſt criminel de ſe repaître du plaiſir de dire, *J'ai fait un telle qu'il eſt.*

Sitôt que nous avons obligé, faiſons ce que font les perſonnes ſages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vûe corromproit leur imagination. Mettons un voile devant les bienfaits dont nous avons comblé un ami: il y a de la honte à les enviſager, ce ſouvenir n'eſt honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous. Plus nous ſçavons avoir obligé, plus nous aurons de vanité, pourvû encore que noſtre interêt ne s'apprivoiſe point par le beſoin qu'on aura eu de noſtre ſecours.

¶ Il n'eſt pas défendu de remettre devant les yeux de ſon ami les ſervices qu'on lui a rendus, ſi on a aſſez de délicateſſe pour le faire ſans apparence de reproche. Se peut-il rien de plus adroit que la maniere dont s'y prit un ſoldat des vieilles bandes, qui avoit beſoin de la protection de Ceſar. *Prince*, dit-il à l'Empereur qui l'alloit juger, *reconnoîtriez-vous le ſoldat qui pour éteindre*

teindre l'ardeur de votre ſoif, vous aporta de l'eau d'une fontaine ? Fort bien, reprit Ceſar, *mais ce n'eſt pas toi. Vous avez raiſon*, repliqua le ſoldat, *de me méconnoître, j'ai perdu depuis ce temps-là un œil en combattant pour vous.* Ceſar le reconnut & le recompenſa. Le diſcours de ce ſoldat ne ſentoit aucunement le reproche, il eſt impoſſible de mieux s'expliquer pour dire, *Je vous ai ſervi, faites-moi grace à votre tour.* C'eſt un grand art de piquer la generoſité ſans bleſſer le deſintereſſement. Un homme genereux ne ſera pas fâché qu'on l'excite à ſe ſouvenir des plaiſirs qu'on lui a faits.

¶ Je ne crois point de ſervices au deſſus de la reconnoiſſance, je crois ſeulement qu'il y a maniere de la ſignaler. Tout le monde n'eſt pas en état d'en donner des marques illuſtres, mais il n'eſt perſonne qui ne puiſſe par un mot obligeant répondre aux bontez de ſon bienfaiteur. Souvent même une parole ſurpaſſe en valeur tout ce qu'on pourroit faire. Auguſte avoit accordé à Furnius la grace de ſon pere qui avoit ſuivi le parti d'Antoine. Quelle pouvoit être dans cette occaſion la reconnoiſſance d'un ſujet impuiſſant envers un Empereur magnifique ? Le reproche honnête que Furnius lui adreſſe de cette impuiſſance où il le reduit, a plus de merite que toutes les offres imaginables. *Ceſar*, lui dit-il, *je n'ai jamais reçu qu'une injure de toi, c'eſt qu'apreſent tu as fait que je ſerai obligé de vivre & de mourir ingrat.*

¶ L'ingratitude a été un vice de tous les ſie-

cles. L'exemple de chacun l'autorise. La femme peut se plaindre du mari, l'époux de sa femme, le pere de ses enfans, l'ami de ses amis, la patrie de ses citoyens, le Prince du sujet.

LES SCIPIONS, les CAMILLES, les CICERONS envoyez en exil sont des exemples de l'ingratitude du peuple qui interprete mal ce qu'on fait pour sa conservation. Rome devoit son salut à leur courage & à leur éloquence, les soldats eurent en leurs personnes des chefs experimentez, les citoyens de genereux liberateurs: malgré le bien qu'ils ont fait à la patrie, la patrie se ligue contre eux & les desavouë.

¶ Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pourroient nous reprocher la nôtre.

J'entends *Antiste* qui se desespere d'avoir obligé un ingrat; si l'on faisoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été, pourroit-on distinguer sa voix?

Les bienfaits tombent entre les mains de gens sans reconnoissance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaiteur d'obliger, que l'interêt a été le ressort de ses bons offices, ce jugement passant pour veritable, donne un legitime pretexte à l'ingratitude.

Les derniers bienfaits effacent le souvenir des premiers.

¶ Tant qu'on espere s'acquitter du bienfait, on aime celui dont on le tient, est-ce un effet de reconnoissance? Nullement. Car on le fuit, on le hait dés que l'obligation qu'on lui a, est

eſt d'une nature à ne pouvoir être dignement reconnuë.

Une grace cõmune, un bienfait qui ſe repand ſur pluſieurs eſt peu agreable. Nous n'aimons point qu'on nous confonde, nous voulons au contraire qu'un homme en nous obligeant, nous diſtingue; cette delicateſſe ſe trouve autant chez les petits que chez les grands. Si le Roi donnoit le cordon bleu à tous les nobles, le Duc & Pair ne feroit aucune eſtime de ce preſent; ſi tous ceux qui ſont bleſſez à l'armés étoient Chevaliers de ſaint Louïs, perſonne ne ſe feroit un honneur de ſes bleſſures ni du cordon rouge.

Ce qui ſe fait pour tout le monde, ſe fait pour moi ſans merite; quelque grace que vous m'accordiez, ſi je ne ſuis unique je l'eſtime peu. Vous me prétez mille écus, vous en avez prété davantage à *Mandor & à Oronte*, il eſt juſte que je partage ma reconnoiſſance avec ceux qui partagent vos faveurs, je ne vous aurai donc qu'une obligation partagée.

¶ Ne vous empreſſez pas de ſervir beaucoup de gens, piquez-vous de bien adreſſer vos bienfaits, c'eſt de toutes les regles de la generoſité la plus honorable à ſuivre.

¶ Le manque de reconnoiſſance à l'égard des particuliers eſt ingratitude; à l'égard des Princes, c'eſt trahiſon, c'eſt revolte; s'il y avoit des termes plus noirs, je les dirois.

Quelque diſtance qu'il y ait d'un Roi à un ſujet, quelque difficile qu'il ſemble à celui-

lui-ci d'égaler par sa reconnoissance les bienfaits d'un Roi puissant, il arrive neanmoins plus souvent que le Prince se trouve vaincu par les services du sujet, que le sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'estime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, ALEXANDRE étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté là; si d'autre part on balance & toutes les richesses du monde, & un bon conseil ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela PARMENION pouvoit vaincre ALEXANDRE?

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des services que la plus magnifique reconnoissance ne payeroit qu'à demi. Une liberalité que fait un grand, corrompt celui qui la reçoit; le bon conseil qu'on donne à ce grand lui attire des bonheurs, le rend sage, & par consequent merite plus.

L'éducation qu'on donne aux Princes, la vertu qu'on leur inspire, sont des biens trop au dessus de la reconnoissance. Autant qu'il leur est aisé de recompenser l'adresse d'un habile Peintre, l'inuention d'un Architecte, autant leur est-il impossible de s'acquiter envers ce ministre zelé, ce sage gouverneur, ce conseiller fidéle. Alexandre pleura la mort d'Aristote avec des larmes plus ameres que la perte de Philipe. Seneque n'a-t-il pas fait plus de bien à Neron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au peuple Romain?

¶ Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'est

c'eſt un bienfait gratuit; ſervir un ami de qui on eſpere une reconnoiſſance exacte, c'eſt une bonne volonté mercenaire.

¶ Entreprendrai-je d'inſpirer aux hommes une reconnoiſſance reciproque? Ils en ont perdu les ſentimens à l'égard de Dieu. Tout eſt pour l'homme dans ce vaſte Univers, & rien ne ſe trouve pour Dieu dans le cœur de l'homme.

Le ſoleil éclaire cet impie qui ſe rend indigne de ſa lumiere; la mer calme la fureur de ſes flots pour porter l'avare marchand dans les païs étrangers, la terre donne regulierement ſes fruits aux riches inſatiables, pendant que les grêles gâtent la moiſſon du pauvre laboureur, lui-même ſçait repouſſer l'injure des ſaiſons: au lieu qu'on devroit ouvrir les yeux pour reconnoiſtre cette main liberale de qui on reçoit de ſi rares bienfaits; on ferme ſon cœur à la reconnoiſſance, ſa bouche aux actions de grace, on ne l'ouvre qu'aux plaintes.

Dequoi ſe plaindront ces mortels ingrats? Accuſeront-ils la providence de ce qu'elle ne leur a pas donné la force des lions, la grandeur des élephans, la viſteſſe des cerfs, la legereté des oiſeaux? Que leurs murmures ſeroient injuſtes! Tout foibles qu'ils paroiſſent, ils domptent la fureur du lion, apprivoiſent l'élephant, bornent le vol des oiſeaux, & laſſent les cerfs à la courſe.

LE POUR ET LE CONTRE DE LA COMEDIE.

LA Comedie eſt une de ces choſes qui peuvent être tolerées, dont même il n'eſt preſque pas permis de parler, à cauſe qu'elle eſt plus ou moins dangereuſe, eu égard à la ſituation des ſpectateurs.

Pluſieurs fois il m'eſt arrivé d'en chercher le plaiſir, par des raiſons qu'on nomme bienſéance & curioſité; ſoit froideur de temperament ou indiference naturelle, ſoit préocupation ou artifice d'un amour propre ingenieux, je ne m'aperçus jamais qu'il y eût tant de quoi la blâmer. Aprés tout, on n'en doit tirer aucune conſequence generale, & celui-là ſeroit témeraire qui pretendroit que la Comedie fût abſolument innocente.

Quand j'ai fait attention au luxe qui y regne, aux petites libertez qui s'y gliſſent, aux airs qu'on y affecte, ſans mentir elle m'a paru dangereuſe; mais à la regarder par ſon bel endroit, on avoüera que tres-ſouvent on en ſort plus regulier qu'on y eſt entré. L'on diroit que c'eſt là où viennent pour ſe purifier tous les ridicules du monde, & que dans les libres inſtructions du theatre ils veuillent faire choix de celles qui leur ſon neceſſaires.

La Satire a quelque choſe d'extrêmement piquant. Mille gens par ſon ſecours ſe corrigent

gent quelquefois d'un désordre que les traits enflammez de l'éloquence des BOURDALOÜES & des SOANENS n'auroient peut être qu'à demi réformés : Non que j'ose dire que l'éloquence prophane soit plus éficace que les veritez de l'Evangile ; je pretends seulement que la chaire prescrit au censeur des bornes trop étroites, au lieu que le theatre autorisant le détail, on y attaque cent & cent défauts contre la mode, la coqueterie, & les autres vices du siécle que l'Orateur sacré n'a garde de nommer. de peur de soüiller sa bouche par des expressions que Saint Paul condamnoit dans le commun des fidelles de son tems. Il ne peut tout au plus qu'imiter la conduite de cet Apôtre, qui declare une guerre generale aux avares, aux impudiques, aux idolâtres de la fortune, sans descendre dans les circonstances de ses passions infames.

Rien n'échape à la censure d'un severe Acteur. La force de ses paroles penétre les retranchemens de la dissimulation, il va soüiller dans le cœur des plus doubles & des plus artificieux, qui confus de voir les misteres de leur hipocrisie revelez, prennent la resolution de se corriger.

Quels effets n'a point produits la representation de certaines piéces où l'on se déchaîne contre les debauchez de profession, où on en veut aux parures fastueuses du sexe, où on entreprend de détruire l'orgüeil & l'interêt ? Le bizare & l'entêté moderent la ferocité de leur humeur, dés qu'ils la voyent condamnée dans le *Misantrope* ; le *Festin de Pierre* ébranle par la fin tragique

que de l'impie, celui qui mépriſe les ordres du Ciel. Le faux devot ſe trouve honteuſement déconcerté à la veuë des reproches que reçoit le *Tartufe*, & des malédictions dont le charge le parterre. *La Jobin* a empêché un des mes intimes amis de s'éclaircir de ſa deſtinée par la voie de l'horoſcope. Sans la Comedie du *Menteur* (il faut qu'à mon tour je m'acuſe) on m'auroit vû, je crois, le plus audacieux fanfaron de Paris. *Arlequin* avec un ridicule aſſortiment de rubans fait éclipſer les fontanges. Les *Folies d'Octavio* ſont des leçons de ſageſſe qui apprennent combien il eſt fatal de s'abandonner à l'amour. *Colombine fille ſçavante* rapelle les perſonnes de ſon ſexe à leurs occupations naturelles. Le *Phœnix* détruit la fauſſe vertu des prudes. *La Baguete* découvre l'artifice d'une femme qui affecta de la paſſion pour un mari qu'elle n'aima jamais. *Le Defenſeur du beau ſexe* calme les fureurs des jaloux, & met le mérite des Dames dans un beau jour. Il n'eſt enfin perſonne qui n'avoüe que le faſte des coquetes, & l'ambition des partiſans ſeroient arrivez à leur comble, ſi les uns & les autres honteux de s'entendre inceſſamment timpaniſer à l'Hôtel de Bourgogne, n'avoient feint d'en retrancher quelque choſe.

Voilà, ſi je ne me trompe, les fruits de la Comedie. Hors du theatre on n'a plus cette même occaſion d'exprimer les traits veritables du malhonnête homme. *La* ſeulement on peut les donner au naturel, ſon caractere s'y touche d'une maniere qu'il ſe reconnoît d'abord dans ces peintures critiques,

triques, & qu'il ſe propoſe d'n'être plus un ſujet de raillerie de ceux qui le connoiſſent.

On ſe plaint que ces fruits ſont étouffez par l'action du déclamateur, qui inſinüe les paſſions qu'il exprime. Rarement; pourrois-je répondre. Nous ſommes trop prevenus qu'elles paſſent le naturel pour nous en laiſſer ſurprendre. Si l'auditeur ſouffre qu'on l'éblouiſſe un moment, il regarde peu aprés les choſes dans leur corps veritable. Lui même eſſaie de ſe tromper pendant une heure ou deux qu'il eſt a un ſpectacle, afin de ſe former, quand il ſe détrompera, un nouveau plaiſir; en ſe reconnoiſſant capable de diſtinguer le vrai d'avec le faux.

Plût au ciel! quoi qu'on en diſe, qu'un Acteur bien animé ouvrît dans nos ames, un libre paſſage aux mouvemens qu'il dévelope! Le lâche auroit l'honneur en recommandation, le poltron deviendroit brave, l'*Avare* ſeroit liberal, l'*Etourdi* commenceroit d'être circonſpect, le *Jaloux* plus tranquille; le *Débauché* mieux reglé. On verroit les précieuſes ſe revétir d'un caractere plus docile & plus maniable, les meres apprendroient l'art d'élever leurs filles, & de rompre adroitement le cours de leurs ſecretes intrigues. Le *Plaideur* préfereroit à l'exercice de la chicane la douceur de vivre en paix avec ſes voiſins; le *Grondeur* riroit à ſon tour. Les *Fâcheux* étudieroient les momens de ne ſe point rendre incommodes; le Courtiſan prenant le contre-pié de *Marquis*, ſujets éternels de la ſatire de Moliere, ne ſeroit plus prevenu de ſa naiſſance, & ne placeroit

pas

pas une nobleſſe mandiée, ſouvent même achetée, audeſſus d'une honnête profeſſion plus amie de la vertu; le Magiſtrat n'auroit garde de vendre ſon crédit ou de ne l'accorder qu'aux ſolicitations de ſes créatures. Nous aurions des Juges équitables qui ne mettroient point entre les mains de la Juſtice une balance d'or, & qui ne peſeroient pas celle qu'ils doivent rendre au poids de leur avarice. L'homme d'affaires renonceroit à l'interêt, aimant mieux une lente fortune qu'une abondance prompte & irreguliere. Enfin tout le monde ſe corrigeroit; la ſocieté civile ſe verroit en peu de temps purgée d'une infinité de peſtes qui alterent la belle œconomie du commerce des hommes, car la liberté du theatre ne fait grace à perſonne, & ſon éloquence n'eſt pas capable de produire de moindres effets.

Pour peu qu'on continuë de s'en plaindre, je dirai qu'il faut auſſi blâmer l'eloquence chrétienne. S'il eſt vrai que ſes charmes ſoient des apas trompeurs, on ne doit pas permettre aux miniſtres de la parole de Dieu de nous developer dans les chaires, ce qu'a de beau, de fin, de pathetique l'art oratoire.

Qu'on ne croye pas, au reſte, que je veuille faire ici un parallele du Predicateur & du Comedien. Si celui-ci a plus de ſuccez en reprenant nos mœurs, c'eſt tant pis pour ceux qui ſe rendent à ſa voix dans le tems qu'ils négligent d'entendre des diſcours, où l'on ne cherche pas tant à faire des hommes ſelon le monde, qu'à former de parfaits Chrétiens. Nous devons rougir

de

de nôtre converſion, lorſqu'elle a plûtôt pour motif la crainte d'être mis au nombre des ridicules du ſiecle, que le deſir d'être veritablement irreprochables.

Le but de mes raiſons eſt de prouver, que l'action du declamateur n'eſt pas ce qui fait le crime de la Comedie. Blâmeroit-on un homme qui dans une compagnie d'honnêtes gens reciteroit par complaiſance un rôle du Cid ou de Cinna? On admireroit au contraire ſa memoire, on loüeroit ſa vehemence, on feroit l'éloge des beaux ſentimens d'Auguſte, qui ſignale ſa clemence envers un ſujet rebelle, ou de Rodrigue qui malgré l'interêt de ſon amour vange l'affront que ſon pere a reçu. Encore faudroit-t-il être homme d'eſprit pour aplaudir à ces délicates paſſions: ce plaiſir ne ſeroit point ſenſible à d'autres.

Tout ce qu'on peut blâmer de la Comedie, ce ſont, je l'avoüe, ces ſentimens qui ne tiennent ni du Heros ni de l'homme ſerieux; ces caracteres badins, ces portraits trop au naturel, ces expreſſions molles & effeminées auſquelles on donne le nom de galanterie. Il faut tomber d'accord que l'auditeur n'eſt pas en ſeureté, qu'il y a du riſque pour de jeunes cœurs diſpoſez à reſſentir les atteintes de l'amour, avant qu'on leur ait apris à s'en défendre. Je voudrois qu'on en ſuprimât ces traits ſatiriques qui défigurent le prochain, & qu'on ſe contentât de cenſurer le deſordre ſans faire reconnoître le coupable.

Les Peres ſe ſont fortement déchaînez contre

tre les Chrétiens qui assistoient aux jeux avec un empressement indigne. Il étoit juste qu'on leur donnat de l'horreur pour des plaisirs dont la joüissance ne convenoit pas même à des païens susceptibles des premiers mouvemens de la nature. Les hommes piquez d'une fausse gloire se servoient de spectacle les uns aux autres. Les plus innocens objets étoient des ruisseaux de sang, les personnages les plus ordinaires, des bourreaux & des impudiques; les coûtumes impies succederent aux cruelles, on exposoit au mépris les choses saintes, on faisoit en plein theatre des augustes ceremonies de nôtre religion un objet de risée. Les manieres des chrétiens étoient traitées d'insensées, leurs devotions de superstitieuses. Les fideles étoient-ils excusables de vouloir à ce prix contenter leur curiosité, eux qui ne pouvoient être témoins de tant de prophanations sans partager en quelque sorte leurs hommages entre le Dieu qu'ils reconnoissoient, & ceux qu'ils voioient adorez.

Nôtre politesse fut toûjours trop grande pour favoriser de semblables divertissemens, nous détestons ces barbares coûtumes, nous les traitons de sacrileges. Il est vrai que nôtte rigide vertu s'est tant soit peu relâchée; nous nous sommes crûs exempts de reproche, à cause que l'on ne faisoit point paroître de nuditez extravagantes, & que de la bouche de nos acteurs il ne sortoit aucunes paroles impies, cela ne nous justifie pourtant qu'à demi.

L'institution de la Comedie en France eut

pour

pour cauſe un délaſſement d'eſprit, un plaiſir d'honnête homme. Le Cardinal de Richelieu Miniſtre d'un genie tranſcendant l'aimoit, comme on ſçait, paſſionnément. Ce fut lui qui ſur la ſcene introduiſit les Muſes, & qui préta la parole à ces muettes beautez qu'on voit briller dans les pieces des habiles de ſon tems; mais alors ces muſes étoient chaſtes, retenuës, pleines de pudeur. Si la Comedie contre l'intention de ces protecteurs a degenéré, c'eſt parce que le ſort des meilleures choſes eſt de ſe corrompre, malgré la précaution qu'on prend de les conſerver dans leur premiere integrité.

Les ennemis des ſpectacles ſe recrieront encore, comment accorder les larmes de la penitence avec les joïes des ténebres? Autre choſe eſt de ne point faire penitence, & d'aller dans des endroits où on ne ſe propoſe pas directement de la pratiquer. La devotion ſouffre volontiers quelques intervalles. Les perſonnes qui ont tout à fait renoncé au monde ſe ménagent des momens où il leur eſt permis de ſuſpendre l'auſterité de leurs exercices. Seroit-il raiſonnable qu'on défendit aux gens du ſiécle de choiſir des heures dans leſquelles ils puſſent adoucir à leur tour la rigueur de leurs penibles occupations?

LE CONTRE. Ces raiſons dont on apuïe la juſtification des theatres ne ſont pas telles qu'elles ne puiſſent être détruites. Regardons tant qu'il nous plaira la Comedie par ſes beaux endroits, ce n'eſt pas aujourd'hui qu'on en ſort plus innocent qu'on

n'y eſt entré. On s'y ſoüille loin de s'y purifier. L'Acteur pouvoit autrefois corriger par ſa ſatire, les défauts de ſon ſiecle, parce que les hommes qui n'avoient que des Dieux imaginaires, des Dieux qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point, des bouches & ne pouvoient parler, les hommes, dis-je, ſe contentoient de conformer leurs mœurs à la politeſſe des Atheniens, à la majeſté des Romains; par honneur ils y étoient obligez, inſtruits d'ailleurs que leurs divinitez ne pénétroient pas dans le ſanctuaire de l'ame, ils ſe croyoient en ſeureté d'obéïr à tous les mouvemens d'un cœur dereglé. Un chrêtien ſera-t-il bien receu à ſe parer de cette raiſon? S'il n'eſt ſenſible qu'aux traits de la ſatire, ſon changement ne ſera qu'exterieur.

Je doute méme que la ſatire puiſſe ce que n'aura pû l'éloquence ſacrée. Les Predicateurs ſont des medecins charitables, qui dans la gueriſon des maladies ſpirituelles ſe ſervent de doux remedes. S'ils ſont ſans effet, qu'il eſt à craindre que ceux d'une critique amere ne ſoient pas plus efficaces, à moins qu'on ne ſe faſſe un plus grand point de plaire au monde que de ſe perfectionner utilement.

Rien n'eſt plus faux que les retours qu'excite la confuſion de ſe voir repris par un Acteur, rien n'eſt plus ſuſpect. Les fruits que produit la Comedie reſſemblent à ceux qui naiſſoient en Egypte, ſi je ne me trompe; la veüe en étoit admirable, le dehors extremement beau; les

touchoit-

touchoit-on, ils se reduisoient en poudre.

Un spectateur sur qui la satire fait assez d'impression pour le porter à se corriger, est au dehors un homme nouveau. Il ne donne plus comme auparavant dans la bagatelle, il renonce au jeu qu'il engageoit à des dépenses excessives, il retranche de ses habits le superflu peu sortable à sa condition; il a quité le ridicule du jeune âge qui lui faisoit un mauvais nom. Devenant ami d'une politesse bienseante, il n'a point dans la bouche ces mots grossiers que les honnêtes gens s'abstiennent de prononcer; son abord est facile, son air accuëillant, son rang soustenu sans fierté. Il s'est défait de ces tons railleurs, de ce caractere de bouffon, de cette affectation de bel esprit. Dirai-je tout? Il s'est revêtu des ornemens d'une feinte modestie, s'est couvert du manteau d'une probité éclatante; voilà la beauté de ce fruit: touchez-le, ce n'est pas cette solidité que vous pensiez; ouvrez-le, vous n'y verrez point ce que vous esperiez. Pénétrez le dedans de cet homme, vous y remarquerez même fureur de s'avancer, mêmes desirs, mêmes artifices; heureux si ce qu'il a entendu n'a rien ajoûté à l'injustice de ses prétentions, ni à la malignité de son avarice! Heureux si ce qu'il a vû n'a point ravi à son cœur cette liberté tant desirable, qu'on conserve rarement dans les occasions de plaisir.

Pour un bien que produit quelquefois la Comedie au hazard, elle ouvre la porte à mille maux inevitables. Quel est, je vous prie, l'homme assez insensible pour ne pas être attendri par les

vives expreſſions d'une maîtreſſe qui gemit, aſſez ferme pour reſiſter aux plaintes d'un amant qui ſe deſeſpere, aſſez tranquile pour conſerver ſon ame dans le calme au milieu des emportemens d'un furieux qui exagere ſa douleur, aſſez indiferent pour ne pas goûter un trait ſatirique? Fût-on du plus froid naturel du monde, du temperament le moins ſuſceptible, on ne ſçauroit à lors commander à ſon cœur. Malgré ſoi on s'intereſſe à la douleur d'une femme affligée, à la perfidie d'un amant; on prend part à la trahiſon de ce Prince malheureux, on entre dans les tranſports de ce brave outragé, on devient complice de la vangeance.

Ne ſont-ce pas là les ſentimens qu'excitent au dedans de nous les vives repreſentations des theatres? Qu'on ſe regarde tel que l'on eſt, qu'on ouvre ſur ſoi-même ces yeux de complaiſance que fait ouvrir l'amour propre, on ſe reconnoîtra bien-tôt coupable de tous les excés que la ſcene embellit. Si ces déclamations mondaines ne font ſur nous aucune impreſſion ſenſible, c'eſt une marque que nous avons conſommé l'ouvrage du crime, & que nous ſommes tellement corrompus, qu'elles ne peuvent nous corrompre davantage.

Mais nous prenons plaiſir à nous abuſer. Faiſons ſerieuſement attention à ce qui ſe paſſe en nous, lorſque nous courons aux ſpectacles. Y a-t-il une perſonne, quelques épurez que ſoient ſes motifs, qui en allant à la Comedie croïe faire une action de religion? On ſent, quoi qu'on feigne

de ne le pas ſentir, je ne ſçai quels mouvemens qui en détournent; ſi on leur obéït c'eſt avec une contrainte génante à laquelle on ne cede qu'aprés avoir long-tems & toûjours vainement combatu. Delà cette agitation involontaire qui tourmente juſques dans le fort du plaiſir; delà ce trouble continuel que le plus magnifique apareil d'un divertiſſement ne ſçauroit calmer.

Y eſt-on? la vertu ſe ralentit, les bonnes intentions s'éloignent, la ſatire s'empare de nôtre conſentement, ſe rend maîtreſſe de nôtre volonté, la tourne & la captive à ſon gré. Bien loin de faire naître le deſir de corriger les deſordres qu'elle reprend, ſouvent on n'en conçoit que plus fortement l'envie de ſe les approprier, parce qu'on reconnoît que ce ſont des défauts annoblis dont les gens du bel air s'honorent, & que le grand monde met au nombre des vertus à la mode.

Qu'on s'examine lorſqu'on en ſort, on ſe trouvera dans une ſituation toute autre que celle où l'on étoit peu auparavant. On eſt tout rempli de maximes d'ambition & de vanité; les ſemences de probité qu'une belle education avoit jettées dans le cœur d'un enfant bien né ſont évanoüies, ſont diſſipées. Les paſſions éteintes dans les uns par la froideur de l'âge, uſées dans les autres par la longue habitude des voluptés ſe ſont rallumées & ont repris une vigueur nouvelle. On ſonpire plus que jamais aprés toutes ſortes de plaiſirs, on court avec précipitation dans ces voïes delicieuſes qu'ouvre l'empreſ-

ſement de ſatisfaire ſes convoitiſes ; obligé de rentrer dans les ſoins de ſa famille, ou de reprendre ſes occupations, on ſe voit dans une langueur mortelle, on s'engage dans une oiſiveté qui ſans ceſſe rapelle aux amuſemens qui l'ont fait naître.

Les theatres, diſons nous, n'ofrent rien de deshonnête, rien d'impie aux yeux des ſpectateurs. On en a, graces à noſtre politeſſe éloigné ces objets de cruauté que les hommes déteſtent; la religion n'y eſt point prophanée, la verité n'y eſt point obſcurcie, le ſeul vice y eſt décrié. Foible raiſon ! Si les ſpectacles étoient ornez de ces images afreuſes dont le Paganiſme ſouſtenoit à peine la veuë, peut être ſeroit-ce pour nous une eſpece d'avantage ; noſtre curioſité ſe gueriroit par l'horreur de ces repreſentations groſſieres, au lieu que nous ſommes devenus des pecheurs délicats; nous voulons qu'on nous prepare le calice de l'iniquité, afin de le boire ſans repugnance.

Ne nous retranchons plus ſur le temperament qu'on a apporté aux theatres; nous ne ſommes pas moins coupables que ceux qui dans le regne du Paganiſme ofroient à la veuë d'un peuple aſſemblé des combats de gladiateurs. Noſtre barbare curioſité s'immole tous les jours d'auſſi ſanglantes victimes, quoi qu'elle ne ſe repaiſſe pas tout à fait de pareils objets. Pour plaire à des chrêtiens cruels on en voit qui expoſent leur vie. Une femme ſuſpenduë dans les airs, s'agite & ſe balance. Une homme armé marche ſur une corde & y dance de la même maniere qu'on feroit

roit sur la terre ferme, tantost perdant l'usage des mains tantost celui des pieds, chaque mouvement le menace d'une chute mortelle, & donne des fraieurs qui passent le plaisir. Un baladin sur le theatre imite les poissons, un autre contrefait les plus vils animaux de la terre. A regarder ces choses en elles-mêmes, les Païens qui se plaisoient dans le carnage n'étoient pas plus blâmables que les admirateurs de telles representations. Nous ne connoissons qu'un Dieu, & l'on introduit sur la scene un nombre infini de divinitez, ausquelles on ne peut rendre hommage sans dérober les honneurs deus au vrai Dieu. On y fait paroistre les demons, les furies, on y parle un langage diabolique, on y chante des airs tendres qui enlevent, qui transportent; qui donnent du plaisir; mais un plaisir que les anciens Philosophes avec toute leur indulgence ne laisserent pas d'appeller l'intemperance des oreilles.

Voila les spectacles qu'on represente parmi nous. Cependant on les justifie, on les nomme agreables, chose plus étrange, on les croit permis! L'Eglise est-elle donc une mere impitoiable, pour souffrir qu'on prodigue ainsi le sang de ses enfans? La religion ne renferme-t-elle pas d'assez grans misteres, sans occuper l'attention de gens qui n'en ont déja pas trop, de mille ceremonies superstitieuses qu'on voit rarement, qu'on ne raisonne sur les nostres, ou qu'on n'en conçoive du dégoust? Jesus-Christ n'est-il pas un assez beau modele, sans que les hommes pour

exercer leur imitation cherchent à copier les bêtes destinées à leur usage ?

Achevons de nous détruire. Je supose les pieces les plus innocentes ; y en a-t-il où le Christianisme ne se trouve interessé, où la charité ne soit violée, où on n'en veüille qu'au libertinage ? Si la Comedie du *Tartuffe* condamne l'hipocrisie, quelles manieres rafinées de se contrefaire, ne suggere-t-elle point ? Le *Misantrope* en veut au fol entêtement de quelque capricieux, tandis qu'il insinuë à une infinité de gens un caractere singulier, bizare, peu convenable à la societé. *L'avare* par ses épargnes honteuses, par ses plaintes excessives découvre aux personnes d'une humeur sordide, des routes jusques-là inconnuës à l'avarice. Quel est l'impie dont la vie scandaleuse ait été changée par la catastrophe du débauché qui parle dans le *Festin de Pierre* ? Voïons-nous que la censure publique ait fait revenir des *Coquetes* de la superfluité des ajustemens? Les *Menteurs* d'habitude n'ont point quité le parti d'exagerer toutes choses, malgré la guerre qu'on leur fait de leurs impostures. S'apperçoit-on que le *Bourgeois Gentilhomme* ait eû de si rares succez ? Trouvez-en que cette juste critique ait fait rentrer dans les bornes de leur état, dans la bienséance de leur condition. Les veritez repanduës dans le *Malade imaginaire* ont-elles arrêté le cours des fourberies qui regnent dans l'exercice de la medecine, ont-elles eus le pouvoir de retrancher ces ceremonies meurtrieres ausquelles on confie de nos jours la vie précieuse des plus grans hommes ?

Les

Les traits piquans dont ces pieces ſont remplies, inſpirent tout au plus de l'averſion pour ceux en qui l'on remarque de pareils défauts, & c'eſt l'unique fruit qu'on en retire. Diſons donc que ſi elles gueriſſent de quelques excez, elles ſoüillent de mille autres, contre leſquels on neglige de ſe précautionner.

Car quelle précaution apporte-t-on pour ſe garantir des piéges que les ſpectacles cachent à nôtre foibleſſe ? avec quelle fermeté ne prétons-nous pas nos ſens à ce qui s'offre pour les ſurprendre ? Nous abandonnons nos regards à ces objets lâcifs, qui par des graces empruntées ſe font un art de nous attendrir, nos oreilles ne ſont ouvertes qu'à des diſcours enchanteurs, diſcours frivoles, diſcours mordans. Nôtre langue ſe dénoüe & applaudit à des paſſions délicatement touchées; l'eſprit attentif à ce qui ſe paſſe ſur la Scene deſcend dans le miniſtere d'une intrigue bien concertée; le cœur reſiſtera-t-il à cette corruption ?

On n'ozeroit deſavoüer qu'une peinture libre fait impreſſion, que la lecture d'un Roman eſt pernicieuſe, qu'une médiſance adroite ſéduit les meilleures intentions, & on n'avoüera pas que des portraits deſhonnêtes, des deſcriptions trop tendres, des équivoques mal ornées, des calomnies publiques, choſes dont les pieces les plus corrigées ne ſont point exemptes, on n'avoüera pas, dis-je, qu'elles puiſſent fraper un auditeur ! Ceux qui parlent de la ſorte comptent beaucoup ſur leur force.

Admirons de plus la fauſſe delicateſſe des hommes du ſiécle. On eſt promt à ſe plaindre des directeurs qui ſondent les plaies de l'ame, & qui creuſent dans le fond des conſciences pour en connoiſtre les diſpoſitions vicieuſes ; nous murmurons de ce qu'ils foüillent trop avant ; nous diſons qu'ils font des leçons de pecher, quand afin de vaincre noſtre ignorance ou d'exciter noſtre confuſion ils tâchent d'éclaircir les circonſtances enormes de certains deſordres, & & nous ne voulons tomber d'accord que la Comedie où on ne s'applique guere à enveloper les ſentimens d'une paſſion groſſiere ſoit une école pernicieuſe? noſtre erreur nous plaît étrangement!

Non, je ne ſouhaite plus que ceux qui frequentent les Theatres entrent dans les paſſions qu'on y exprime. On donneroit dans la Cour des Princes entrée à l'ambition, à la perfidie, à la mauvaiſe foi. Le monde ſeroit compoſé de fourbes, d'ingrats, de flateurs, de vindicatifs. Les vertus chrêtiennes ſeroient conſeillées par un eſprit de politique, on cacheroit ſous un dehors ſimple un orgueil inſatiable ; des apparences moderées couvriroient de lâches deſſeins, les retranchemens exterieurs de la cupidité entretiendroient au dedans l'amour du monde. Enfin les hommes ne ſe formeroient ni pour la ſocieté, ni pour la Religion.

Si nous avons envie de nous corriger, ſoions redevables de nôtre perfection au zele d'un

d'un ministre de l'Evangile plûtôt qu'à la licence d'un déclamateur public. Il est indigne de vouloir justifier la comedie pas ses effets salutaires ; sans la crainte de passer pour ridicule personne ne changeroit de conduite, & encore quels sont ces changemens ? Y eût-il jamais de sincerité dans ceux dont la critique est le premier mobile ? N'atribuons point à l'ouvrage du demon ce qui ne peut être qu'un chef d'œuvre de la grace de l'Esprit saint. Un homme qui fait le bien pour se mettre hors des ateintes des invectives se dementira tôt ou tard, sa fausse probité le trahira bien-tôt & je ne lui donne qu'un moment pour reprendre les desordres que lui fit quiter le respect humain.

Ne nous autorisons pas de ce que les anciens Peres de l'Eglise ne défendirent aux Chrêtiens d'assister aux spectacles qu'à cause qu'ils participoient à l'idolatrie des Païens. Cette même défense nous regarde, j'ose dire par la même raison. J'avoüe que nous ne faisons point aux fausses divinitez des sacrifices solemnels, que nous aurions en horreur d'élever des autels publics à la gloire des Heros, & que nous ne sommes pas assez superstitieux d'égorger des moutons & des taureaux en l'honneur des Dieux de la fable ; mais n'y a-t-il que cette maniere de commettre le peché de l'idolatrie ? Disons de toutes les passions ce que saint Paul dit de plusieurs qu'il nomme, *la servitude des Idoles*, nous reconnoîtrons que nous ne participions que trop à l'idolatrie en voiant avec une curiosité mon-

daine les caracteres des plus odieuſes paſſions exprimez ſur les théatres.

Nous avons bonne grace aprés cela de vanter leur pureté, & de faire l'éloge des ſentimens magnifiques d'un *Tiridate* qui jette ſur ſa ſœur des regards inceſtueux, d'un *Rodrigue* qui porte ſa main barbare dans le ſein du pere de ſa maîtreſſe, d'un *Cinna* qui ſe ſoûleve contre ſon Prince ? Sans donner un tour forcé aux paroles de ſaint Paul. N'eſt-ce pas une idolatrie à des Crêtiens de reſpecter les traces de l'iniquité, d'adorer les images de la corruption, de ſe faire des idoles de l'ambition qu'inſpirent ces pieces, de la colere qu'elles inſinuënt, de la politique qu'elles conſeillent, de la vengeance qu'elles allument, de l'amour qu'elles perſuadent ?

Avec toute l'envie qu'ont les fauteurs de la Comedie de prouver qu'elle eſt excuſable, ils ne peuvent deſavouër qu'avant que de la rendre permiſe il faudroit en retrancher bien des choſes; & juſtement vouloir qu'on ſuprime ce qui ne leur plaît pas, c'eſt déja convenir qu'on a raiſon de la condamner. Verité puiſſante, nous avons beau conſpirer contre vous, nôtre revolte eſt inutile ſi-tôt que vous avez reſolu de vaincre nos prejugez. Maîtreſſe abſolüe de nos eſprits, vous leur arrachez tel aveu qu'il vous plaît, bien que nous ſemblions nous opoſer à ce que vous nous faites entendre au fond du cœur.

Quand même la Comedie recouvreroit ſa premiere

miere pureté, elle ſeroit, à parler chrétiennement, toûjours fort dangereuſe. Modeſte tant qu'il nous plaira, honnête au delà de ce qu'on peut s'imaginer, elle ne ſera pas entierement innocente. Quelque modeſte qu'elle devienne, ſe preſcrira-t-elle des bornes? n'exercera-t-elle pas avec une fureur égale cette liberté de cenſurer les mœurs! Quelque honnête qu'elle puiſſe être, n'y verra-t-on plus d'intrigues amoureuſes, de paroles équivoques, de geſtes lubriques? Une piece dépouillée de ces ornemens, denuée de ces mots licentieux, piquans, impies même, flateroit trop peu le mauvais goût des ſpectateurs, ils ne pourroient s'accoûtumer à entendre debiter une rigide morale dans un lieu où ils vont chercher de voluptueuſes inſtructions.

Par ces Comedies honnêtes je veux ſuppoſer quelque choſe de plus qu'on n'oſeroit pretendre. On n'y verra point d'évenemens tragiques qui excitent les mouvemens de la cruauté, point d'objets qui gravent dans les eſprits de pernicieuſes idées, point d'intrigues qui pervertiſſent les droites intentions d'un auditeur avide; tout ce qu'on dira ſera prononcé avec retenüe, on y établira les principes d'une belle conduite, les acteurs s'apliqueront à faire d'aimables portraits de la vertu, telles pieces ſeroient nommées modeſtes, encore une fois qu'on ne s'y trompe pas, revêtuës de ces caracteres beaux en aparence elles n'auroient jamais cours dans le monde; je dis davantage, elles ne ſeroient pas moins pernicieuſes.

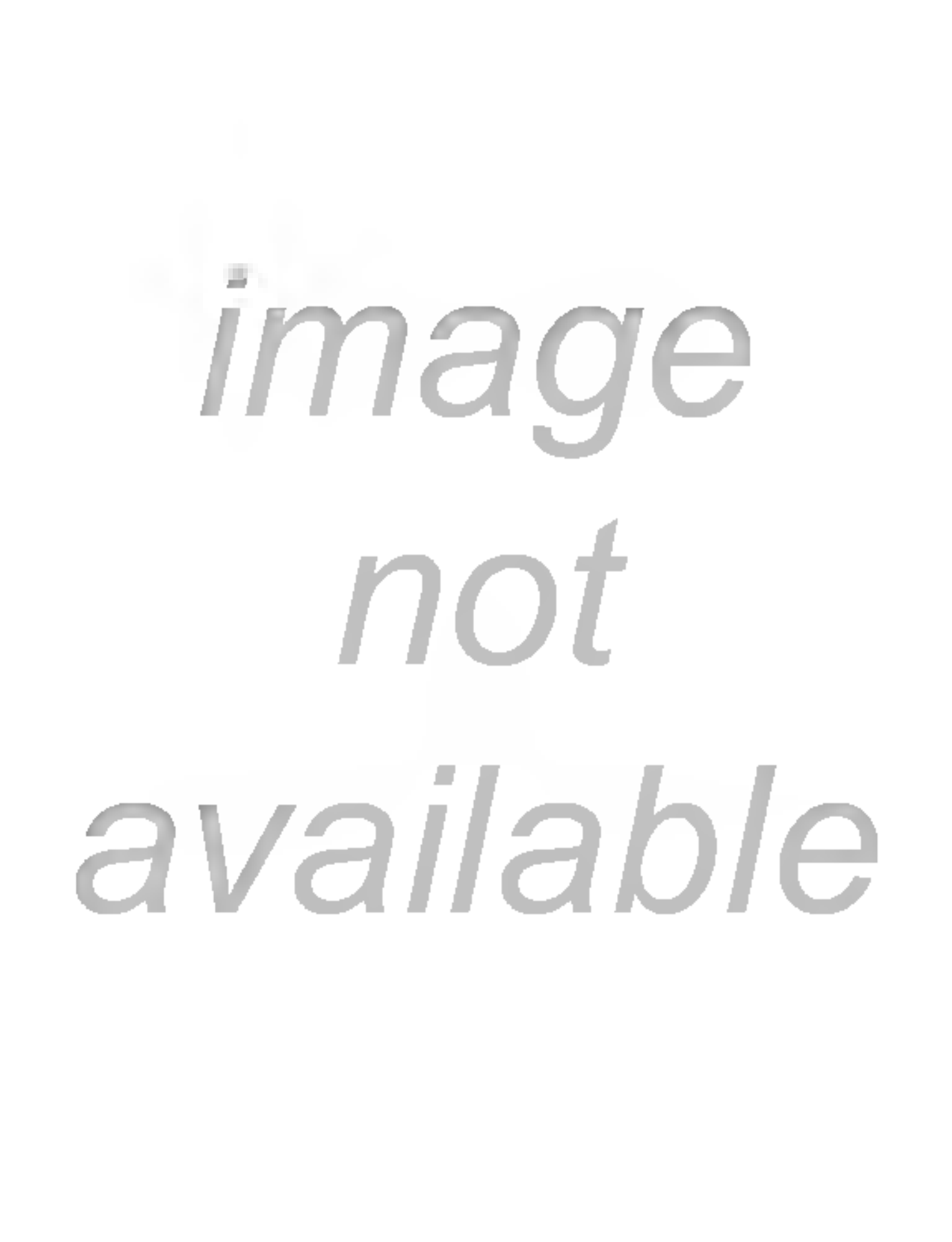
image
not
available

prices, les belles de leurs fierté, les agréables de leur trop d'enjoüement; mais cette complaisance qu'elles ont pour leurs charmes, cet amour excessif qu'elles se portent, cette idolatrie qu'elles entretiennent dans le cœur d'un Amant passionné; c'est ce que la morale d'une Comedie honnête n'entreprendra pas de détruire.

On attaquera l'orgüeil de ce Philosophe, les airs pedantesques de cet homme de Lettres; mais cette presomption qui le domine, cette opinion avantageuse qu'il se forme de son mérite, cet entêtement chimerique d'obtenir la vogue, n'attendez pas que la critique pénétre si avant.

On s'élevera contre les emportemens d'un Officier d'armée, on lui inspirera s'il est possible de l'horreur pour les blasphemes & les paroles licentieuses, mais lui prescrira-t-on des regles de la veritable bravoure? l'empêchera-t-on de courir en furieux à la vengeance? Lui mettra-t-on devant les yeux les périls auxquels l'exposent l'oisiveté de sa profession?

Quels preceptes donnera-t-on au Courtisan? Ne sera ce pas assez de lui faire une hideuse peinture de quelques vices qui le deshonorent, de la trahison, de la perfidie, de l'injustice? Ne lui fera-t-on pas grace du reste? L'envie qui le ronge, l'ambition qui lui cause de mortelles inquiétudes, seront legerement touchées; mais la dissimulation, la fourberie, mille autres rafinemens que suggere l'esprit d'interêt

rêt ſeront propoſées comme des moiens de hâter ſon élevation.

Idées monſtrueuſes de perfection? Quelle plus infame proſtitution que de défigurer ainſi au theatre l'image ſacrée de la vértu? Il n'appartient qu'à la Religion d'élever nôtre ame à une ſi pure ſainteté. C'eſt pour cela qu'elle défend à ſes ſectateurs de puiſer des inſtructions dans les écrits des Philoſophes Païens, ces Philoſophes éclairez des plus brillantes lumieres de la raiſon, dont les principes ont tant de nobleſſe, tant d'excellence; tant de regularité; la Religion nous éloigne de ces ſources prophanes où elle ne trouve pas encore aſſez de pureté pour faire goûter ſes maximes. Bannis du Portique, deviendrions-nous les diſciples d'un Comedien, & ſerions-nous excuſables de chercher des leçons dans l'école ſacrilege des theatres?

Enfin nous penſons éluder la plus forte objection des ennemis de la Comedie qui demandent comment on prétend acorder les larmes de la penitence avec les joïes des ſpectacles; nous avons peine à comprendre qu'un Chrêtien ſoit obligé de faire tréve avec les ris, nous ignorons ce que veut dire, *Malheur à vous qui avez vôtre conſolation*, cette ménace faite aux heureux du monde, n'entre pas dans nôtre eſprit; on ne reproche au riche que ſon atache au luxe, & à un luxe qui eſt au deſſus de ſa condition; le diſpenſateur des recompenſes éternelles met au nombre des reprouvez ceux qui ne ſont

point

point affligez, qui joüiſſent d'une abondance ſplendide, & les Chrêtiens apellent d'un jugement qu'on prononce contre des plaiſirs immoderez, où regne un luxe exceſſif, où une joïe criminelle eſt repanduë.

En vain dira-t-on que les hommes chercheront des plaiſirs plus dangereux, ſi on leur défend l'entrée des theatres. En vain dira-t-on que ces amuſemens les détournent de mille occaſions où leur innocence courroit un plus grand riſque, où leurs pechez ſeroient plus énormes. Il faudroit ſur ce pié là introduire dans le monde une infinité de maux, vû qu'on aura tousjours pour excuſe que ces fautes legeres en font éviter d'inexcuſables.

Si on n'en veut pas croire les Theologiens dont la morale paroît outrée, qu'on s'en raporte, j'y conſens, à un homme engagé dans le tumulte du monde, dans l'embarras de la Cour, dans les emplois de la Guerre, qui n'étoit pas ennemi des joies permiſes; je parle de Mr. le Comte de Bussy auſſi illuſtre par les hauts ſentimens que lui inſpira l'eſprit de la Religion, que par le nombre des diſgraces que lui ſuſcita la fortune. Liſons un Traité contre les Bals, il prononcera ſur cette matiere avec une ſeverité égale à celle du directeur le plus rigide. Cela ſe voit dans le diſcours qu'il adreſſe à ſes enfans, où il s'explique en ces termes.

J'ai toûjours cru les Bals dangereux; ce n'a " pas été ſeulement ma raiſon qui me l'a fait croi- " re, ç'a encore été mon experience; & quoi-

que

„ que le témoignage des Peres de l'Egliſe ſoit „ bien fort, je tiens que ſur ce chapitre celui d'un „ Courtiſan doit être de plus grand poids. Je „ ſçai bien qu'il y a des gens qui courent moins „ de hazard en ces lieux là que d'autres, cepen- „ dant les temperamens les plus froids s'y rechau- „ ſent. Ce ne ſont d'ordinaire que de jeunes gens „ qui compoſent ces ſortes d'aſſemblées, leſquels „ ont aſſez de peine à reſiſter aux tentations dans la „ ſolitude; à plus forte raiſon dans ces lieux là où „ les beaux objets, les flambeaux, les violons „ & l'agitation de la danſe échauferoient des „ Anachorétes.. Les vieilles gens qui pourroient „ aller au Bal ſans intereſſer leur conſcience ſe- „ roient ridicules d'y aller; & les jeunes gens „ à qui la bienſeance le permettroit, ne le „ pourroient pas ſans s'expoſer à de trop grans „ périls. Ainſi je tiens qu'il ne faut point aller „ au Bal quand on eſt Chrêtien; & je crois que „ les Directeurs feroient leur devoir s'ils exi- „ geoient de ceux dont ils gouvernent les con- „ ſciences qu'ils n'y allaſſent jamais.

Qu'auroit dit ce Courtiſan, s'il avoit eû la même occaſion de s'expliquer ſur la Comedie? Son experience lui avoit apris que les bals étoient dangereux, la nôtre nous eſt-elle garant de l'innocence des ſpectacles? Les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la dance étoient à ſon avis capables d'échaufer des Anachoretes; que ne fera point ſur l'eſprit d'une jeuneſſe boüillante la vivacité d'une paſſion fortement exprimée jointe à toutes ces choſes? Je

tiens,

tiens, continuë-t-il, qu'il ne faut point aller au bal quand on eſt Chrêtien. Qui eſt-ce qui parle ainſi? Si c'étoit un Religieux, on lui objecteroit qu'il n'a garde d'approuver des divertiſſemens qu'il ne lui ſeroit pas bienſéant de goûter; ſi c'étoit un Docteur de Sorbonne on diroit ce que répondirent les Diſciples à leur maître, *Ce diſcours eſt dur & outré*; ſi c'étoit un Prélat on mettroit en veuë le pretexte de ne pas hazarder la reputation qu'il a d'être une colomne de l'Egliſe; mais encore une fois celui qui s'exprime de la ſorte eſt un Courtiſan éleyé dans la grandeur, nourri dans les voluptez, accouſtumé à une vie délicieuſe. Je crois, conclut il, que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences qu'ils n'y allaſſent jamais. Tout guerrier qu'étoit Monſieur le Comte de Buſſi, il ne demandoit pas que les Directeurs aportaſſent de faux ménagemens, il jugeoit que c'étoit pour eux une obligation indiſpenſable de repreſenter le danger de ces jeux, de les défendre abſolument.

Aprés ce qu'a penſé Monſieur de Buſſi, plus homme du monde que moi, mais auſſi plus homme de bien, je ne dois point rougir de mon ſentiment. Si je l'avois produit dans le tems que j'eus occaſion de le mettre par écrit, il auroit dû paroiſtre il y a prés de deux ans. Ce qui auroit été alors plus de ſaiſon à cauſe de la nouveauté de la queſtion ne doit pas être conſideré comme une choſe ſurannée, puiſqu'il eſt toûjours

tems

tems de faire voir qu'on eſt Chrêtien, n'y ayant preſcription que contre les pieces galantes & critiques. Celles qui ſont pieuſes ne viennent jamais trop tard; s'il n'eſt plus l'heure d'inſtruire, il eſt toûjours celle de montrer qu'on eſt bien inſtruit. Le ſage qui a défini les momens de parler, & de ſe taire, n'a point dit qu'il y en eût où il ne fut plus permis d'écrire ce que dicte l'eſprit de Religion, ce que fait ſentir l'amour de la verité.

Ces conſiderations m'ont determiné à faire part au public de ce que je penſe ſur la Comedie, & de ce que je crois qu'on en doit penſer. Peut être n'atendoit-on pas d'un homme du monde une opinion ſi rigoureuſe, je mets la cauſe entre les mains de chacun, qu'on examine les raiſons de part & d'autre, je m'aſſure qu'on ne conclura pas autrement.

PENSE'ES DE'TACHE'ES.

LA loi que fit SOLON fournit matiere à une belle reflexion. Il ordonna que le fils ne seroit point obligé de nourrir son pere, si le pere ayant eû les moyens de faire aprendre à son fils un métier dans son jeune âge, il les avoit négligez comme peu sensible à ce devoir. Grande obligation de prescrire aux enfans la necessité du travail, de leur en inspirer l'amour, au lieu de souffrir qu'ils passent les plus belles années de leur jeunesse dans l'oisiveté. Nous voulons qu'ils apprennent la musique, la dance, la mignature; nous les accablons de mille arts inutiles dont à peine ont-ils le tems de recevoir les premieres teintures. Que n'avons-nous plûtôt la précaution de les former à des sciences necessaires? Mettons les en état d'être un jour des négocians de bonne-foi, des Magistrats éclairez, de prudens Officiers, des Citoiens zelez; l'Etat s'en trouvera mieux, nos familles en seront plus honorées.

Je trouve encore fort judicieux ce que disoit CRATES. Il souhaitoit qu'il lui fût possible de monter sur le lieu le plus élevé de la ville & là crier à haute voix: *O hommes, quelle est vôtre folie de prendre tant de soin à amasser des biens, sans avoir celui de l'éducation de vos enfans à qui vous les devez laisser.* Il est ordinaire de voir de tels peres, qui se proposent de faire

leurs

leurs enfans riches, & qui ne ſongent à rien moins qu'à en faire d'honêtes gens; ſi c'étoit qu'on leur aprit à uſer de ces biens; mais ou on leur donne des exemples de prodigalité, ou on multiplie à leurs yeux des traits d'avarice. On parle, je l'avoüe, en leur preſence, de la difficulté de les acquerir, de la neceſſité de les conſerver, du deſeſpoir qu'en cauſe la perte: Eſt-ce là ce qu'on devroit leur dire? N'ont-ils pas déja aſſez d'ambition, ſans que nous excitions une cupidité qui n'eſt que trop animée?

L'inſtruction de la jeuneſſe fut regardée dans l'antiquité comme un devoir ſi indiſpenſable que les peres inſtruiſoient eux mêmes leurs enfans. Dans ces tems heureux, il n'y avoit point d'autres maiſtres que ceux qui l'étoient par nature. On ſçavoit combien il étoit dangereux de confier le ſoin de l'éducation à des perſonnes qui ne pouvoient s'y intereſſer avec zele.

Enſeigner ainſi ſes enfans étoit chez les Romains un miniſtere honorable. Que dirons nous pour les excuſer de ne l'avoir pas continué? La neceſſité de leurs occupations, l'application aux affaires, le nombre de leurs enfans me paroiſſent les meilleures raiſons pour les juſtifier.

Si les peres avoient l'œil ſur leurs enfans, on ne ſçauroit dire le bien que produiroit une telle vigilance, le pouvoir que la nature leur donne, ajoûteroit de l'autorité à leurs conſeils, la dépendance où ſeroit volontairement un enfant le rendoit plus ſoumis aux volontez d'un pere qui menageroit ſes corrections. Les paſſions

rafinées ne se méleroient point dans la conduite de la jeunesse. Les vices secrets, les folles inclinations, les caprices en seroient bannis, la vertu deviendroit familiere, tout ce qui auroit l'ombre du crime feroit horreur.

Il se voit des esprits dociles & heureux, à qui la vertu ne coûte rien: d'abord qu'ils en connoissent la beauté, ils se sentent portez d'inclination à l'aimer; il ne faut que leur montrer le bien pour exciter leur volonté naissante à le pratiquer; vous diriez qu'en eux la nature a tout achevé & qu'elle n'a rien voulu laisser faire à l'éducation.

¶ Toutes les passions deshonorent la condition de l'homme. En vain colore-t-il ses vices, ils n'en sont ni plus excusables ni moins honteux. La corruption du monde a pourtant fait que tous ne sont pas également odieux. La passion des femmes, l'amour de la gloire, le desir de la vengeance passent pour des effets de courage, pour des necessitez de bienseance; il y en a d'autres que les moins honnêtes gens detestent. On mépriſe un homme qui est adonné au vin, chacun blâme ses excez, on l'évite, on le fuit.

L'intemperance dans les grans hommes est le vice le plus à craindre. Elle les rend cruels & furieux. Alexandre dans le transport d'une colere causée par l'excez du vin, tua Clitus. Marc-Antoine se plaisoit étant à table à se faire aporter les têtes des plus illustres Citoïens.

¶ Les Perses & les Grecs tenoient conseil à table. Ils croioient sans doute qu'alors on étoit plus

plus propre à dire la verité, parce que dans ces momens on fait treve avec la diſſimulation & la flatterie.

Il me ſemble que dans un feſtin ou n'eſt guére capable de décider. L'eſprit n'y reflechit pas aiſément. Les vapeurs du vin qui le troublent obſcurciſſent les lumieres de la prudence. S'il échape à une raiſon ainſi troublée quelques bons ſentimens, c'eſt par hazard & par la même impetuoſité qui fait que la mer ne jette ſur le bord du rivage les richeſſes qu'elle renferme dans ſes abîmes, que lors qu'elle eſt irritée.

¶ Point de plus commune paſſion que l'interêt. Le ſeul reſpect humain éloigne du crime, la pudeur naturelle défend les mauvais commerces, la bienſeance conſeille la douceur. On rougit d'être emporté, telles victoires ſemblent glorieuſes. Mais ſuccomber aux mouvemens d'interêt c'eſt une défaite qui ne paroît pas honteuſe.

Les genereux en apparence ont un certain interêt auquel ils ne renoncent pas. Il eſt ſeur de l'emporter dés qu'il ſe trouve en compromis avec quelque deſir.

L'interêt a perverti l'uſage des biens, l'ambition les recherche, l'avarice les retient. On ne voit plus de ces ames déſintereſſées qui les atendent ſans impatience, qui les reçoivent ſans empreſſement, ou qui les poſſedent avec moderation.

L'interêt diviſe le frere d'avec le frere, l'ami d'avec l'ami, l'homme d'avec lui même.

On

On n'écoute plus la voix de la nature quand celle de l'interêt se fait entendre, la Religion même se tait en sa presence. Car l'enfant se souleve contre son propre pere, le Crétien lui immole jusqu'à sa conscience.

Déteſtable ſacrifice que par tout on fait à l'interêt! L'avare marchand le regarde comme son Dieu, le Magistrat le place sur les tribunaux, le Courtisan & le Ministre n'agissent que par ses ressorts; je suis obligé de dire plus. Dieu n'est pas le seul à qui on sacrifie dans les Temples. les Ministres des Autels mettent l'idole de Dagon avec l'Arche d'alliance, en faisant reposer l'interêt dans le Sanctuaire.

¶ Monsieur de la Moignon remerciant Mr. de Mazarin qui l'étoit venu feliciter du choix qu'avoit fait le Roi de sa personne, pour remplir la place de Premier President, le Cardinal lui répondit, que si le Roi eût pû trouver un plus homme de bien que lui dans son Royaume, il ne lui auroit pas donné cette Charge. Qu'il est beau de ne devoir son élevation qu'à son mérite. Si toutes les Charges se donnoient aux plus dignes, on les verroit mieux remplies. Quand des hommes irreprochables conduisent un Etat, on doit s'attendre qu'il sera bien gouverné; au lieu que si un ambitieux trouve le moyen de faire réüssir ses brigues, ce n'est plus une douce administration, c'est une cruelle tirannie.

Les grans emplois ne font pas les grans hommes, mais les grans hommes communiquent de la grandeur aux moindres emplois. Heureusement prevenu en leur faveur, on trouve du

merveilleux dans tout ce qu'ils font; cet avantage ne vaut-il pas celui de n'être occupé aux miniſteres honorables qu'à ſa confuſion?

J'eſtime autant un homme qui ſçait de ſes occupations, ſe faire un plaiſir, qu'un autre qui prefere les affaires aux divertiſſemens.

Conſerver dans l'action un certain tranquile qu'à peine remarqueroit-on dans les gens oiſifs; avoir dans le repos un je ne ſçai quoi qui tienne de l'action même, à cela doit viſer un Magiſtrat.

Les grandes charges demanderoient la vigueur des jeunes gens, & la maturité des vieillards. Un homme neceſſaire à l'Etat par ſa haute capacité, ſa profonde politique, eſt ſujet à des infirmitez continuelles, les affaires en ſont retardées; ce malheur eſt ſans remede, on ne mettra pas à ſa place une jeune Tête privée d'experience.

¶ Tous ceux qui bâtiſſent, ne cherchent pas le plaiſir d'être logez commodément. Il ſe trouve des gens à Paris trés-mal logez qui dans un autre quartier que le leur ont des maiſons ſuperbes.

Eſt-ce pour ſoi, pour ſon plaiſir qu'on bâtit? Je ne le crois point. De dix maiſons que *Liſis* a embellies, il n'en a pas vû trois.

Richelieu qu'on ſçait être un des plus beaux endroits du Royaume, tant par la ſimetrie de la Ville, que par la belle diſpoſition du Château, fut bâti par l'ordre du Cardinal qui portoit ce nom. On m'a aſſuré que jamais il n'avoit eu

la ſatisfaction de le voir; c'étoit aſſez pour lui qu'on ſçût qu'il y avoit une Ville qui s'appelloit Richelieu.

Faut-il, diſois je en moi-même, en conſiderant le Palais d'un Prince Etranger, tant de lieu pour un homme, qui de tous ces vaſtes appartemens n'en peut occuper qu'un; dans cet appartement n'a beſoin que d'une chambre, dans cette chambre peut ſe paſſer à un lit, dans ce lit n'occupera qu'une place, dans cette place laiſſera une infinité de vuides? Cette reflexion auroit été fort du gouſt de Diogene; auſſi ne la fis-je point ſans ſonger à ce Philoſophe qui preferoit ſa ſimple demeure aux riches Palais du Roi de Macedoine.

¶ La guerre eſt à craindre à cauſe qu'elle introduit de grans maux; elle n'eſt pas neanmoins ſans fruit: La paix qui lui ſuccede remet les choſes dans le premier & le veritable ordre.

L'obéïſſance de tout tems a receu des loüanges, ſur tout l'obéïſſance pratiquée à la guerre.

Une obéïſſance ſi funeſte que vous voudrez aura des aprobateurs, une déſobéïſſance quoiqu'heureuſe ne trouvera que des Juges inexorables: témoin celle du fils d'Epaminondas. Ce Capitaine des Thebains étoit en guerre avec les Lacedemoniens, le jour venu d'élire des Magiſtrats il lui défendit de combatre. Les Lacedemoniens profitans de l'abſence du Genéral ſolicíterent le fils de charger les ennemis; ſon refus taxé de lâcheté, il oublia l'ordre qu'il avoit receu, combatit & gagna la victoire. Epa-

minondas couronna ſon fils vainqueur; mais ne croiant pas de voir laiſſer ſa déſobéïſſance impunie, il lui fit dans ce moment trancher la téte.

Que ſeroit-ce s'il étoit permis de violer les Loix de la guerre? Un étourdi, un faux brave, un homme ſans experience, auroit entre les mains le ſort d'un Etat, la politique avec raiſon s'y oppoſe.

Le moindre ſignal excite les grans courages: un brave homme eſt toûjours prêt de faire face à ſon ennemi. Il ne demande pas qu'on lui donne le tems de preparer de magnifiques équipages, ni de faire proviſion d'armes, ſa valeur lui tient lieu de tout. Il eſt plûtôt en preſence de celui qu'il doit combatre, qu'on n'a achevé de lui en donner l'ordre. Alexandre avoit tant d'inclination pour la guerre, qu'en tems de paix aiant entendu ſonner la trompette, il mit l'épée à main.

Les débauches d'une nation victorieuſe ne peuvent ſervir de conſolation à un peuple vaincu, que quand elles ralentiſſent dans le cœur du ſoldat le deſir de combatre, ou qu'elles lui font perdre l'occaſion de vaincre. ROME pouvoit être en ce ſens conſolée des rélâchemens de CARTAGE. FABIUS étoit aſſez vangé par la moleſſe d'ANNIBAL dont Mr. de Saint Evremont attribuë la défaite aux délices de Capoüe, que le vainqueur des Romains regrettoit à la moindre neceſſité de ſouffrir.

¶ La patience diminuë les maux, car elle augmente le courage; l'impatience les redouble, car elle eſt un effet de foibleſſe.

On ſe plaint de la violence du mal, c'eſt ſa foibleſſe qu'on devroit accuſer.

L'hom-

L'homme eſt ſi impatient qu'un rien épuiſe ſa conſtance.

Il n'eſt point de maux au deſſus de nôtre conſtance, je veux dire au deſſus de la force attachée à la condition humaine. Mutius ſurmonta les ardeurs du feu, Regulus la violence des tourmens, Socratre le poiſon, Rutilius les ennuis de l'exil, Caton la veuë de la mort.

Si l'on ſouffre, on croit que les autres ſont exemts de ſouffrir. Celui qui a la migraine ſe perſuade que le mal de dents eſt plus ſuportable. Qui ſouffre le mal de dents s'imagine qu'il endureroit plus conſtamment la pierre. On ſe previent que les maux d'autrui ſont legers en comparaiſon de ceux dont on eſt travaillé.

¶ Je trouve dans XENOPHON un bel exemple de conſtance. Quand on lui vint annoncer la mort de ſon fils, il ôta le chapeau de fleurs qu'il avoit ſur la tête, têmoignant par-là ſa douleur; mais il le remit dés qu'on lui euſt dit que ſon fils étoit mort en homme de courage. Douleur certainement bien entenduë! Larmes juſtement verſées! Ce qui excite nôtre triſteſſe ſervoit de motif à l'adouciſſement des regrets de Xenophon. Nous pleurons un enfant qui prepare à de belles eſperances, & ſouvent nous ignorons qu'il les auroit démenties s'il avoit vêcu plus longtems.

Ceux qui ſont morts glorieuſement, ne ſont pas ceux ſur qui noſtre douleur doit s'exercer davantage. Il n'eſt, ce ſemble, permis que de pleurer ceux dont la fin eſt peu illuſtre, comme ſi

les taches de leur vie criminelle devoient s'éfacer par nos larmes. N'eſt-ce point pour cela que la mort tragique d'ABSALON rendit DAVID inconſolable? au lieu que ce Prince pour impoſer ſilence à ſes gemiſſemens, lorſqu'on lui euſt annoncé le malheur d'ABNER tué par le traître Joab, dit à haute voix qu'Iſraël avoit perdu un grand homme; mais qu'*Abner n'étoit pas mort comme les lâches ont coûtume de mourir.*

¶ Le vindicatif qui ne pardonne jamais, eſt le premier à vouloir forcer Dieu de lui pardonner. Il ſe plaindroit des rigueurs de la juſtice Divine, ſi pour la flechir on l'obligeoit de paſſer pluſieurs années dans la penitence; eſt-il excuſable de garder toute ſa vie une rancune mortelle contre ſes ennemis?

Le vindicatif eſt ingenieux à donner couleur à ſes reſſentimens; il eſt médiſant, & ne ſouffre pas qu'on le contrarie; il eſt furieux & la moindre parole l'irrite; il eſt cruel, & lave les offenſes dans le ſang; bel honneur qu'on ne repare que par des crimes.

Les ſoumiſſions ne peuvent rien ſur l'eſprit d'un vindicatif; plus vous faites, plus il exige que vous faſſiez: vous rebuterez-vous de ces baſſeſſes apparentes? La Religion y attache un merite glorieux.

Il eſt bon de diſſimuler les injures, de peur d'être obligé de les venger.

La colere des Grans ne s'appaiſe pas ſi promtement que celle des petits. Tendres à l'excez ſur le point d'honneur, ils croient qu'il y a de la foibleſſe

bleſſe à offrir un pardon, de la lâcheté à ſuſpendre la vengeance.

¶ La Providence éclate auſſi puiſſament dans les petites choſes que dans les grandes. Elle a donné au Lion une force qu'elle a refuſée à la Fourmi; mais elle a donné une adreſſe à la Fourmi qu'elle n'a pas accordée au Lion. L'Elephant eſt vigoureux, mais l'Oiſeau le ſurpaſſe en legereté. Par tout on voit des traits de cette divine puiſſance. Tout eſt excellent dans la nature, tout y eſt miracle.

¶ Tous biens nous viennent du Ciel, perſonne n'en doute, il y en a pourtant que la Providence met en la diſpoſition des hommes, & qu'elle fait dépendre d'une infinité de cauſes. Il y en a d'autres qu'elle diſtribuë immediatement, & qui indépendans des choſes humaines rendent ceux qui les reçoivent invulnerables aux attaques de la fortune. Du nombre de ces derniers eſt le bonheur des Rois ſages. Ils ne doivent leurs ſuccez qu'à Dieu, qui les leur envoye ſans les faire paſſer par des mains étrangeres. Les autres hommes reçoivent differemment leurs bonheurs; Dieu permet qu'ils ſoient heureux, mais il n'execute les deſſeins de ſa bonté que par le miniſtere des puiſſans.

¶ Sans l'argent je ne ſçai ce qu'auroient à dire le Procureur, le Marchand, le Financier. J'ai tant gagné, on me doit tel interêt, j'ai acquis une groſſe rente, je ſuis pour un cinquiéme dans le recouvrement d'un million; tout autre langage eſt étranger à ces Meſſieurs.

L'homme riche parle d'argent parce qu'il en a, les autres en parlent parce qu'il n'en ont point, & qu'ils en voudroient avoir.

Faire peu de cas des richeſſes cela s'appelle être ſouverainement riche.

¶ Il y a bien plus de vieillards qui vivent en jeunes gens, qu'il n'y a de jeunes gens qui vivent en vieillards.

Je deſaprouve fort ceux qui conſervent dans l'âge avancé toute l'affeterie des jeunes gens.

¶ Chaque âge doit avoir ſon étude particuliere; mais la ſageſſe eſt l'étude de tous les âges; de toutes les conditions. Un Theologien auroit-il bonne grace de faire des Romans? Non ſans doute. Un Poëte ſeroit-il en droit de raiſonner ſur les miſteres de la Religion? Point du tout. Un jeune Retoricien ira-t-il s'aſſeoir au milieu des Docteurs? Nullement. On ne blâmera pas de même ceux qui s'appliqueront à l'étude de la ſageſſe. Les petits, les foibles, les ignorans y peuvent pretendre, ils y ont autant de droit que les plus conſommez en ſcience.

Un homme qui s'applique à l'étude de la ſageſſe, rougira d'avoir donné ſes ſoins à une autre occupation. PLATON dans ſa jeuneſſe compoſa des Odes & des Tragedies qu'il brûla enſuite, dans la crainte qu'elles ne deshonoraſſent un Philoſophe. N'avoit-il pas raiſon de croire que le nom de DIVIN auroit été mal ſoutenu par la publication de ces Ouvrages, où on n'auroit pas remarqué le ſtile grave de ſes derniers écrits?

¶ Les grandes ames ſimpatiſent admirablement.

ment. L'homme de cœur a je ne ſçai quelle inclination pour le brave homme; il ſe réjoüit de ſes ſuccez, s'afflige de ſes diſgraces, s'intereſſe tendrement à ce qui le regarde. Les ſentimens d'un homme d'eſprit ſont les mêmes à l'égard d'un autre homme d'eſprit. On eſt ravi que ce qu'il fait ſoit trouvé beau, on ſe fâche que ſes Ouvrages ne ſoient point univerſellement goûtez, on ſe fait un bonheur propre de ſa reputation.

¶ Ce n'eſt pas être prodigue que l'être à propos. Il n'y a que le contre-tems qui donne de mauvaiſes couleurs aux extrémitez. Menager ſon bien à propos, ce n'eſt pas être avare; ſe montrer ſçavant dans l'occaſion, ce n'eſt plus preſomption.

¶ Uſons des commoditez qu'il a plû à la Providence de nous accorder. Sommes nous excuſables de menager mille choſes, tandis que follement nous nous prodiguons? *Lupin* a un beau cheval, il le monte rarement, n'oſe le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuſe l'uſage, lorſque lui-même s'échaufera juſqu'à avoir une pleureſie dont on deſeſpere qu'il échape.

Une femme de qualité qui par un auſſi ſot égard pour ſes chevaux neufs eut un des plus rudes jours de l'hiver, l'entêtement d'aller à pié, ſe trouva mal payée de ſa complaiſance. Elle tomba à deux pas de moi, l'honnêteté voulut que je lui aidaſſe à ſe relever, je ne pus m'empêcher de lui dire que le ſort des riches étoit à plaindre, s'ils n'avoient pas la liberté de ſe ſervir à

leur gré de ce qui leur appartenoit. Elle fit de grandes resolutions que jamais pareille chose ne lui arriveroit. Que sert en effet d'avoir carosse à celui qui dans le mauvais tems le fait ensevelir sous une obscure remise; Dés qu'il fait beau on n'en a plus besoin: Dans les orages & les pluïes violentes on demeure chez soi.

¶ Alexandre demanda à Crates s'il vouloit qu'il fit rebâtir sa patrie; *Non*, répondit ce Philosophe, *un autre Alexandre viendra peut-être encore la détruire comme vous.* Quelque parfait qu'on soit, on trouve des gens qui nous remplacent. Un homme meurt, chacun dans les premiers mouvemens de sa douleur exagere la perte de ce grand personnage, vante ses exploits, desespere qu'aucun mortel puisse faire ce qu'il a fait, ou suivre ce qu'il a commencé. Le contraire arrive. Les le BRUNS & les MIGNARDS ont presque fait oublier qu'il y ait eû des APELLES & des ZEUXIS, aprés les LOUVOIS sont venus les POMPONES; aprés les TURENNES les LUXEMBOURGS, aprés les LUXEMBOURGS les VILLEROIS. La gloire des CESARS se trouve comme éfacée par les belles actions des LOUIS.

Il n'est donc point d'hommes irreparables. Ne doutons pas qu'aprés ceux qu'aujoud'hui nous admirons, il n'en vienne d'autres plus admirables; si ce n'est que le Ciel ait montré tout ce qu'il pouvoit faire en la personne d'un Roi qui n'aura jamais son pareil.

¶ Qu'allons nous faire dans les païs étrangers? Demeurons dans nôtre patrie; elle nous offre égale-

également la veuë des fleurs, des montagnes, des bois, des villes plus belles même que nous n'en verrons ailleurs. Les voyages apprennent à vivre, le commerce de differentes nations forme beaucoup. Eſt-ce là vôtre raiſon? Depuis dix ans que vôtre ami *Thiton* a parcouru tous les Royaumes de Siam, de la Chine, des Indes, du Japon, qu'a-t-il apris qu'il ne ſçut pas déja? Il a reconnu que les Barbares avoient l'humeur ſauvage, la ſienne eſt-elle devenuë plus accommodante? Il a vû les idolatries de ces peuples ignorans: comme lui je ſçavois leurs manieres ſuperſtitieuſes; mais cette diverſité de cultes, cette multitude de Religions ne l'ont-elles point ébranlé ſur la ſienne? Qu'il y prenne garde.

¶ Se corriger en Philoſophe c'eſt déguiſer ſes vices. Déraciner ſes paſſions c'eſt ſe corriger en chrêtien. Aſſez de gens cherchent cette premiere perfection, afin de ne pas être deshonorez dans le monde. Le Chrêtien a des veuës plus étenduës. Peu content de ſoi s'il n'eſt auſſi pur au dedans que les Philoſophes affectent de le paroître, il coupe juſqu'à la racine du vice, tout ce qui en a l'apparence choque ſa vertu.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TA-

TABLE.

L'HOMME. pag. 1

LA RELIGION. 18

LE MONDE. 30

LA SOLITUDE. 44

LA COUR ET LES GRANDS. 53

REFLEXIONS SUR QUELQUES endroits choisis de Tacite.

LE MERITE. 83

LA REPUTATION. 93

LA MODE. 101

LES FEMMES. 107

L'ESPRIT ET LA SCIENCE. 124

LES AUTEURS. 131

LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE. 148

L'ORGÜEIL ET L'AMBITION. 161

L'ENVIE. 169

TABLE.

LA SATIRE. 172

LES FAUX PLAISANS ET LES RAILLEURS. 176

L'AMOUR ET L'AMITIE'. 179

LA PRUDENCE. 188

LE JEU. 191

LE PROCE'S. 194

BIENFAITS, RECONNOISSANCE, INGRATITUDE. 202

LE POURETLE CONTRE DE LA COMEDIE. 210

PENSE'ES DE'TACHE'ES. 237

FIN.

BIBLIOTECA NAZ
VITTORIO EMANUELE